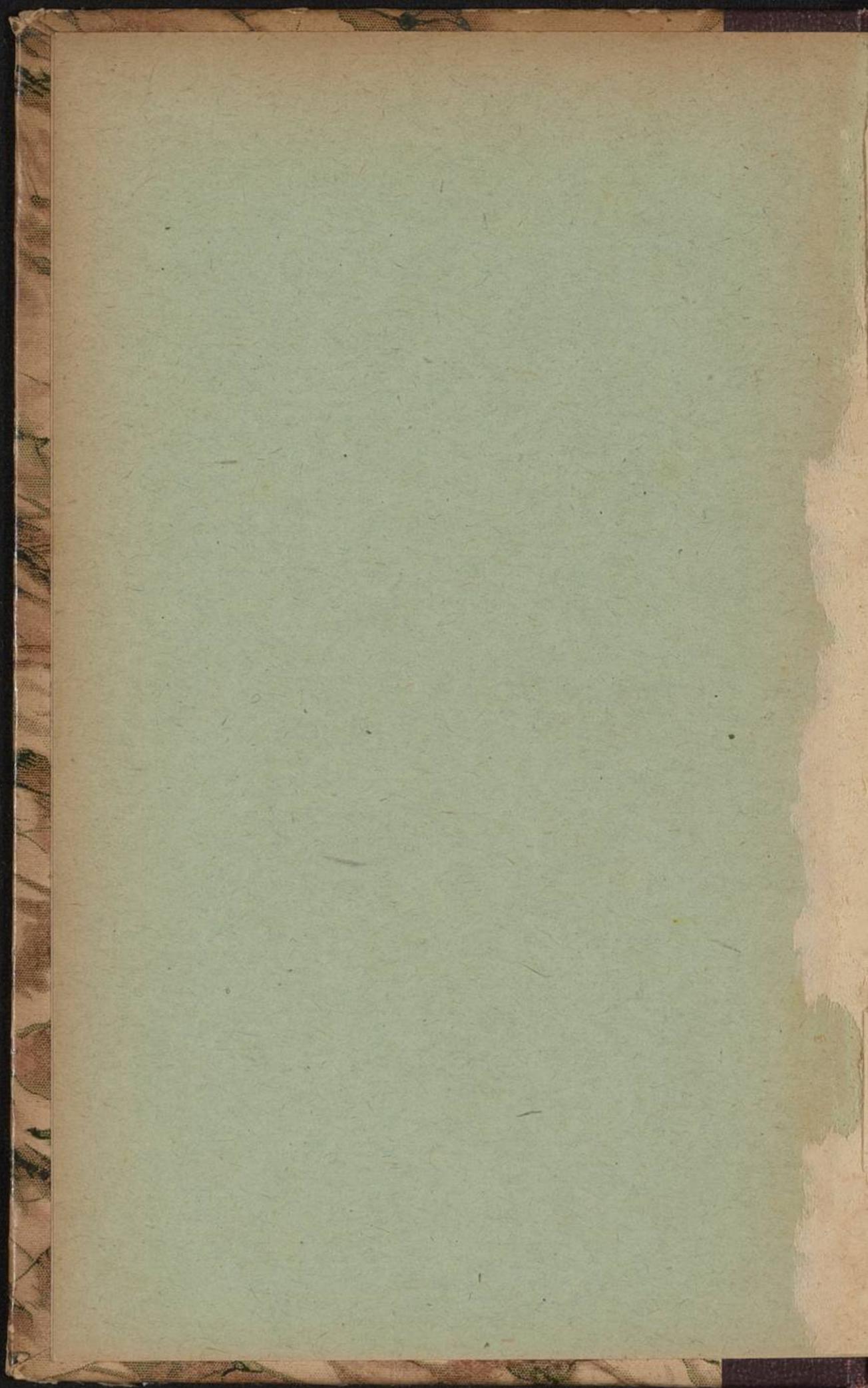


MLPO 20203



LA SOURCE AU FOND DES BOIS.

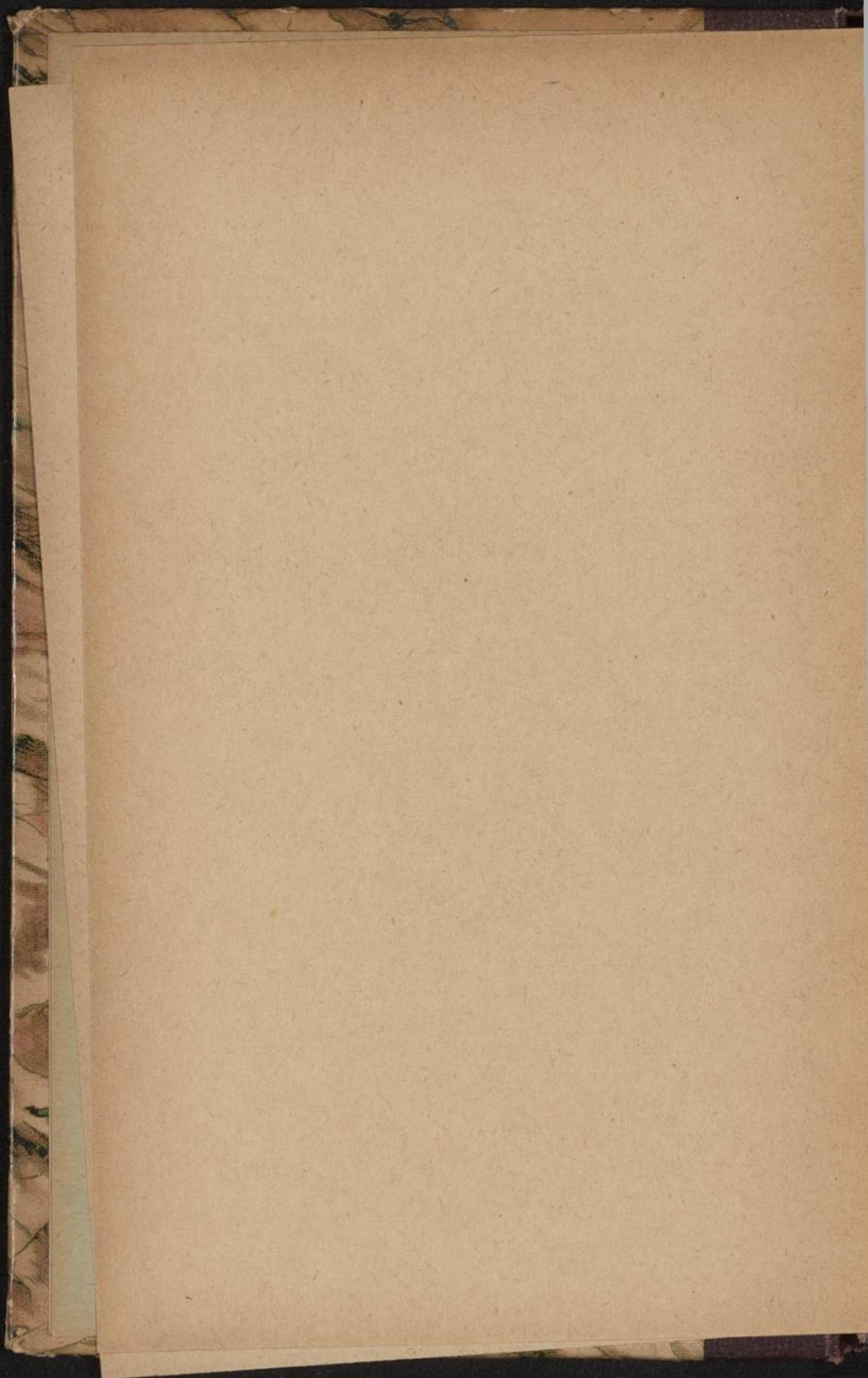
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE SIX EXEMPLAIRES SUR  
PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER A LA CUVE NUMÉ-  
ROTÉS DE 1 A 6 ET DOUZE EXEMPLAIRES SUR PUR FIL  
LAFUMA NUMÉROTÉS DE 7 A 18.

DU MÊME AUTEUR :

*Poèmes* (Société du Mercure de France, Paris).

*Théodore Weustenraad, poète belge* (Belgique artistique et littéraire, Bruxelles).

*Charles van Lerberghe* (Publications de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, Bruxelles).



FERNAND SEVERIN

---

La Source  
au fond des Bois

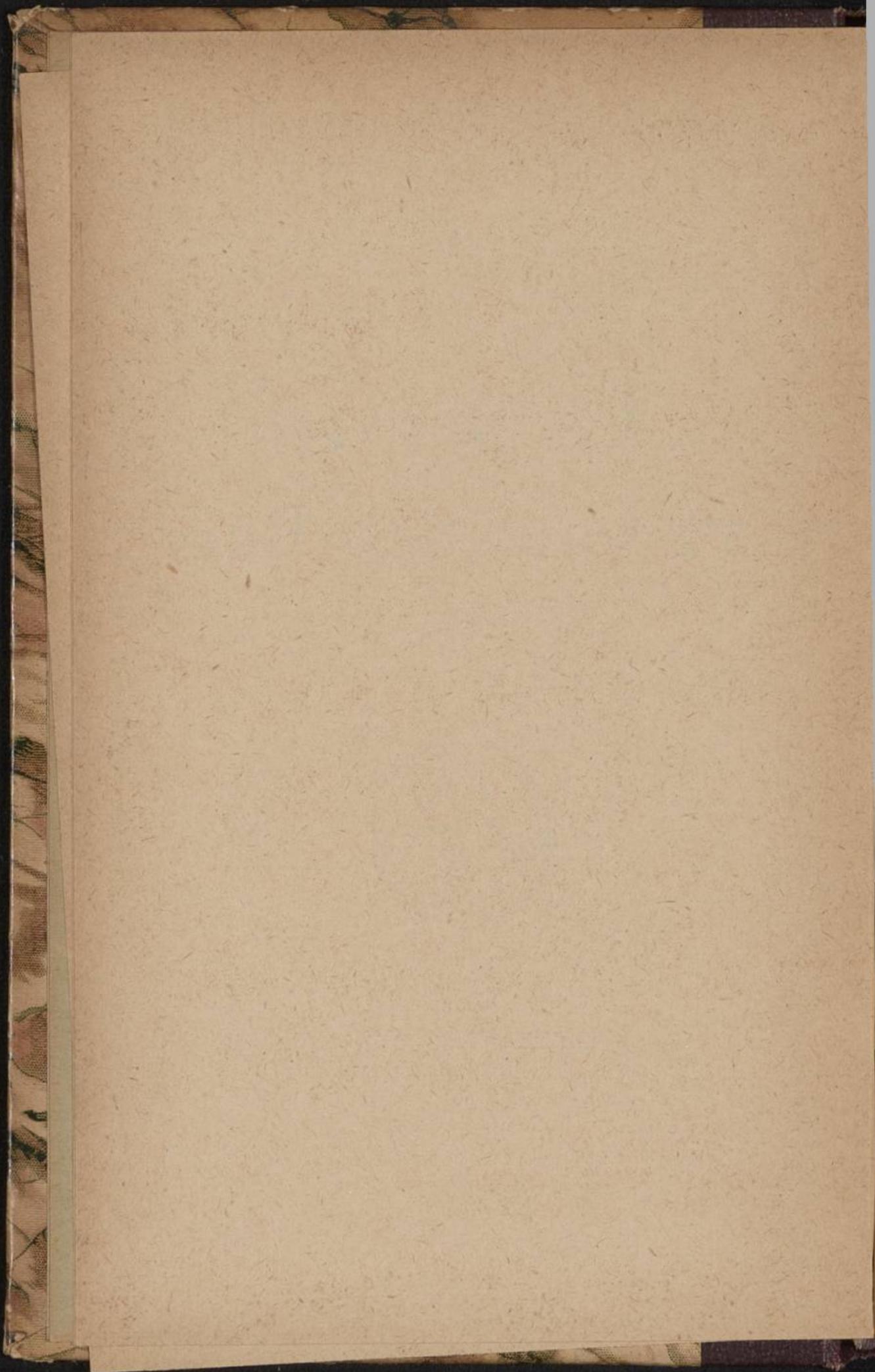
*Poèmes*



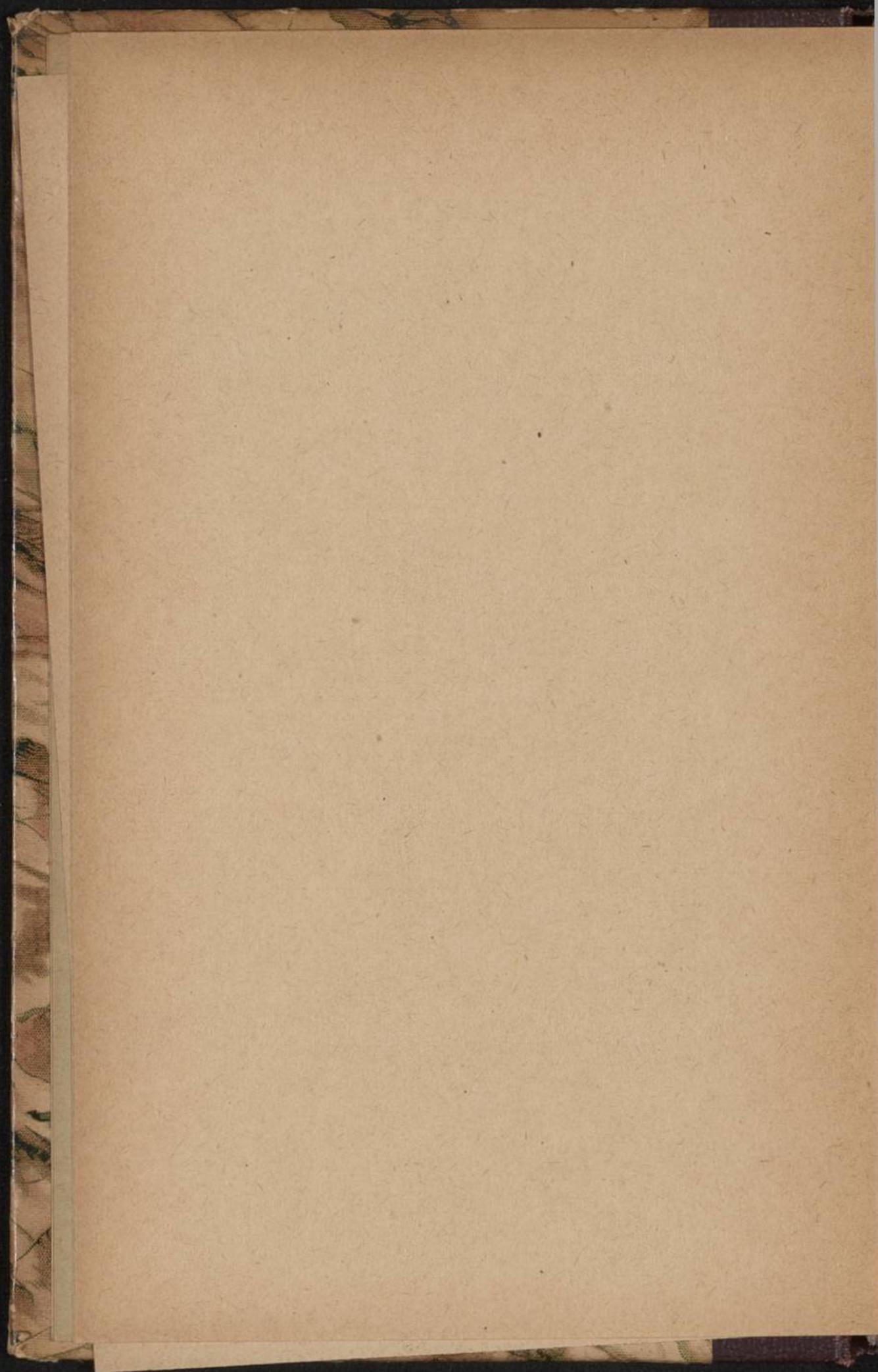
LA RENAISSANCE DU LIVRE

144- BOULEVARD ADOLPHE MAX, BRUXELLES

1924



AU SCULPTEUR  
VICTOR ROUSSEAU



LA SOURCE AU FOND DES BOIS

Bien que cachée, on la devine;  
Sa fraîcheur, son chant de cristal  
Animent le ravin natal  
Comme une présence divine.

Un bassin profond la reçoit :  
Son flot, bientôt calmé, reflète  
L'air bleu, la forêt violette,  
Le hallier plein d'un vague effroi.

Le soir vient. Une ombre azurée  
Flotte sur le vallon charmant  
Où luit, mystérieusement,  
Son miroir, merveille ignorée.

Tu la contemples, enchanté.  
Nul souffle, à cette heure paisible,  
Ne ride son onde, invisible  
A force de limpidité.

Elle semble dormir... Silence!  
Elle frémit, s'émeut et fuit :  
Des herbes ondulent sans bruit  
Dans sa mobile transparence.

Les mots humains sont impuissants  
A définir sa jeune grâce;  
Profonde, subtile, fugace,  
Elle échappe presque à nos sens.

On rêve de ne parler d'elle,  
La douce fontaine d'azur,  
Que comme on parle d'un cœur pur,  
D'une âme loyale et fidèle...

Son murmure des jours d'été  
Ressemble au babil de l'enfance;  
Son cristal est de l'innocence,  
Sa fraîcheur, de la chasteté...

Un brouillard d'opale se lève.  
Voici l'instant élyséen  
Où le soir, ce magicien,  
Prête un contour à notre rêve.

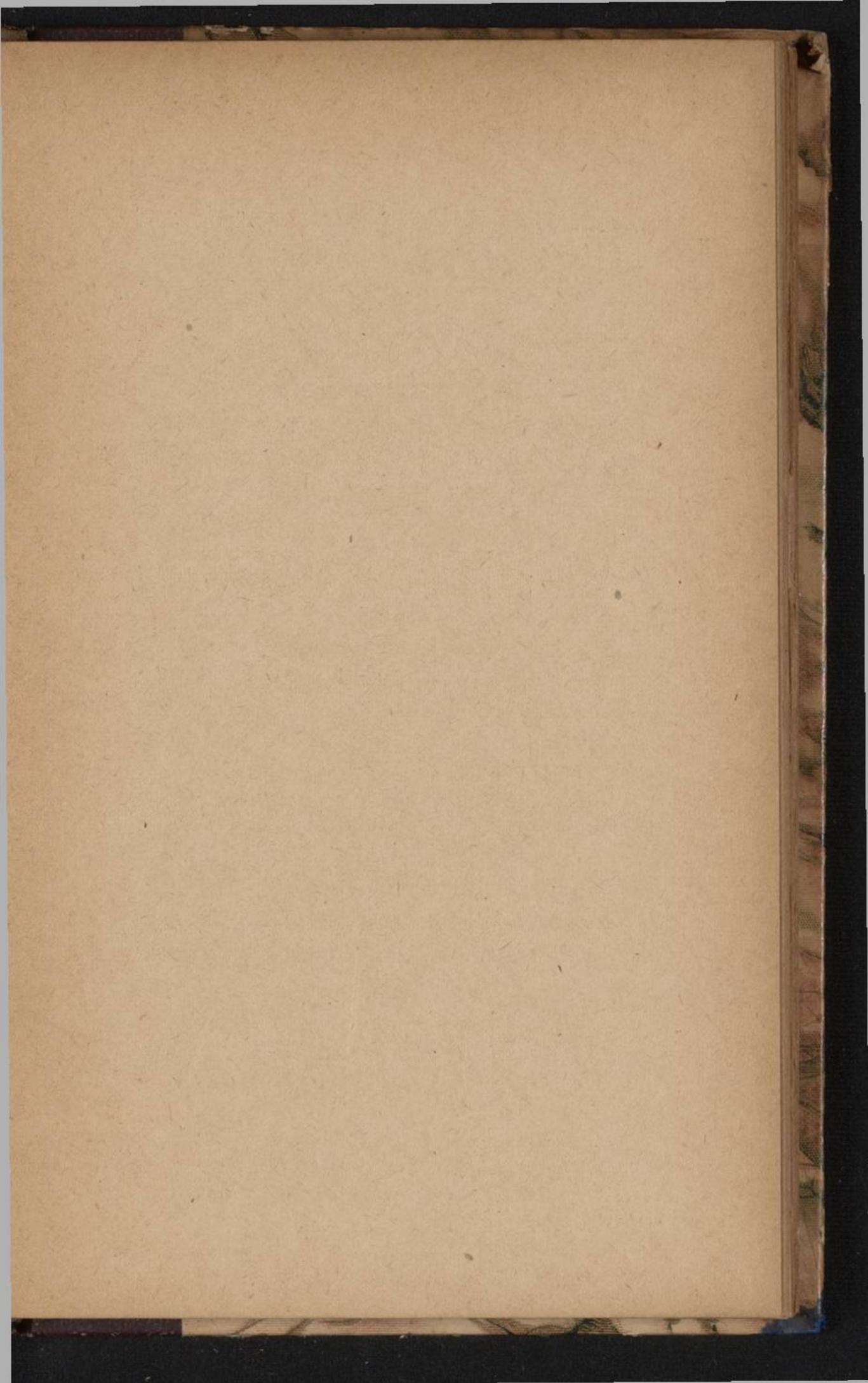
De lui-même l'esprit ravi  
Evoque, en ce lieu de mystère,  
Quelque naïade solitaire  
Emergeant de l'ombre à demi...

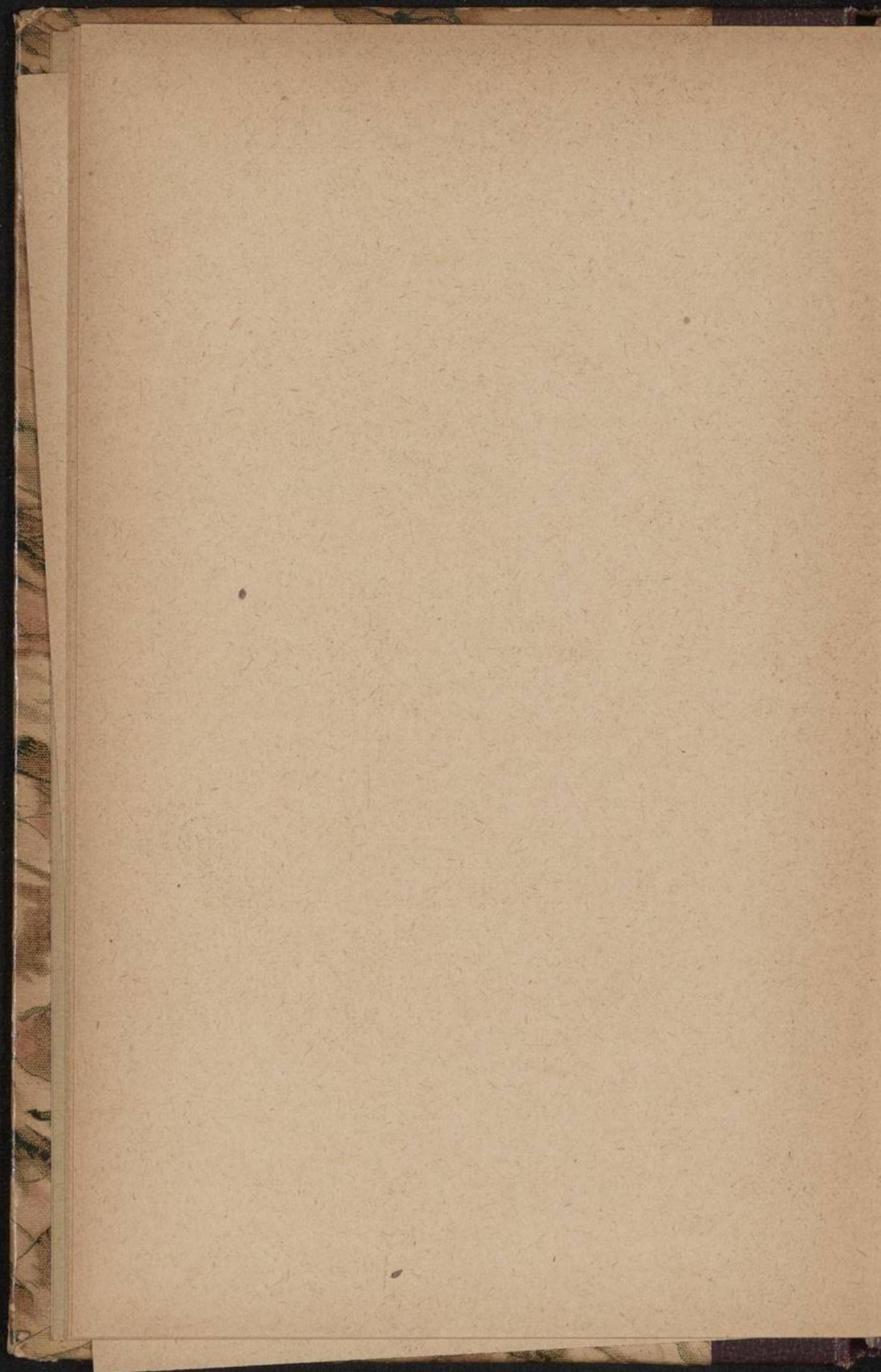
A quoi bon ? Les choses réelles  
Ont aussi leur enchantement :  
Il suffit que, confusément,  
Le divin transparaisse en elles.

Plus d'un lieu sur terre est hanté...  
Regarde. Une grâce profonde  
Orne ce ravin, où le monde  
Subsiste en sa virginité.'

Aime-le tel que tu le vois;  
Et fais que ta vie, ô poète,  
S'écoule limpide et secrète  
Comme une source au fond des bois.

*Oxford, décembre 1918.*





A UN JEUNE POÈTE

Ils entendent des voix que nous n'entendons pas...

LAMARTINE.

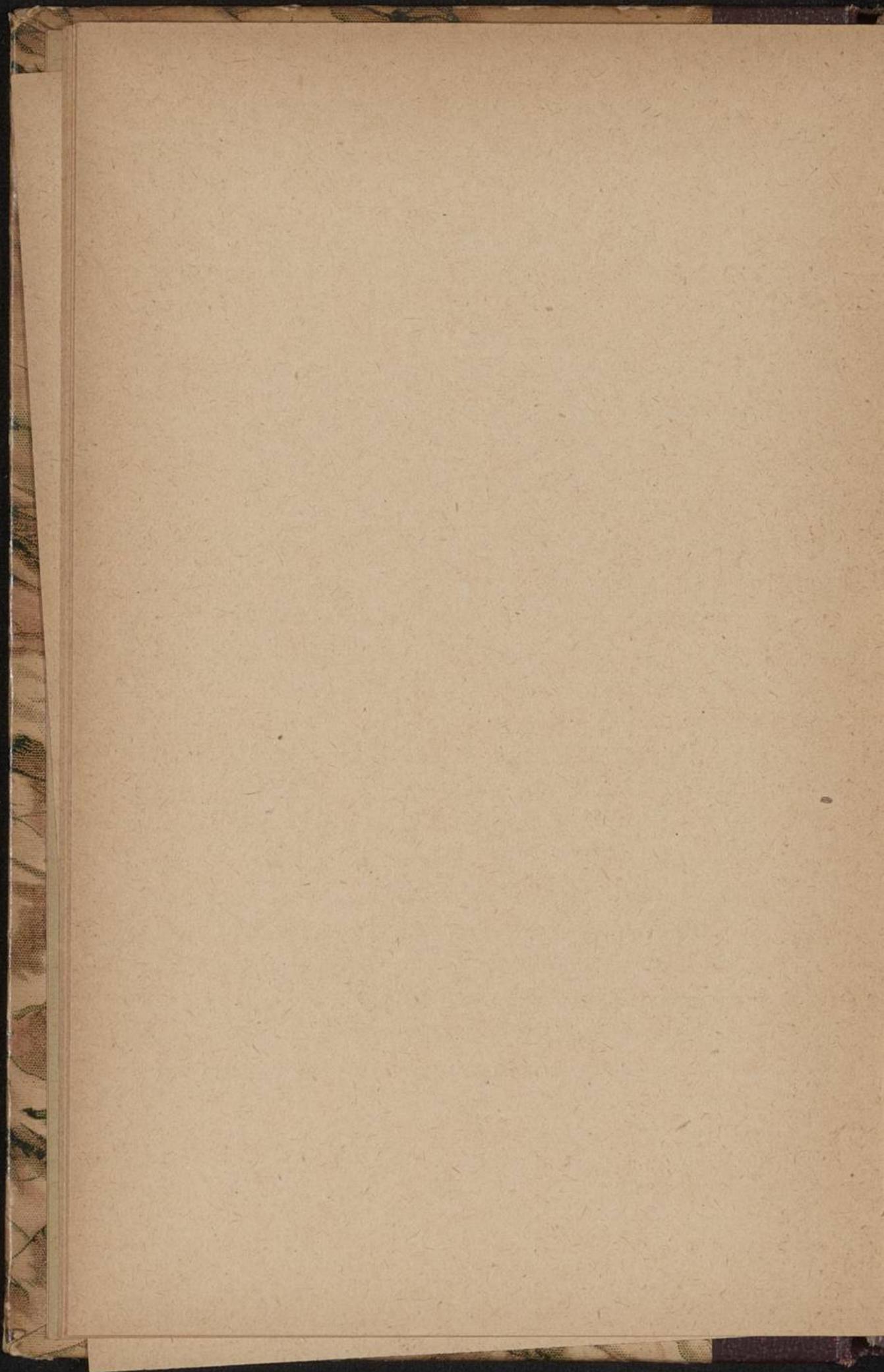
O noble enfant, toi que séduit notre art insigne,  
Je te révélerai, si tu veux, à quel signe  
Se reconnaît en nous le souffle inspirateur.  
Ecoute. C'est d'abord une confuse ardeur,  
Une exaltation merveilleuse de l'être.  
Les temps sont proches... L'œuvre auguste qui va naître  
S'annonce, impérieuse, en ce frémissement.  
Douceur de se sentir élu! Trouble charmant

De l'humble créature humaine en qui s'éveille  
Tout à coup un pouvoir presque divin! Merveille  
D'un ouvrage qui laisse interdit l'ouvrier!  
Déjà l'âme, semblable au taillis printanier,  
S'emplit d'une rumeur joyeuse! Tout, en elle,  
S'épanouit, éclate en chansons, bat de l'aile  
Dans un tremblant essor vers des cieux entrevus.  
On n'entend qu'un ramage adorable et confus;  
Mais peut-être, à travers ce tumulte sonore  
Où rien encore n'a pris forme, s'élabore,  
Strophe par strophe, un chant qui défiera le temps.  
N'en brusque pas la lente éclosion. Attends...  
Ces accords indécis n'en sont que le prélude.  
Quelquefois un ardent soupir de plénitude  
Monte des profondeurs que nous avons en nous.  
Instants d'espoir, heureux et bénis entre tous!  
Que célébrera-t-il, l'hymne attendu? Sera-ce  
La force de l'amour, les clartés de la grâce  
Ou la simple splendeur de la campagne en mai?  
Qu'importe, si tout l'être est comme transformé!  
Car notre âme a ses jours d'affreuse sécheresse...

Le chant intérieur se tait, alors... L'ivresse  
S'évanouit... Le souffle qui nous remuait  
S'endort... Mais penche-toi sur le gouffre muet :  
Tu percevras au loin une vague harmonie,  
Comme si, même en ce moment, notre génie  
Chantait en nous à notre insu, confusément.  
Quelles mains font vibrer le docile instrument ?  
N'en doute pas. Ce sont les puissances obscures  
Qui, pareilles au vent d'ouest dans les ramures,  
Régissent notre sort changeant. Ce sont nos dieux...

Comme nous l'épions, ce chant mystérieux !  
Comme son charme, à peine auguré, nous enivre !  
Avec quel soin religieux, pour mieux en suivre  
À travers l'ombre, en son capricieux contour,  
La mélodie allègre et lente tour à tour,  
Nous allons recherchant le calme et la retraite !  
Car c'est la tâche magnifique du poète,  
Sache-le, de traduire en hymnes frémissants  
Ce qu'il aura surpris de ces profonds accents.

---

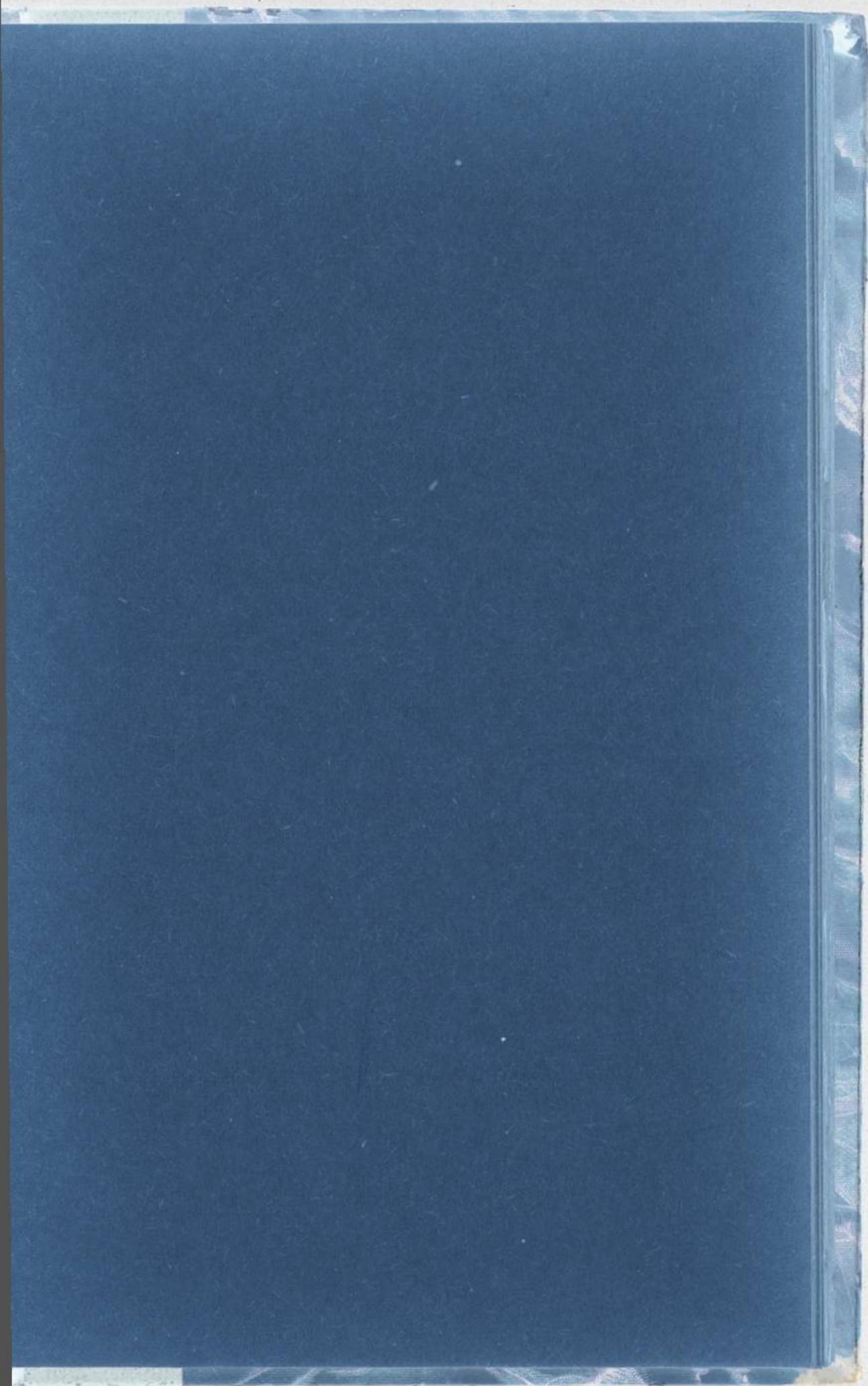


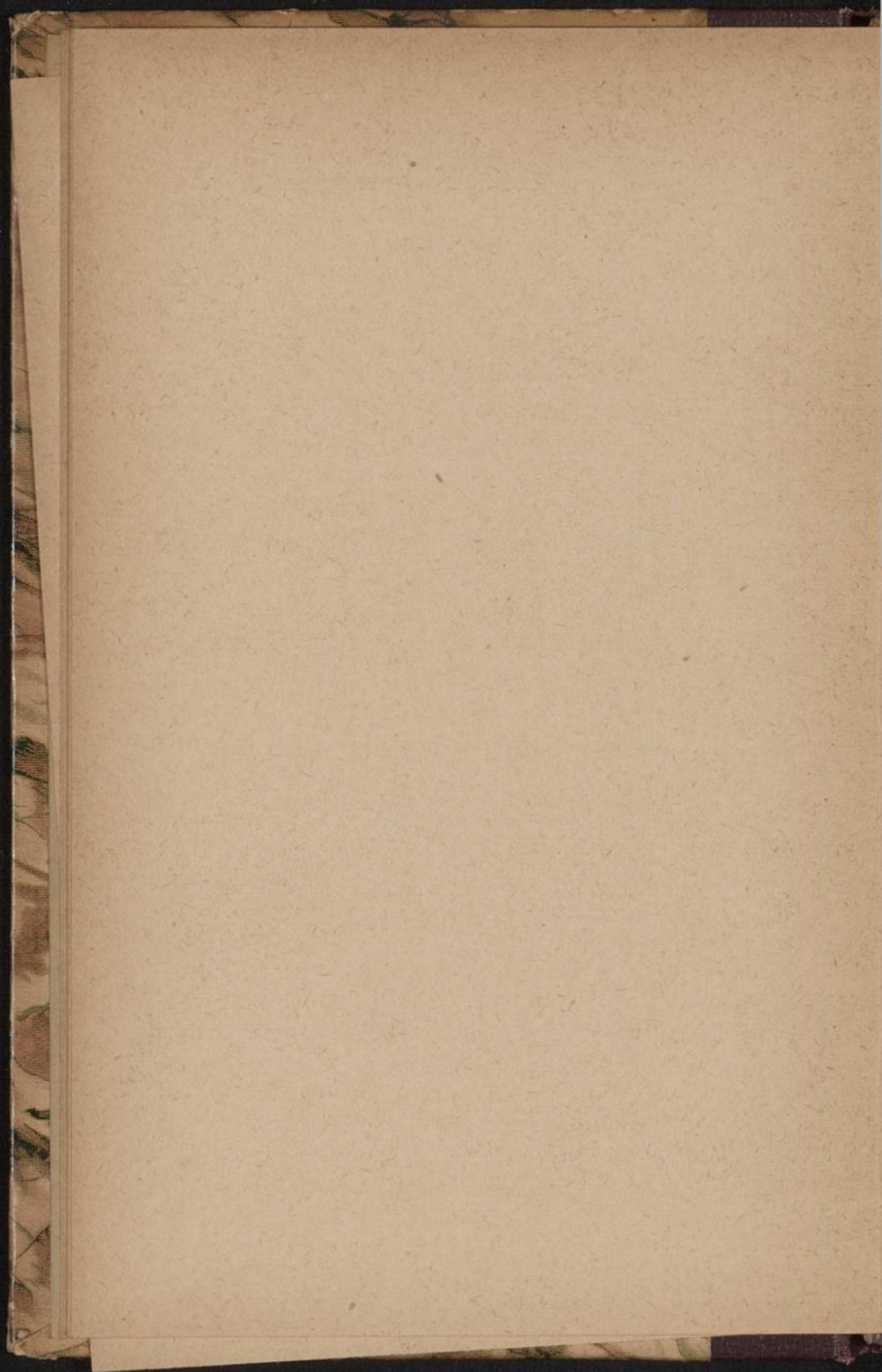
## LE TREMBLE

Le couchant, tel qu'un grand bûcher qui se consume,  
S'obscurcit, lentement envahi par la brume...  
Dans les bois, empourprés de son dernier reflet,  
Les beaux feuillages que le vent échevelait  
Se reposent. C'est l'heure douce de l'idylle...  
Le plus frêle, le plus léger, le plus mobile  
A cessé par degrés de frémir, comme las.  
Les verdoyants massifs se teintent de lilas.  
Il semble, à voir leurs silhouettes familières  
Se fondre dans la brume d'azur des clairières,

Qu'un calme élyséen soit descendu sur eux.  
Regarde. Il a saisi les frênes vapoureux,  
Dont la forme surgit du taillis, indécise;  
Les saules gris, jouet favori de la brise;  
Les sveltes bouleaux ondoyants, grâce des bois;  
Et les hauts peupliers, dont la cime, parfois,  
Palpite sous un dernier souffle... Heure inspirée!  
Maintenant, telle qu'une tranquille marée,  
La nuit monte emplissant la profondeur du ciel :  
Rien n'est majestueux, troublant et solennel  
Comme ce grand sommeil des bois dans l'ombre amie.  
Quelqu'un veille, parmi cette foule endormie...  
On perçoit des frissons, de sourds chuchotements,  
Une sorte de chant confus qui, par moments,  
S'interrompt... Quelque part dans la forêt obscure  
Un arbre singulier frémit, vibre et murmure  
Sous un souffle profond que nous ne sentons pas.  
Quel mystérieux chant module-t-il tout bas ?  
Qu'importe ? Sensible entre tous, il te ressemble.  
C'est ton frère ignoré, poète. C'est le tremble.

---



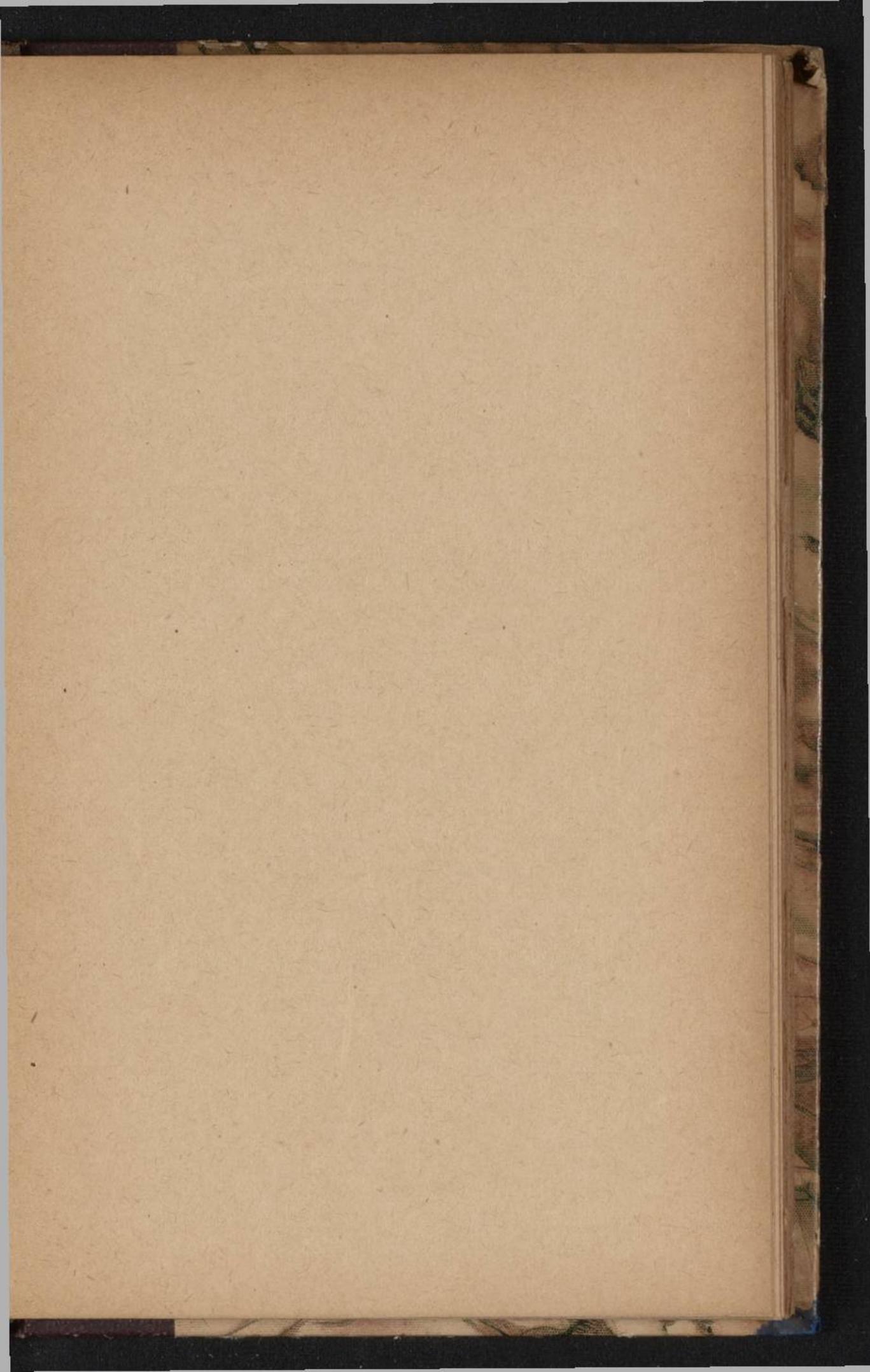


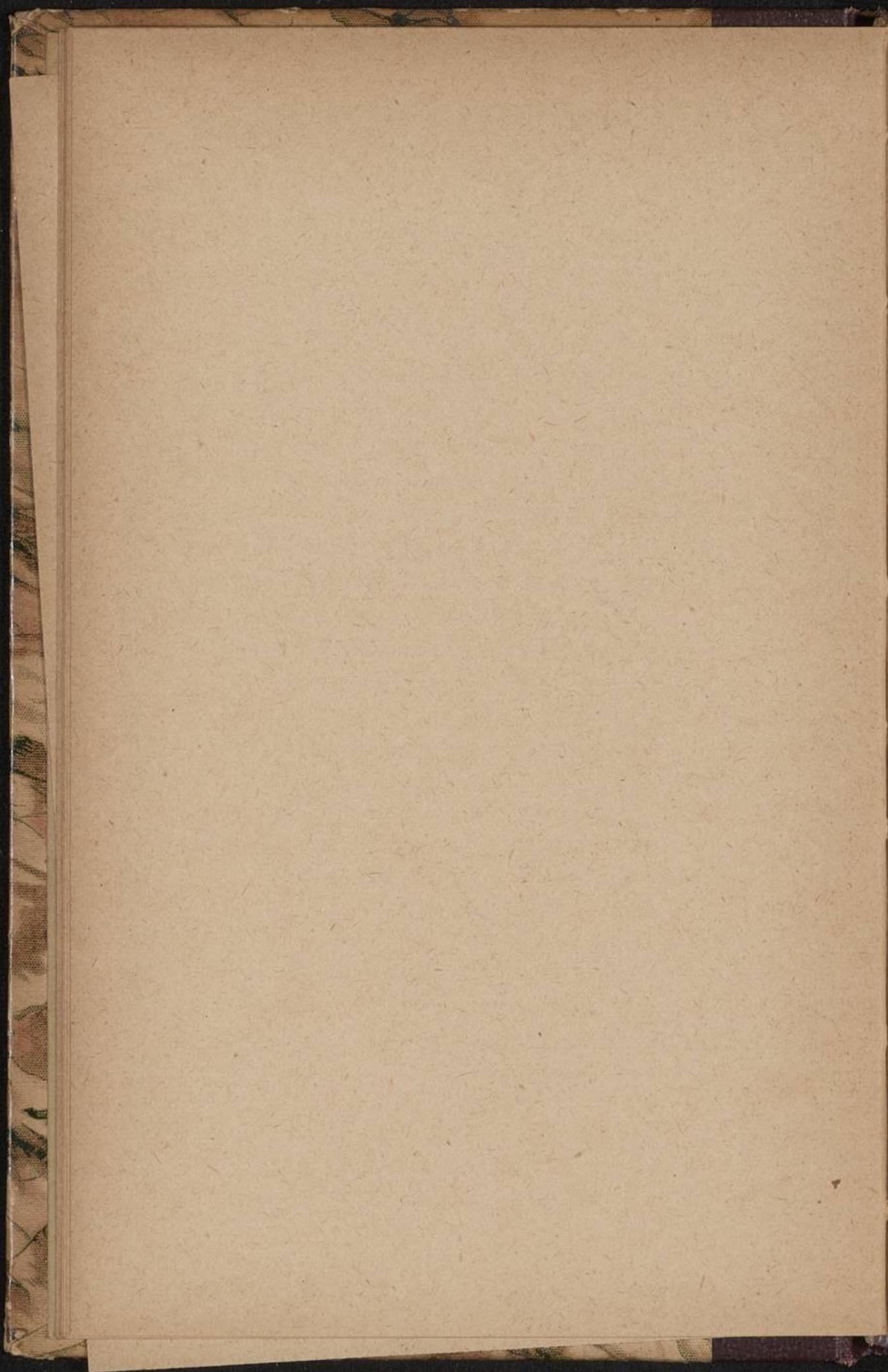
## A PROPOS D'UN POÈTE ANCIEN

Ami, tu peux ouvrir ce livre : il est d'un maître.  
Mais tâche de goûter ce qu'il lui plut d'y mettre.  
Ces grands vers, dont le temps éprouva la vigueur,  
Ne te livreront pas les secrets de son cœur;  
Ils ne te diront pas s'il fut joyeux ou triste;  
À quoi bon révéler aux hommes qu'on existe ?  
L'art n'a-t-il d'autre objet que le vaniteux moi ?  
Porte plus haut les yeux ! Brise le cercle étroit  
Où t'enfermait une naïve poétique !  
Le monde, multiple et changeant, te revendique.

Tâche immense pour l'homme infirme et limité!...  
Fais-la comme il convient, avec simplicité.  
Sois le bon peintre épris de la vaste nature  
Qui s'estime comblé, dans son âme humble et pure,  
S'il en rend dignement quelque aspect mesuré :  
Une haie, un sentier sous bois, un coin de pré...  
Mets-y tout ton amour, mets-y toute ton âme.  
Il est indifférent que ton siècle t'acclame,  
Ou que tes jours voués à des travaux sacrés,  
Tes jours bénis des dieux, s'écoulent ignorés,  
Si tu lègues aux temps futurs, en témoignage  
De ton loyal effort humain, cette humble image.

---





## BELLÉROPHON

Certes, d'obscurs bergers t'admiraient, autrefois,  
Fils de Méduse, quand, sauvage et libre encore,  
Tu surgissais soudain au-dessus de leurs bois,  
Ainsi qu'un vivant météore.

Digne sujet d'orgueil! Vers quel but ignoré  
T'emportait, loin de nous, ton aile fulgurante ?  
Pourquoi sillonnais-tu l'étendue, entouré  
D'étonnement et d'épouvante ?

Nul dessein ne réglait ton allure, ô rôdeur ;  
Mais, hennissant de joie et d'orgueil juvénile,  
Tu prodiguais sans but ta magnifique ardeur,  
Telle qu'une force inutile.

Je suis venu. Pensif, j'ai mesuré des yeux  
Ton essor acclamé des foules en extase ;  
Il m'a plu d'être, avec votre secours, ô dieux,  
Celui qui dompterait Pégase.

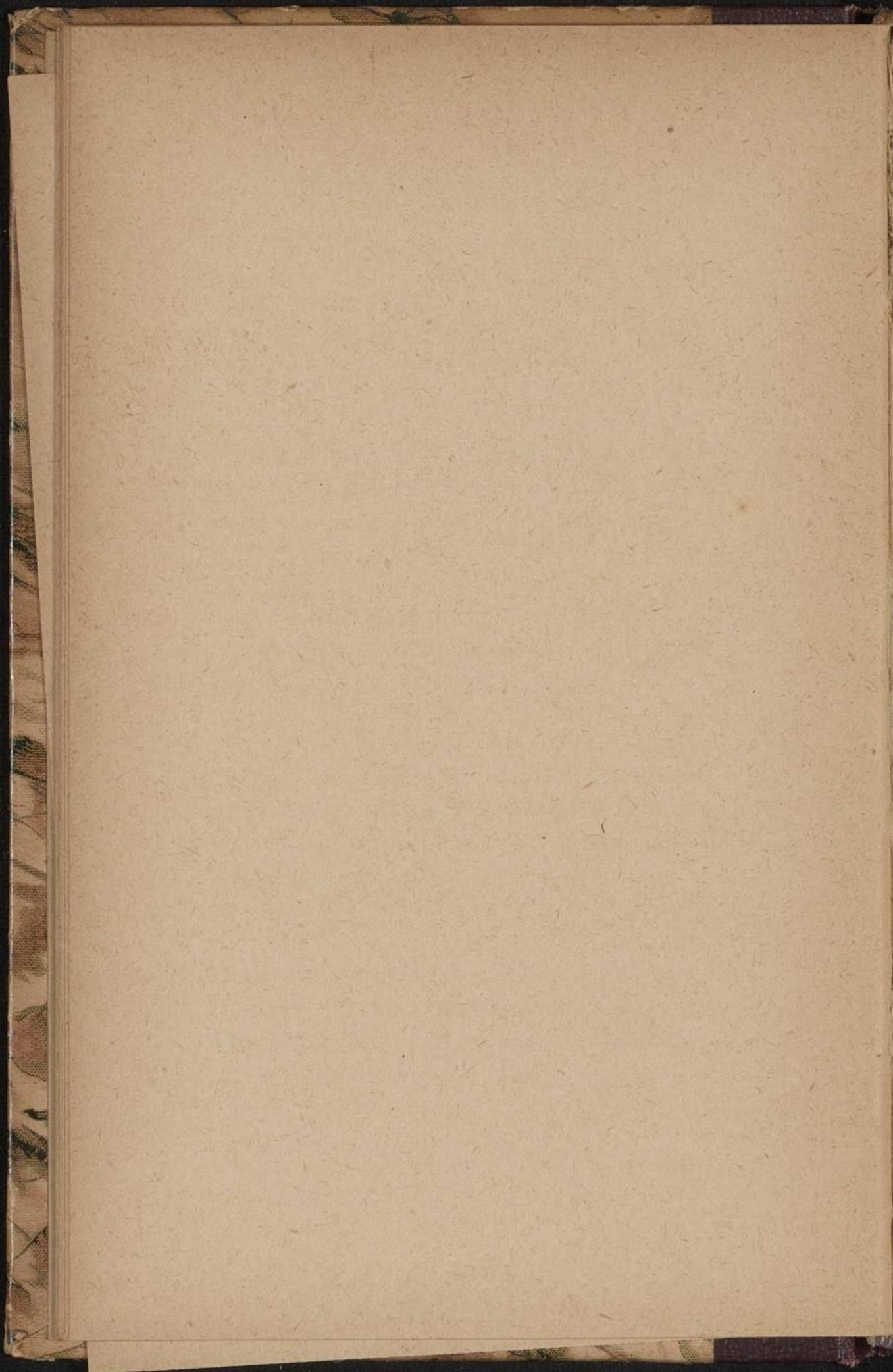
Tu tressaillais, flairant ta servitude. En vain !  
J'ai saisi tes naseaux crispés d'effroi ; ta bouche,  
En renâclant d'horreur, a reçu l'âpre frein ;  
J'ai maîtrisé ton cœur farouche.

Me voici sur ton dos, qui frémit de l'affront,  
A quoi bon ? Une inéluctable destinée,  
Désormais, asservit à mon dessein profond  
Ta fougue, enfin disciplinée.

---

Va, cabre-toi. J'étreins de mes genoux nerveux  
Tes flancs couverts d'écume, où la révolte gronde;  
Malgré toi, ta fureur me conduit où je veux,  
Ta rébellion me seconde.

---



## LE PRINTEMPS DE L'ÂME

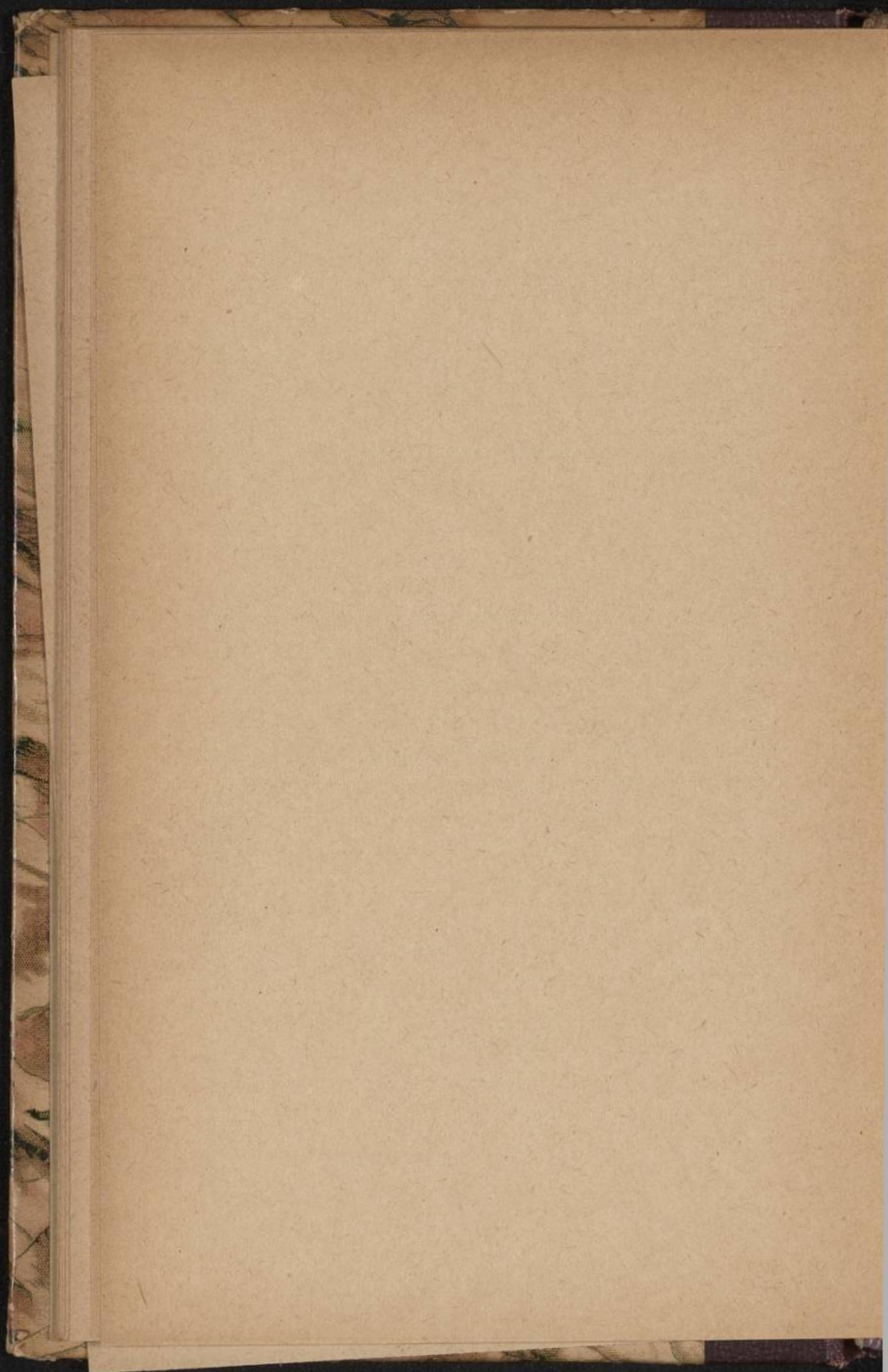
Partout on sent courir le souffle qui féconde...  
Une rumeur d'éclosions, vague et profonde,  
Monte de toutes parts vers le firmament clair,  
Et l'odeur de la sève en travail emplit l'air.  
Heure auguste où le monde endormi se réveille!  
Le cœur te bat devant cette douce merveille :  
Tu devines, avec un ineffable émoi,  
Qu'un prodige pareil va s'accomplir en toi.  
Voici que tes douleurs s'apaisent une à une;  
Tout ce que le passé t'a laissé de rancune

Cède à l'enchantement d'un pur matin de mai.  
Toi qui vécus jadis solitaire et fermé,  
Tu pressens, à la joie étrange qui t'inonde,  
Quels occultes liens nous unissent au monde,  
Et ton cœur, ton vieux cœur qui palpite, éperdu,  
N'ose se reconnaître et songe : Ai-je vécu ?

O malheureux, tes ans passeront comme un songe ;  
Quel désir insensé, quel vain souci te ronge ?  
Ah ! jouis simplement du matin radieux !  
Tu ne saurais assez rendre grâces aux dieux  
De chaque jour nouveau que leur faveur t'envoie :  
La lumière est l'aspect visible de la joie.

---



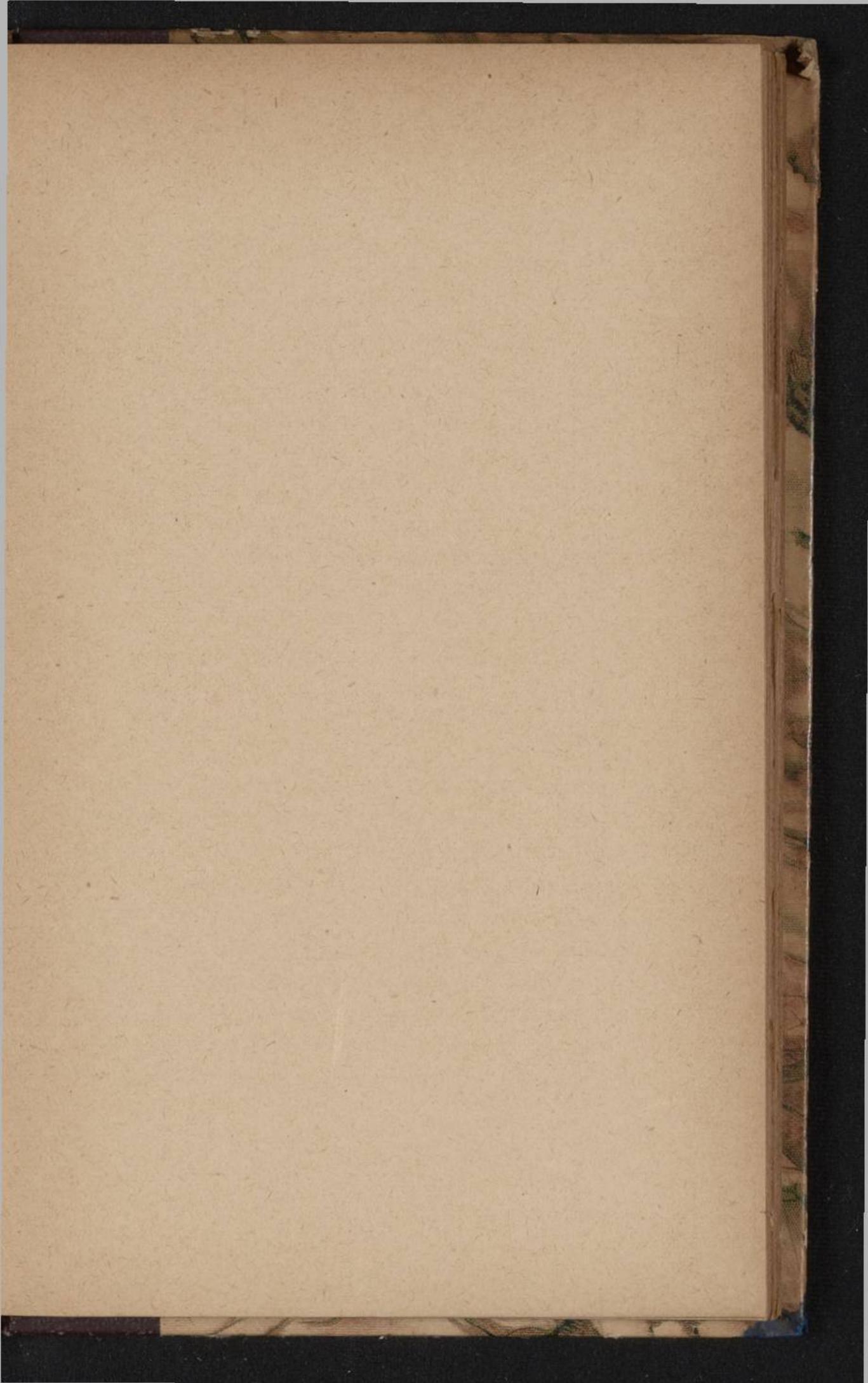


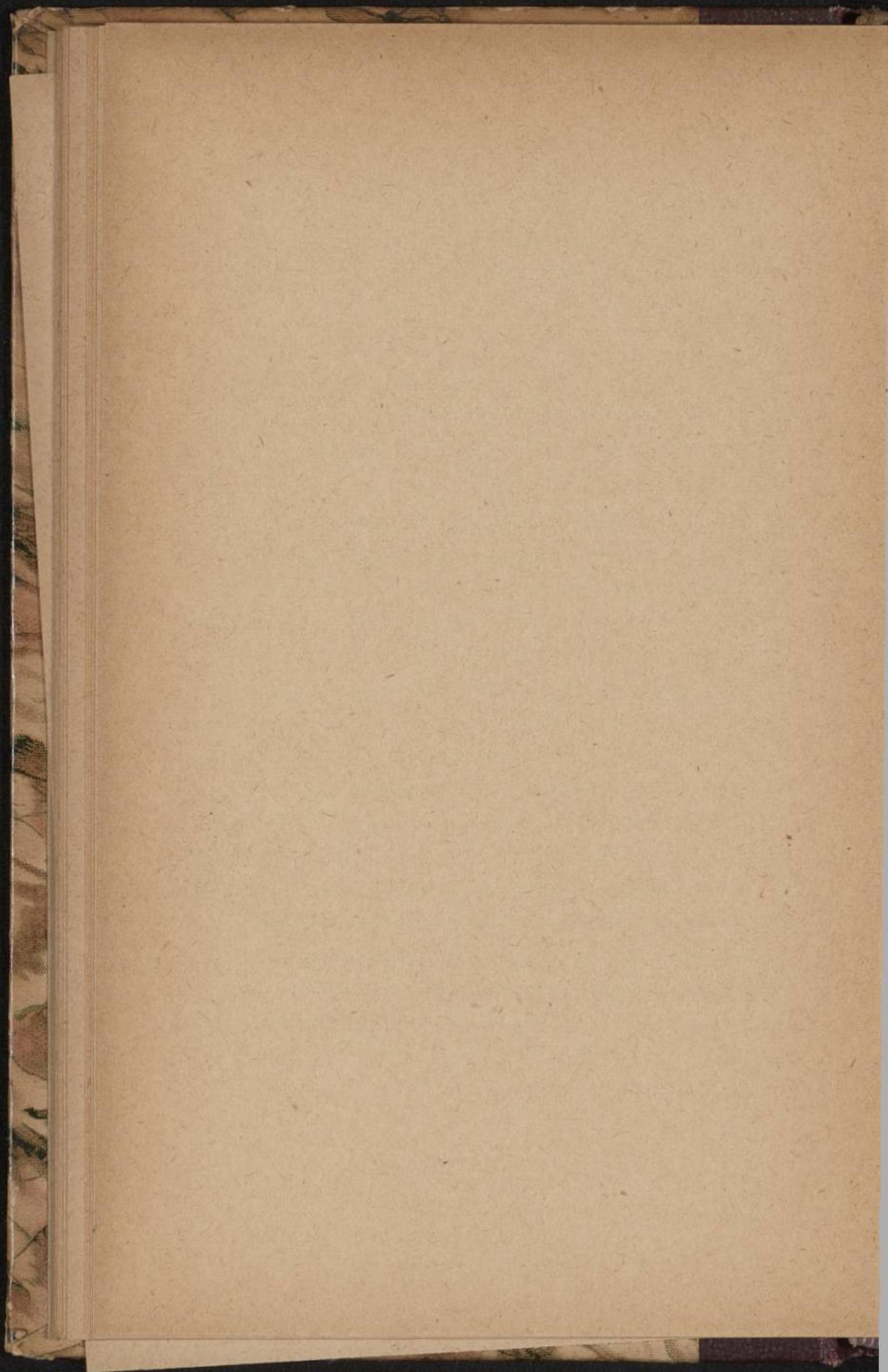
## ASSOMPTION

O mon ami, les dieux, de qui nous tenons l'être,  
Nous ont fait des présents divers. Mais nul, peut-être,  
Ne vaut le don mystérieux qui fut ta part.

Une joie ingénue est dans ton clair regard.  
Ce n'est pas la gaîté frivole de l'enfance :  
Tu sais que la tristesse humaine est une offense  
À la sérénité des choses, dont la voix  
Nous dit : Toi qui pleurais, ouvre les yeux et vois!

Mais cette joie, encor qu'ingénue et profonde,  
Est telle que le veut la majesté du monde :  
Elle est calme, elle est grave, elle n'exulte pas.  
Il est des lieux où, malgré soi, l'on parle bas,  
Parce qu'une présence auguste s'y devine.  
La terre tout entière est, elle aussi, divine,  
Tu le sens! Et ton cœur, ton grand cœur transporté  
Se contient... Mais parfois toute ta piété  
Combat en vain le flot surhumain qui t'opresse :  
Tu défailles, vaincu par ta propre allégresse.  
Un jour qu'assis au flanc de ton coteau natal  
Tu regardes au loin le brouillard matinal  
Etinceler des diamants de la rosée,  
Un trouble inattendu te prend. Ta voix brisée,  
Tes mots entrecoupés et sans suite, tes yeux  
En pleurs, tout le trahit, ce trouble radieux.  
Tu te dresses, soudain soulevé par l'extase;  
Tes bras se tendent vers le grand ciel qui s'embrace,  
Comme si tout ton être, exultant, ébloui,  
Ivre d'amour, allait s'évanouir en lui!





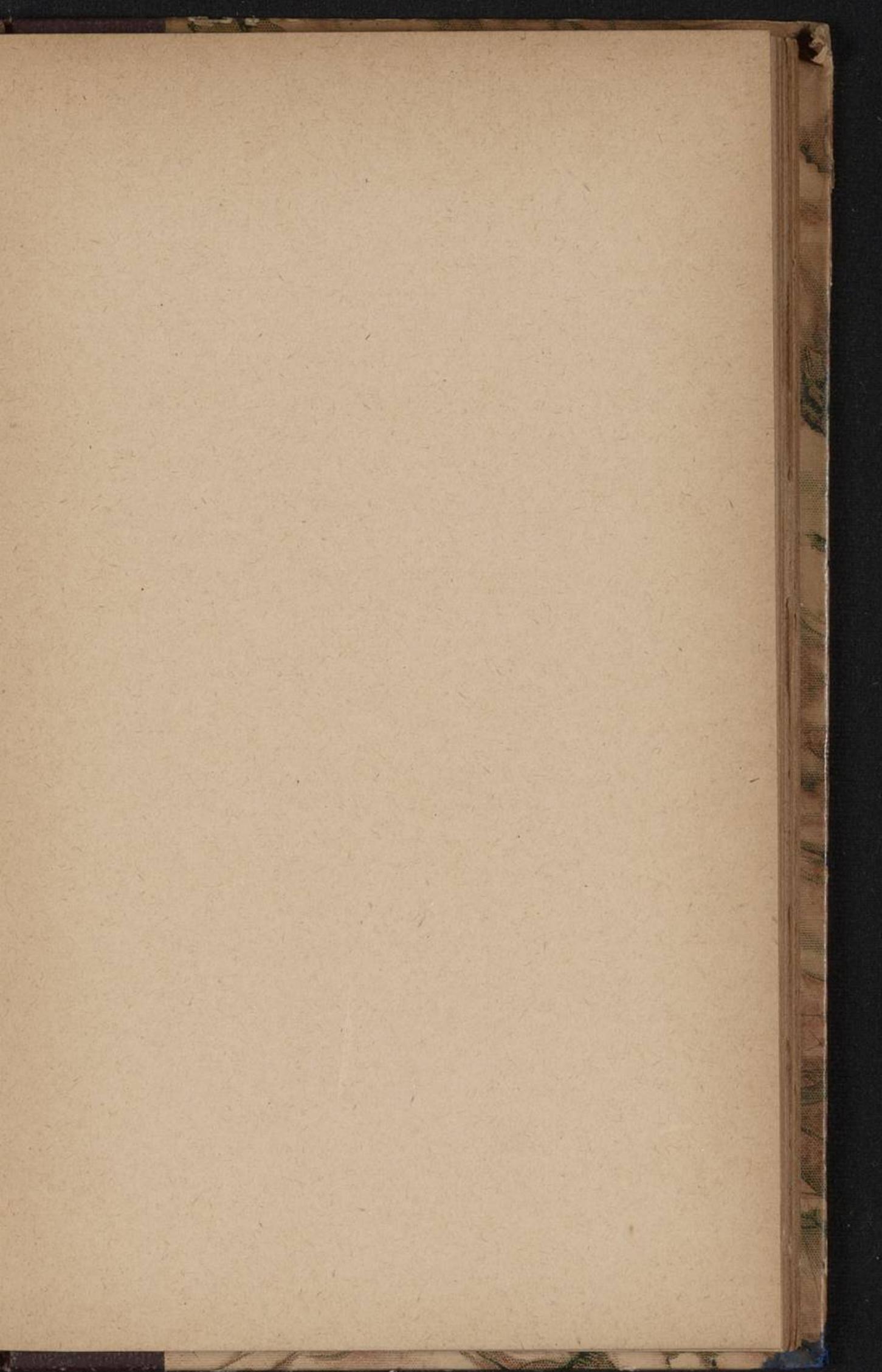
## LA FORÊT APRÈS L'ORAGE

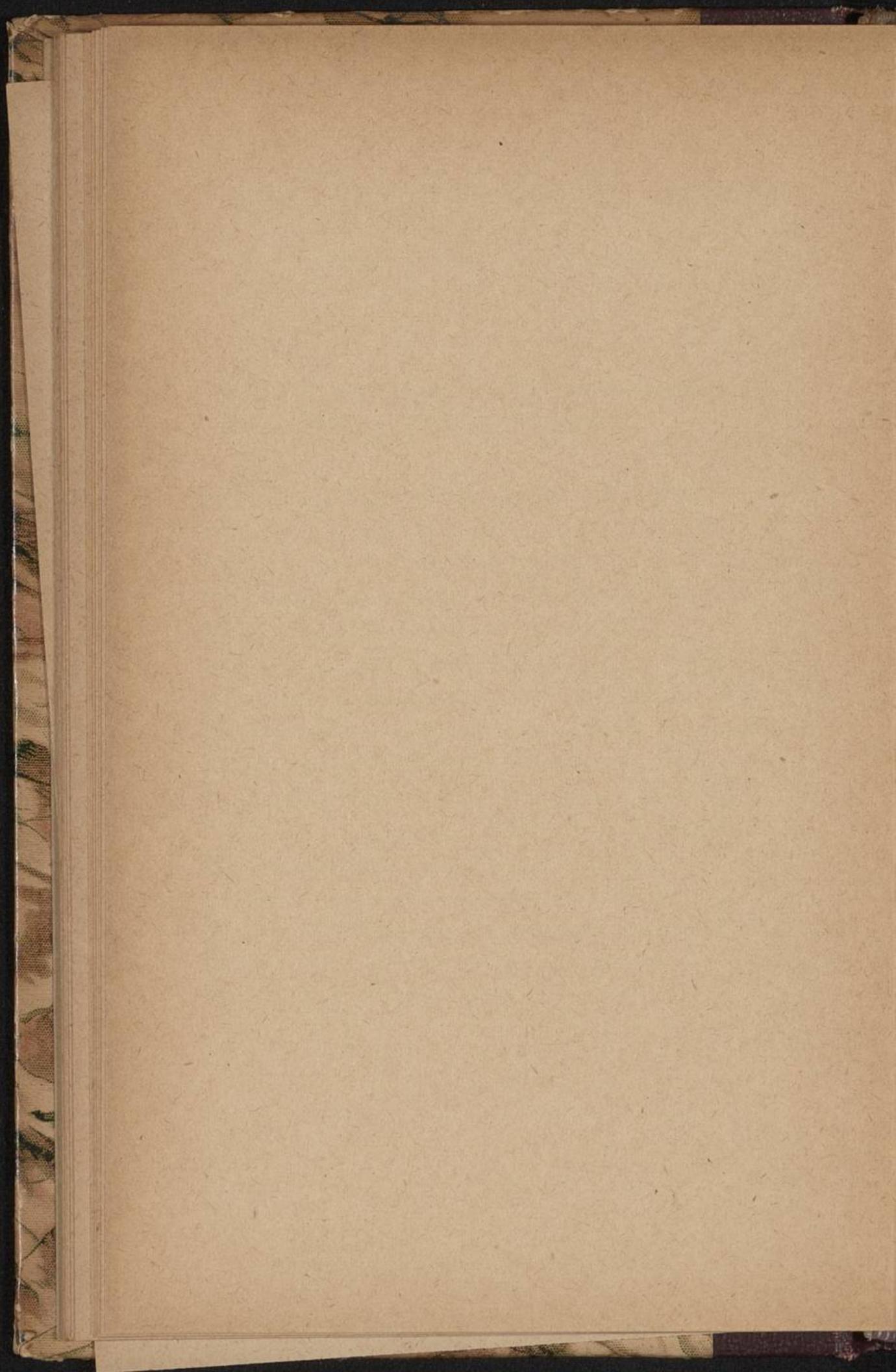
L'orage s'éloignait. J'écoutais, enchanté,  
Le doux frémissement de l'averse d'été  
Courir de proche en proche à travers la ramure.  
Il s'enflait par degrés en un vaste murmure,  
Mystérieux, profond, fait d'innombrables voix,  
Qui voyageait au loin dans l'épaisseur des bois.  
Tout s'animait soudain. Des effluves sauvages  
S'exhalaient de la nuit vivante des feuillages,  
Que d'étranges frissons troublaient confusément.  
Des souffles chauds, parfois, sortaient du sol fumant,

Comme si, sous le flot bienfaisant de l'ondée,  
La terre haletaît d'ivresse, fécondée.

Bientôt on entendait monter de toutes parts  
Le rauque grondement des torrents montagnards;  
Ainsi qu'un cri farouche et fougueux d'allégresse,  
Leur bruit tumultueux tonnait dans l'ombre épaisse  
Pleine du sourd travail des germinations.  
Puis le jour tout à coup renaissait. Ses rayons  
Plongeaient, éblouissants, dans la forêt mouillée.  
Les lointains s'allumaient! De feuillée en feuillée,  
Toutes les profondeurs s'illuminaient soudain  
De l'ardent flamboiement du jour à son déclin!  
Glorieux, l'arc-en-ciel s'ouvrait sur la clairière!  
Un étincellement de gouttes de lumière  
Sillonnait l'épaisseur confuse du hallier,  
D'où le chant des oiseaux montait, multiplié!  
Et mon âme exultait de joie, inassouvie,  
En ce réveil qui redoublait sa propre vie.

---





## L'ORGUEIL HUMAIN

### ODE

Quel regret vous laissez dans l'âme inassouvie,  
Jours de force où la chair frémit, où le cœur bat,  
Jours heureux qui doublez l'ivresse de la vie  
De toute l'ardeur d'un combat!

C'est vous qui m'arrachiez à mes langueurs plaintives :  
Mon être tout entier palpait, transporté,  
Lorsque vous déchaîniez les forces primitives  
Autour de sa fragilité.

Les torrents montagnards qu'avait gonflés l'orage  
M'accueillaient dans leur lit, avide et frémissant;  
Je luttai jusqu'au soir contre le flot sauvage,  
Moins tumultueux que mon sang.

Je m'épanouissais sous votre âpre caresse,  
Grands souffles dont la voix grondait dans la hauteur,  
Vents fougueux! Et mon cri délirant d'allégresse  
Se perdait dans votre clameur!

L'océan m'enivrait de son puissant arôme;  
Si jamais, excédé d'un énervant repos,  
J'ai connu le péril et l'orgueil d'être un homme,  
C'est dans l'écume de ses flots.

Je n'étais tout entier qu'emporcements sublimes!  
Ma vie était pareille au furieux torrent  
Dont le fracas, grossi par l'écho des abîmes,  
Montait vers le ciel fulgurant.

Ainsi se prodiguait ma force vagabonde;  
Et maintenant que l'âge éteint mes yeux hardis,  
J'entends gronder en moi, plus grave et plus profonde,  
L'ardeur qui m'enflamma jadis!

Je suis resté celui dont la jeunesse exulte,  
Le héros, palpitant d'un espoir ingénu,  
Qui se dresse parmi la nature en tumulte,  
Dans la fierté de son corps nu!

Les noirs nuages fuient, en déroute. La terre  
Se déroule, dans les profondeurs du soir pur,  
Avec ses bois, ses eaux, ses monts et le mystère  
De ses grands horizons d'azur.

L'ombre envahit les champs rafraîchis par l'orage;  
Cependant on ne sait quel poudroient vermeil  
S'attarde au loin sur le tranquille paysage  
Que n'éclaire plus le soleil.

Dans les hauteurs flotte un reflet d'apothéoses;  
Tous les rayons dardés en un long jour d'été  
Semblent confusément irradier des choses  
En une rêveuse clarté.

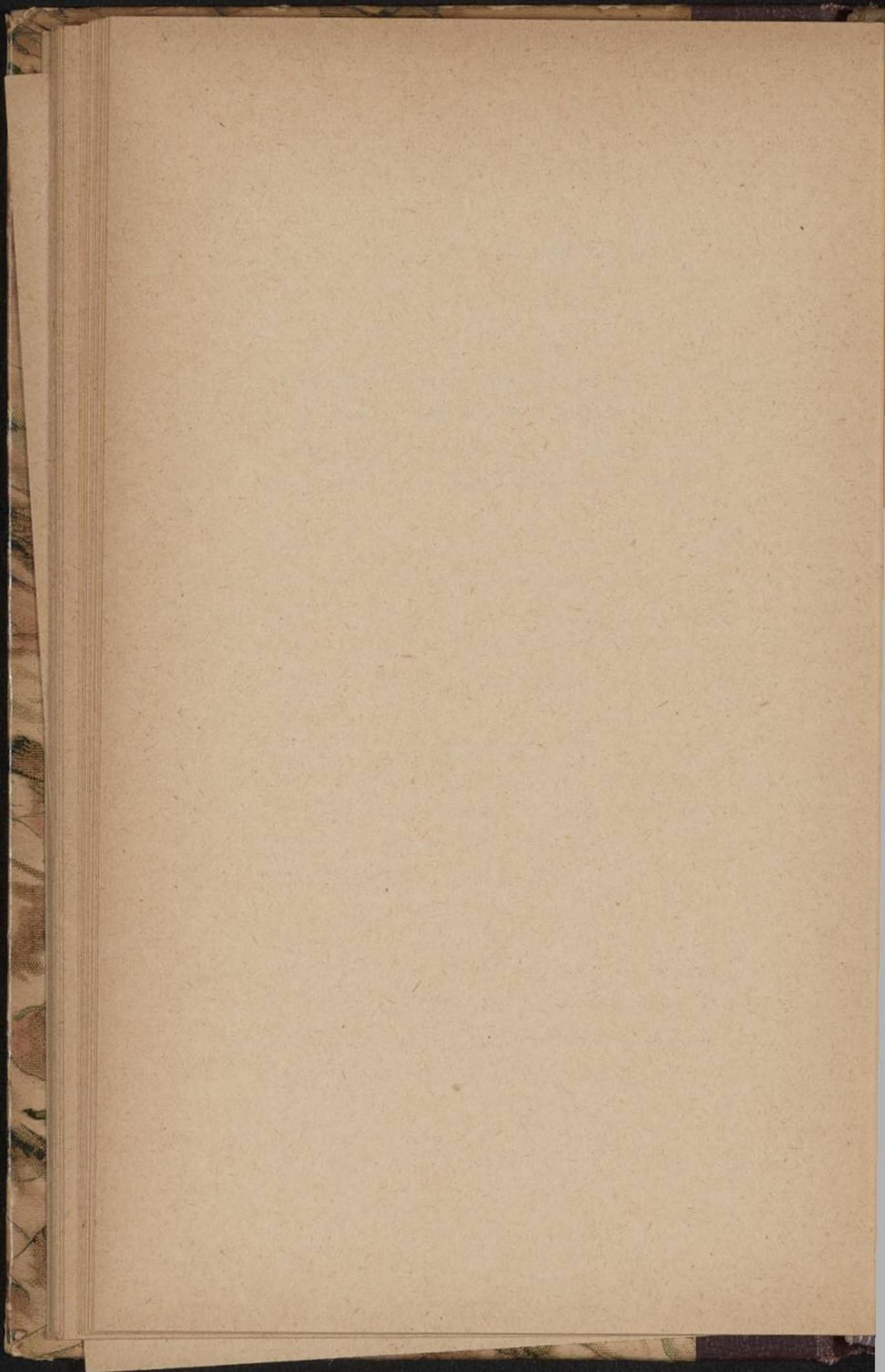
Elle se pose, ainsi qu'une aurore illusoire,  
Sur les champs, les rochers, les feuillages profonds;  
C'est elle qui, là-bas, couronne d'une gloire  
Le faite bleuâtre des monts.

Le soir monte. Les prés s'argentent de rosée.  
Le feuillage houleux s'endort, comme enchanté;  
Heure miraculeuse où la force, apaisée,  
Va s'épanouir en beauté!

Le calme de la nuit est sur la solitude.  
Mais parfois un frisson vous trouble, bois épais,  
Et l'on pressent soudain l'auguste plénitude  
Qui bouillonne sous cette paix.

Tout est vivant. Au fond des ténèbres ruisselle  
Un flot mystérieux d'immortelle vigueur;  
Et je sens palpiter la vie universelle  
    Dans le battement de mon cœur.

---



## LE CENTAURE

Je découvris un homme qui côtoyait  
le fleuve sur la rive opposée... Voilà tout  
au plus, me dis-je, la moitié de mon  
être!... Sans doute c'est un centaure  
renversé par les dieux et qu'ils ont réduit  
à se traîner ainsi...

M. de GUÉRIN. *Le Centaure.*

*A Gaston Heux.*

J'évoque volontiers mon enfance champêtre.  
O dieux, vous qui réglez sur nos profonds penchants,  
Je dois sans doute aux lieux où vous m'avez fait naître  
L'attrait qui tant de fois m'emporta vers les champs.

Comme j'aimais la face auguste de la terre!  
Avec quelle tendresse et quelle volupté  
J'ai souvent contemplé sa splendeur solitaire  
Dans le rayonnement tranquille de l'été!

Tout m'exaltait! La courbe heureuse des vallées,  
L'ondulation large et superbe des monts  
Et les vastes lointains aux profondeurs voilées  
Qu'allument d'un éclair les fleuves vagabonds!

Mais c'est vous que j'aimais surtout, forêts sublimes!  
Ah! quel trouble soudain dans mon âme d'enfant,  
Quand je voyais au loin vos innombrables cimes  
Pareilles à la mer sous le souffle du vent!

Mes bras passionnés s'ouvraient vers l'étendue  
Qu'emplissait par instants votre immense rumeur,  
Et, saisi tout à coup d'une joie éperdue,  
Je m'écriais : Le monde est moins grand que mon cœur!...

N'accuse pas d'orgueil ma jeunesse éphémère,  
Nature! Mon transport, au moins, n'était pas vain :  
Nul de tes fils mortels, tu le sais bien, ô Mère,  
Ne s'est plus ardemment serré contre ton sein.

La flamme des étés a brûlé mon visage,  
Que l'audace marquait de son pli résolu;  
J'ai subi sur les monts l'assaut du vent sauvage;  
L'écume des torrents a fouetté mon corps nu.

Tous les mâles plaisirs où nous sentons notre être  
Palpiter au contact rude des éléments,  
Mon ardente jeunesse a voulu les connaître :  
La fièvre d'une lutte emplit tous ses moments.

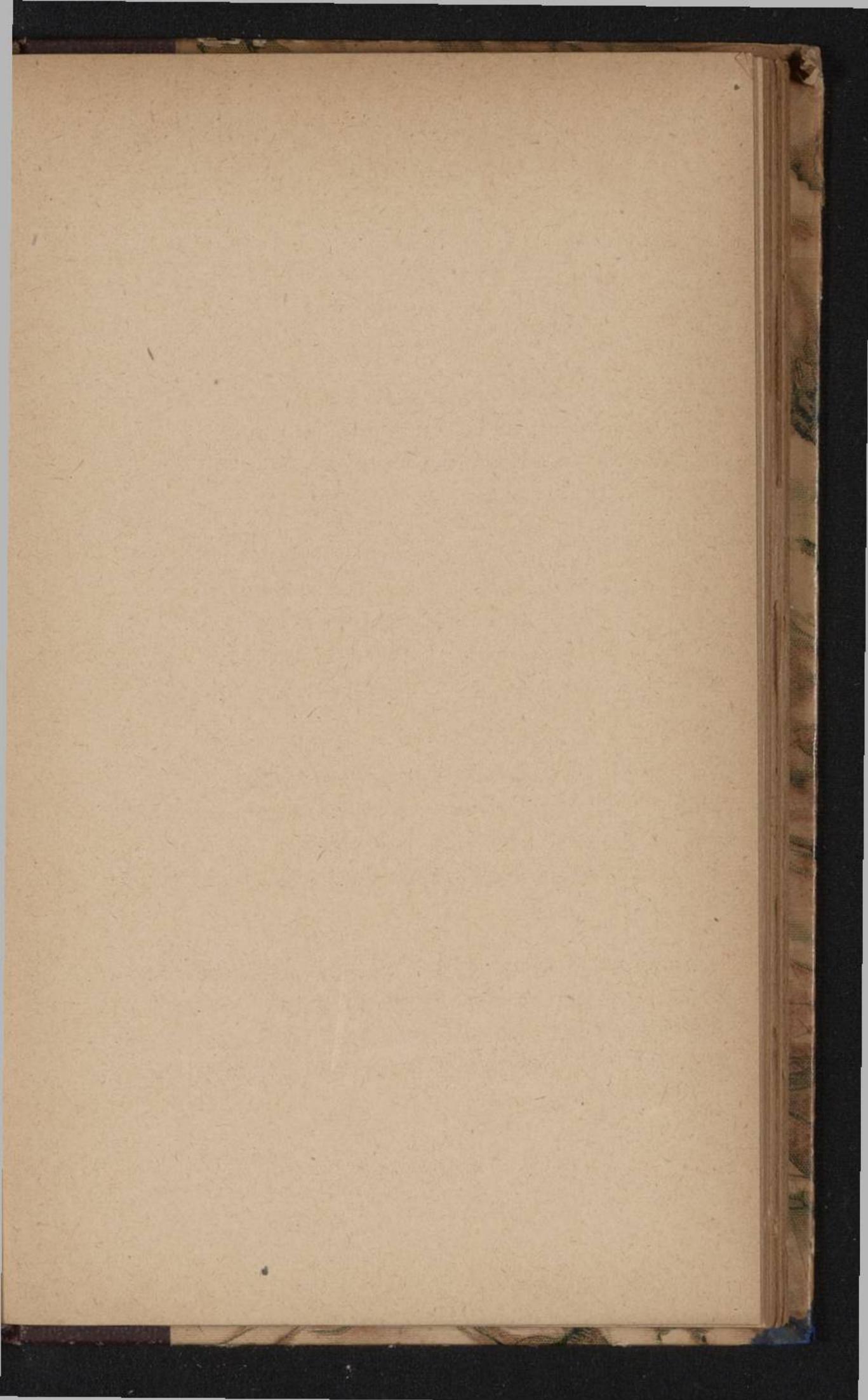
Mon trouble était pareil à celui d'un homme ivre.  
Qu'importe! J'avais beau tressaillir tout entier  
Dans l'âpre joie de vivre et de me sentir vivre :  
Mon bonheur m'exaltait sans me rassasier.

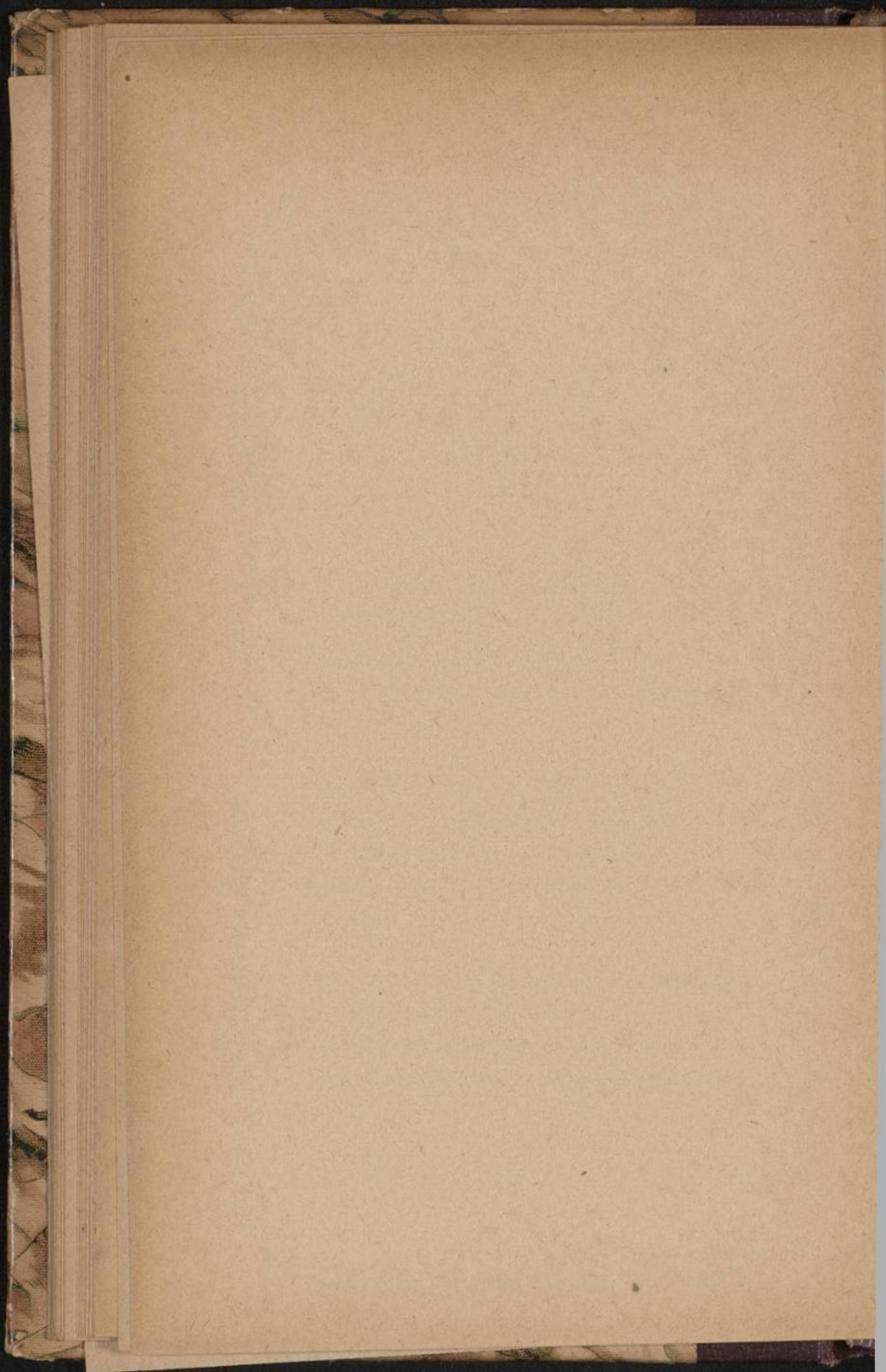
J'avais rêvé toutes les formes de la vie!  
Et, méprisant en moi l'être infirme et borné,  
Je me remémorais, dans ma sublime envie,  
Le destin pour lequel je croyais être né.

C'est vous que j'évoquais alors, race idéale,  
Centaures, habitants farouches des hauts lieux,  
Dont la forme, à la fois humaine et bestiale,  
Recèle un feu subtil qui fait de vous des dieux!

Vous qui goûtiez la vie en toute plénitude,  
Sachez-le, j'ai connu vos transports, autrefois,  
Les soirs où, comme vous, ivre de solitude,  
Je plongeais, éperdu, dans l'horreur des grands bois!

Votre esprit s'agitait dans mon sein, dieux sauvages!  
Et maintes fois, saisi d'un vertige sacré  
Au souffle ténébreux qui sortait des feuillages,  
J'ai cru que j'étais l'un de vous, moi qui mourrai!





## PAYS DE RÊVE

Est-ce en Ardenne ? Dans les brumes de l'Eifel ?  
Sous le ciel nuancé de la rêveuse Ombrie ?  
Ou plutôt dans ce lieu chimérique et réel  
Où les cœurs élus par la Muse ont leur patrie!

Vois! Au levant, dans la douceur du soir qui vient,  
Surgit, enveloppé d'un merveilleux mystère,  
Tel qu'une vision du monde élyséen,  
Un pays verdoyant, ombreux et solitaire...

Un nuage d'azur emplit la profondeur,  
D'où monte jusqu'à toi le chant des eaux sauvages;  
Tandis que la forêt, en sa vierge splendeur,  
Déroule au loin la houle immense des feuillages.

Au flanc des monts, dans l'ombre humide du ravin,  
Sur les âpres rochers que couronne la mousse,  
Leur opulence ondoie et frissonne sans fin;  
Partout la vie abonde, intarissable et douce.

Comme tout ici semble ineffablement frais!  
Qu'il est limpide, le murmure des fontaines!  
De quel voile suave et léger les forêts  
Vêtent la nudité des montagnes lointaines!

Qui dira de quel nom magique et radieux  
S'appelle le pays bienheureux où nous sommes ?  
Est-ce l'Eden ? Est-ce un séjour aimé des dieux ?  
Est-ce la terre avant l'existence des hommes ?

Il semble qu'aucun pas, jusqu'à ce soir d'été,  
N'ait troublé le secret virginal des vallées.  
Regarde! Devant nous, dans un calme enchanté,  
Leurs vertes profondeurs s'ouvrent inviolées.

Tout est silence... On sent vivre confusément  
Le monde obscur des champs, des eaux, de la ramure...  
À peine si parfois, rompant l'enchantement,  
Un bruit humain se mêle à ce vague murmure.

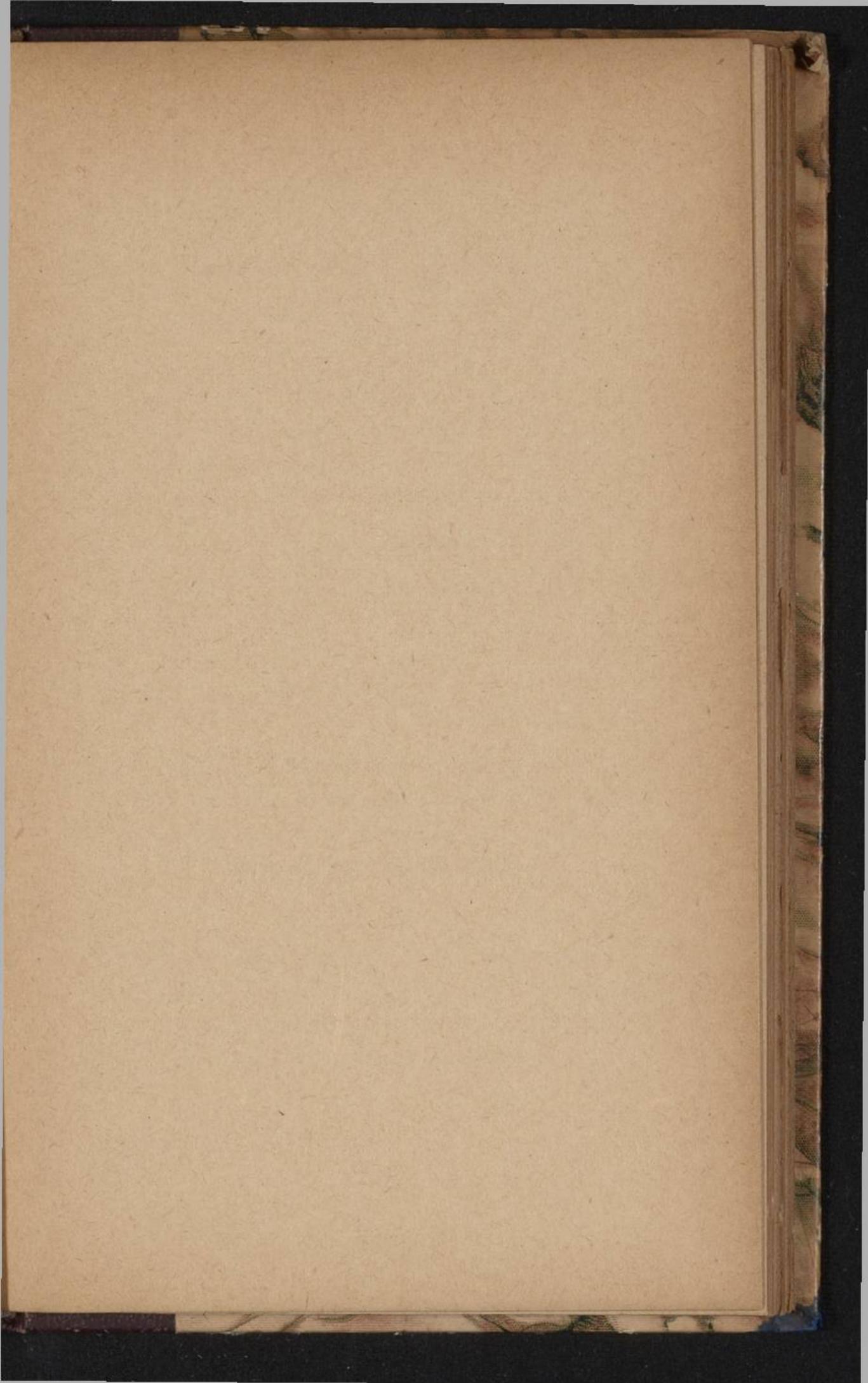
C'est le gémissement d'un chariot lointain...  
C'est le cri d'un bouvier... C'est la chanson d'un pâtre...  
Par moments on entend vibrer, presque indistinct,  
L'angélus d'un hameau dans la brume bleuâtre...

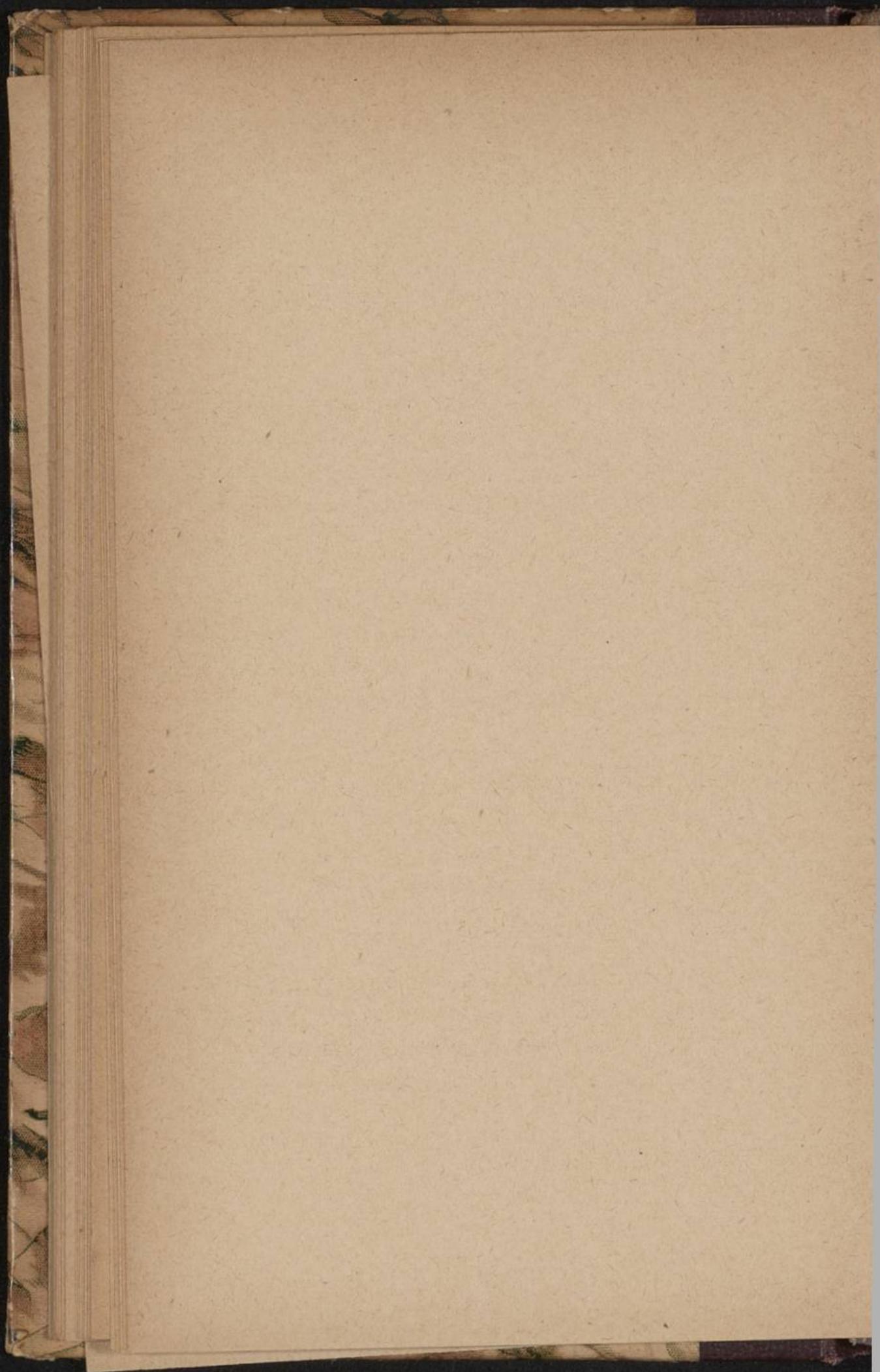
O passant, tu souris et te prends à songer;  
Et voici que ton cœur bat de joie et d'envie  
En écoutant ces bruits épars dans l'air léger,  
Qui disent la candeur et la paix de la vie...

Tu rêvas quelquefois d'un pays idéal...  
Reconnais-le, ce soir, dans sa douceur profonde,  
Le cher pays où l'homme, aimant et filial,  
N'a pas porté la main sur la beauté du monde.

O songe arcadien! La clarté qui s'endort  
Empourpre la forêt, le coteau, le nuage;  
On dirait qu'un reflet lointain de l'âge d'or  
Flotte sur le tranquille et profond paysage...

---





## ARRIÈRE-ÉTÉ

On eût dit que l'été déclinait à regret...  
Un jour miraculeux, un jour de miel et d'ambre  
Enveloppait les beaux horizons, que parait  
Le charme triste de septembre.

L'ombre montait. La paix du soir était dans l'air;  
Des vapeurs ondulaient le long des vertes pentes;  
Dans les vallons ombreux retentissait, plus clair,  
Le chant léger des eaux courantes.

Les coteaux bleuissaient, au loin. Sur leur penchant,  
La forêt, apaisant peu à peu son murmure,  
Déroulait, aux clartés obliques du couchant,  
Un calme océan de verdure.

Dans les hauteurs flottaient, majestueusement,  
D'ardents nuages que le soir teignait de rose ;  
Leur masse illuminait le vaste firmament  
D'une splendeur d'apothéose...

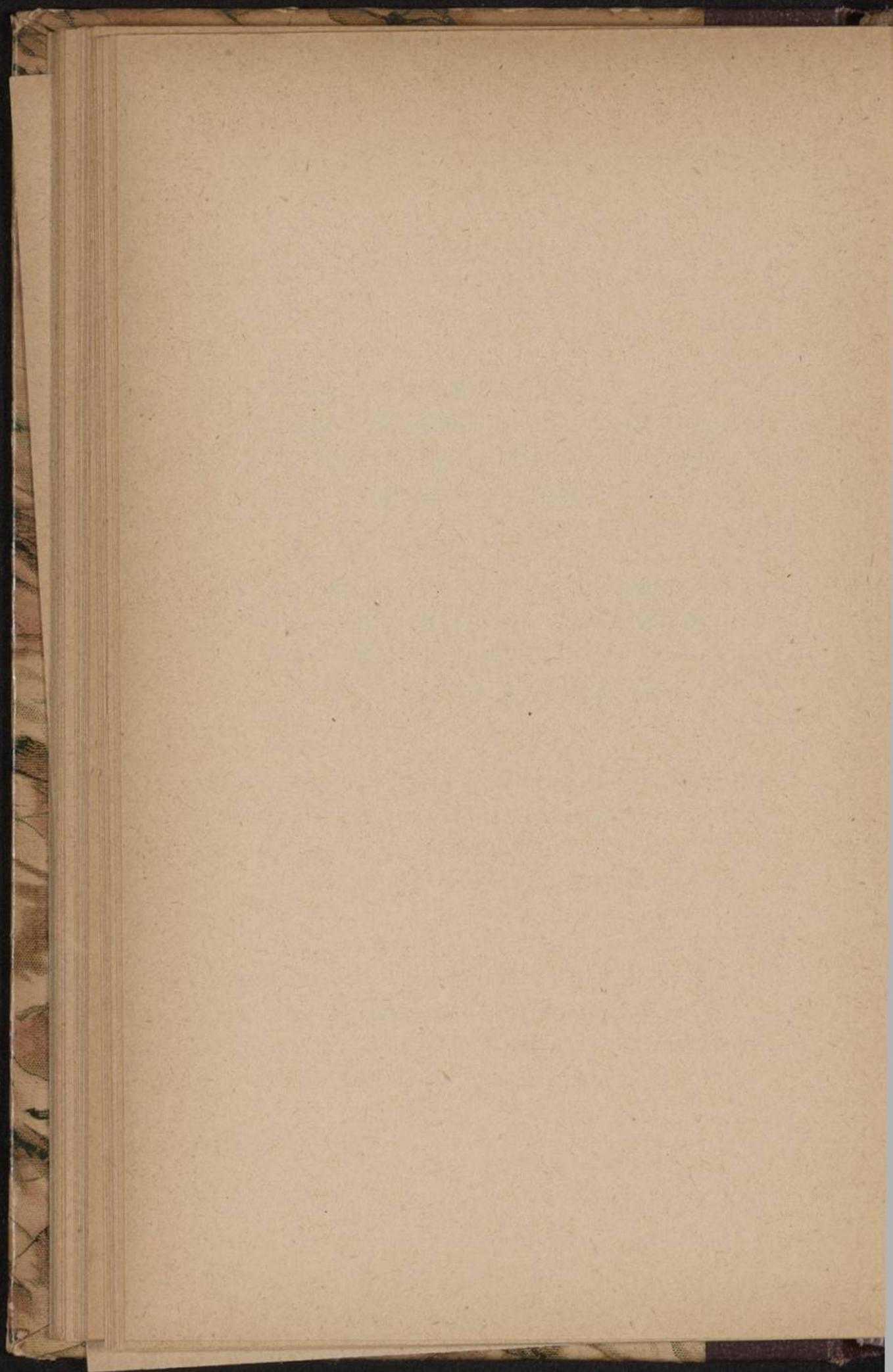
Tu contempiais la houle immobile des bois,  
Les lointains bleus, les jeux olympiens de la nue,  
Et, relevant le front, tu disais à mi-voix,  
Plein d'une allégresse inconnue :

« Je ne vieillirai pas en vain ! De jour en jour,  
Mon regard, que troublait l'égoïste jeunesse,  
S'éclaircit sous les doigts magiques de l'amour :  
Mon naïf aveuglement cesse...

J'ai vu jadis ces bois, ces horizons flottants,  
Ces beaux nuages, fleurs splendides de l'espace...  
Mais à quoi bon ? Mes yeux orgueilleux de vingt ans  
Étaient aveugles à leur grâce.

Comme, au prix du réel, tout rêve semble vain !  
Quelle joie ingénue et radieuse inonde  
L'âme pensive à qui tu te montres enfin,  
O magnificence du monde ! »

---



## LE CHANT DES NYMPHES EN DÉTRESSE

Nous étions le sourire innocent des fontaines,  
La fraîcheur des vallons, le mystère des bois,  
L'obscur frémissement des branches incertaines,  
Qui semble, vers le soir, un bruit confus de voix...

Sources vives, ruisseaux chantants, frêle verdure,  
Notre être se cachait, insidieux et doux,  
Sous tout ce qui frissonne, étincelle ou murmure :  
La grâce de la terre en sa fleur, c'était nous!

Les hommes qui vivaient alors, race ingénue,  
Crurent voir maintes fois, dans un brouillard léger,  
Passer l'éclair furtif de notre beauté nue...  
Leur rêve, sache-le, n'était pas mensonger.

Partout on surprenait notre forme voilée :  
Ses fluides contours transparaisaient, distincts,  
Dans la courbe du flot, des bois, de la vallée,  
Et jusque dans la ligne vague des lointains.

Il n'y avait de paix, d'ombre, de solitude  
Que par nous! La douceur profonde de nos chants  
Endormait dans les cœurs humains l'inquiétude;  
Les poètes vantaient l'innocence des champs...

Temps bénis! Mais des jours moins heureux allaient naître:  
Bientôt, inaugurant un empire odieux,  
L'homme devait porter la rude main d'un maître  
Sur ce monde marqué de l'empreinte des dieux.

Nos retraites, c'est lui qui les a violées!  
En quels lieux fuirons-nous ? Qui nous rendra jamais  
La chasteté des eaux, la fraîcheur des vallées ?  
Où retrouverons-nous votre ombre, ô bois épais ?

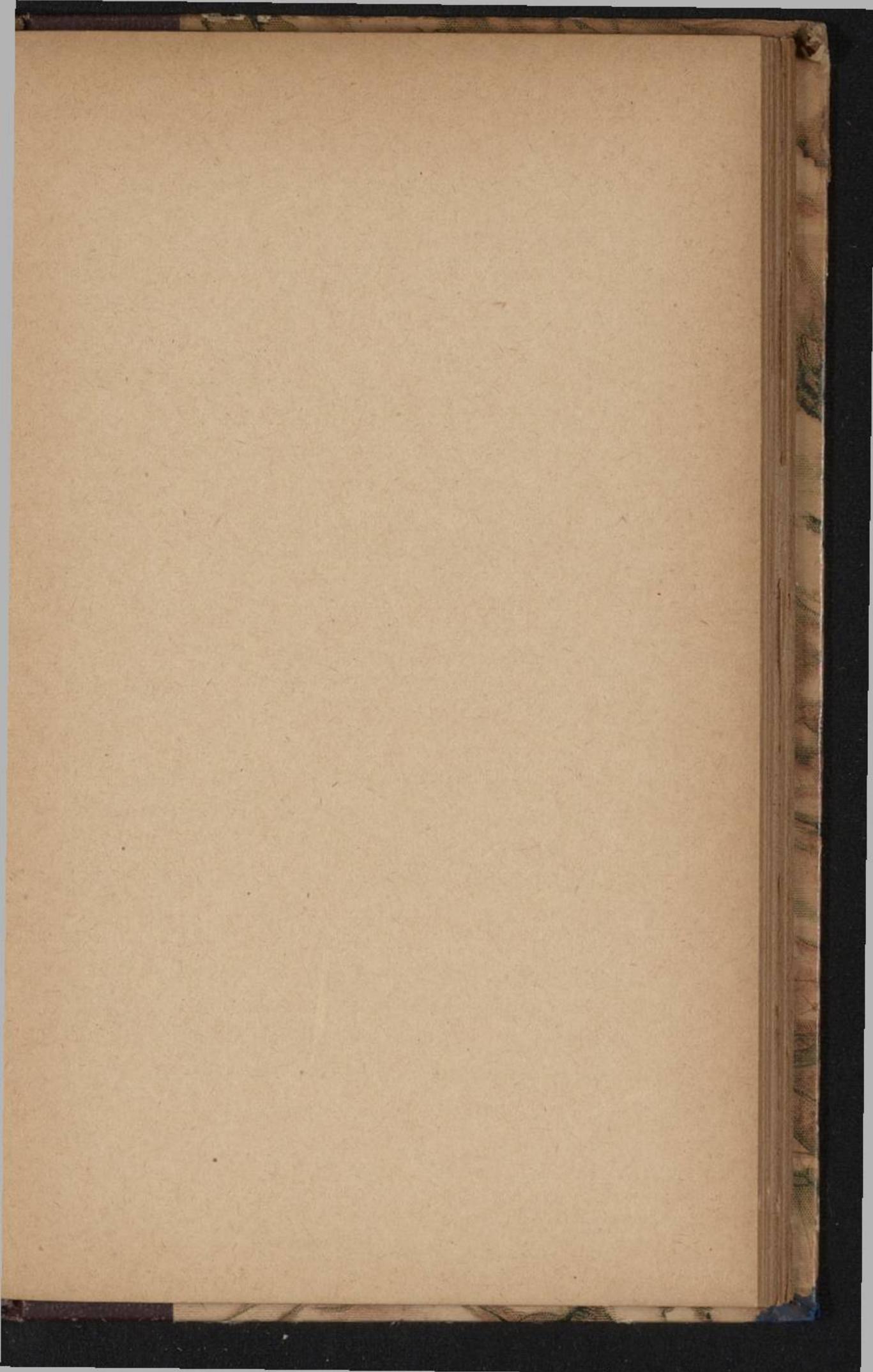
Tout ce qui fut jadis la splendeur de la terre,  
Il l'a détruit ! Une sacrilège clarté,  
O bois sacrés, a profané votre mystère,  
Qu'illuminait l'éclair de notre nudité.

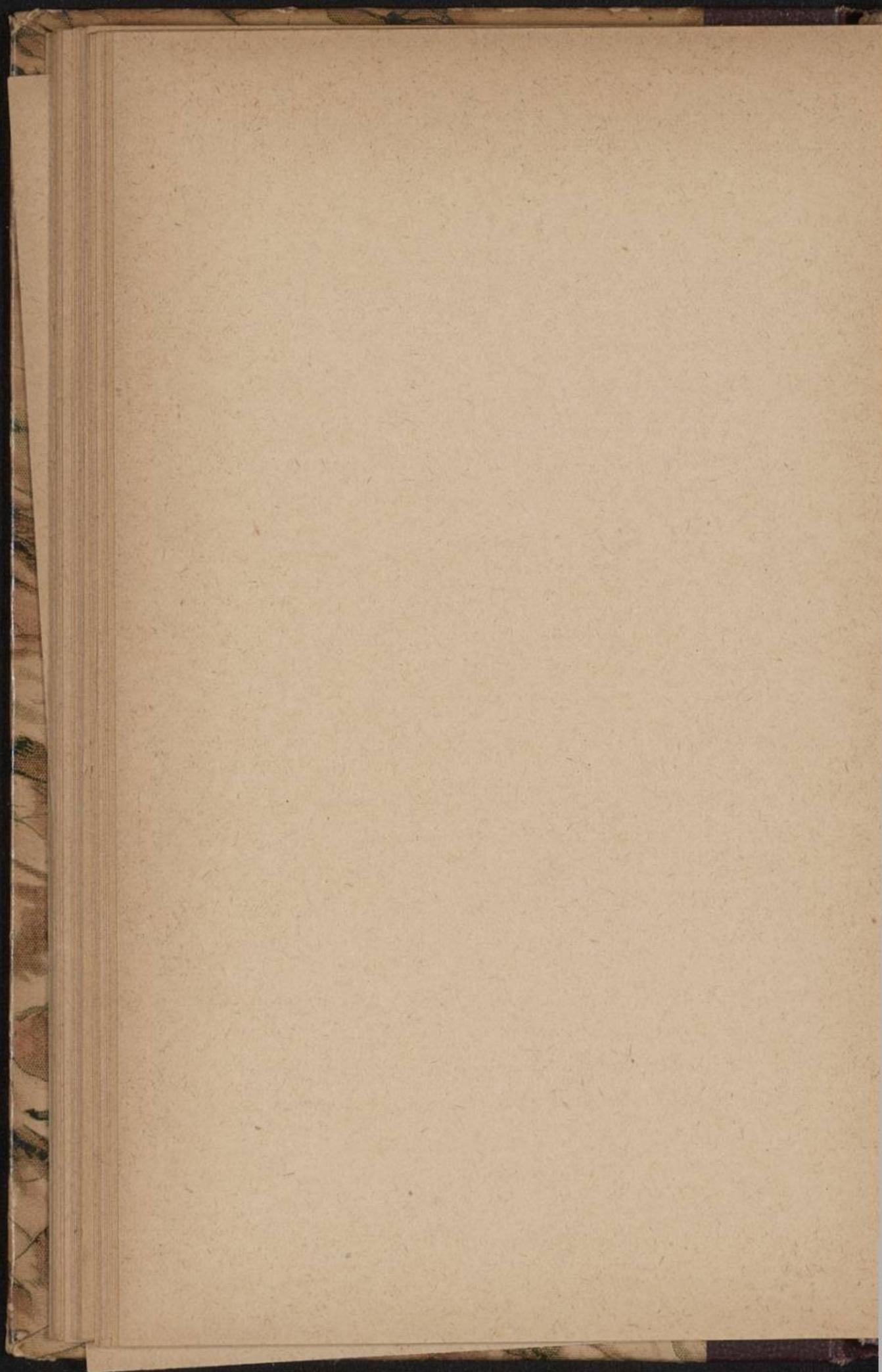
Quel sort fut désormais le nôtre, infortunées !  
Quel mortel tremblement nous étreignit souvent,  
Mes sœurs, lorsque le bruit, l'affreux bruit des cognées  
Arrivait jusqu'à nous, apporté par le vent !...

Chaque jour nous cherchions des vallons plus sauvages :  
Hélas ! leur âpreté nous défendait en vain ;  
Partout l'homme insolent, poursuivant ses ravages,  
Nous chassait devant lui, de ravin en ravin.

Vous nous restez du moins, vous, montagnes sublimes!  
Accueillez-nous! Troupeau souffrant et résigné,  
Nous nous réfugions dans l'horreur de vos cimes  
Comme dans le seul lieu qu'il n'ait pas profané.

---





## ODE AUX NUAGES

J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas...  
les merveilleux nuages !

BAUDELAIRE.

O nuages aimés! O vous que, tout enfant,  
Je contemplais, déjà conquis par votre grâce,  
Fleurs de l'azur, voiliers agiles de l'espace,  
Blanc troupeau que rassemble et disperse le vent!

Vous qui montez, ainsi qu'un chœur d'Océanides,  
Du sein tumultueux des flots ensoleillés  
Dans le grand ciel rempli d'effluves printaniers;  
Vous qui portez la vie en vos formes splendides!

Vous, indolents jouets des souffles vagabonds,  
Prémices des beaux jours, douces vapeurs d'opale  
Qui couvrez la vallée à l'heure matinale  
Et dont les clairs lambeaux flottent au flanc des monts!

Vous entre tous, amour des âmes nostalgiques,  
Nuages merveilleux de notre arrière-été,  
Qui, le soir, évoquez, dans l'ardente clarté,  
On ne sait quel pays aux profondeurs magiques!

Vous enfin, messagers lumineux du soleil,  
Duvet aérien que son reflet colore,  
Tranquille effeuillement des roses de l'aurore,  
Flocons de pourpre épars dans l'orient vermeil!

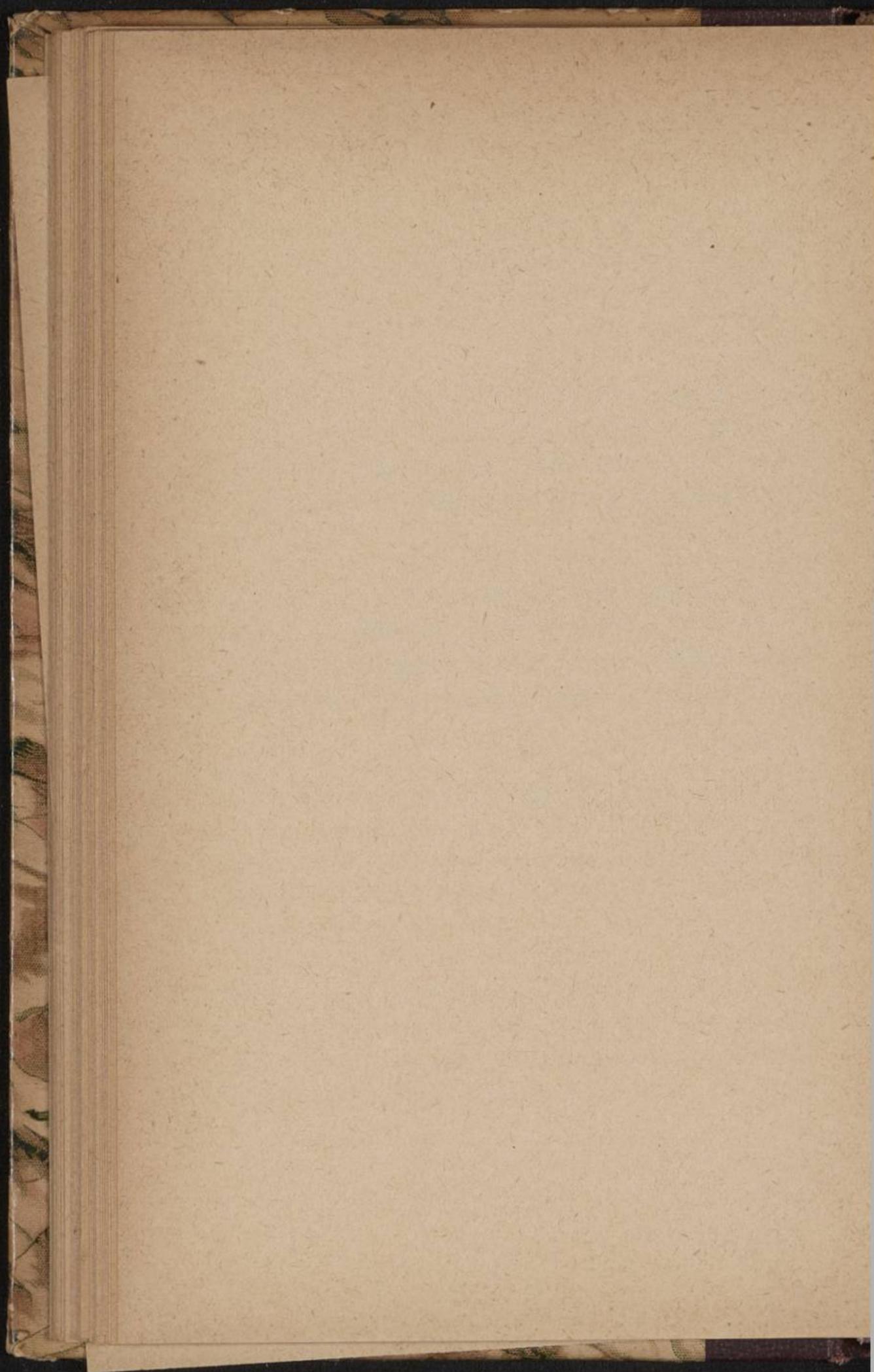
Passants légers vêtus d'azur, d'or ou de flammes,  
Vous que suivaient jadis mes rêves ingénus,  
L'heure viendra peut-être, ô divins méconnus,  
Où vous resterez seuls à consoler les âmes.

---

La terre, que voilait, en des temps fortunés,  
L'immense et virginal frisson de la verdure,  
Dépouille peu à peu son antique parure :  
Un jour brutal descend dans ses flancs profanés.

Quand rien ne restera de ses splendeurs sauvages,  
Et que l'homme, cherchant en tous lieux la beauté,  
Verra partout l'horreur d'un monde dévasté,  
C'est vers vous que ses yeux se lèveront, nuages!

---



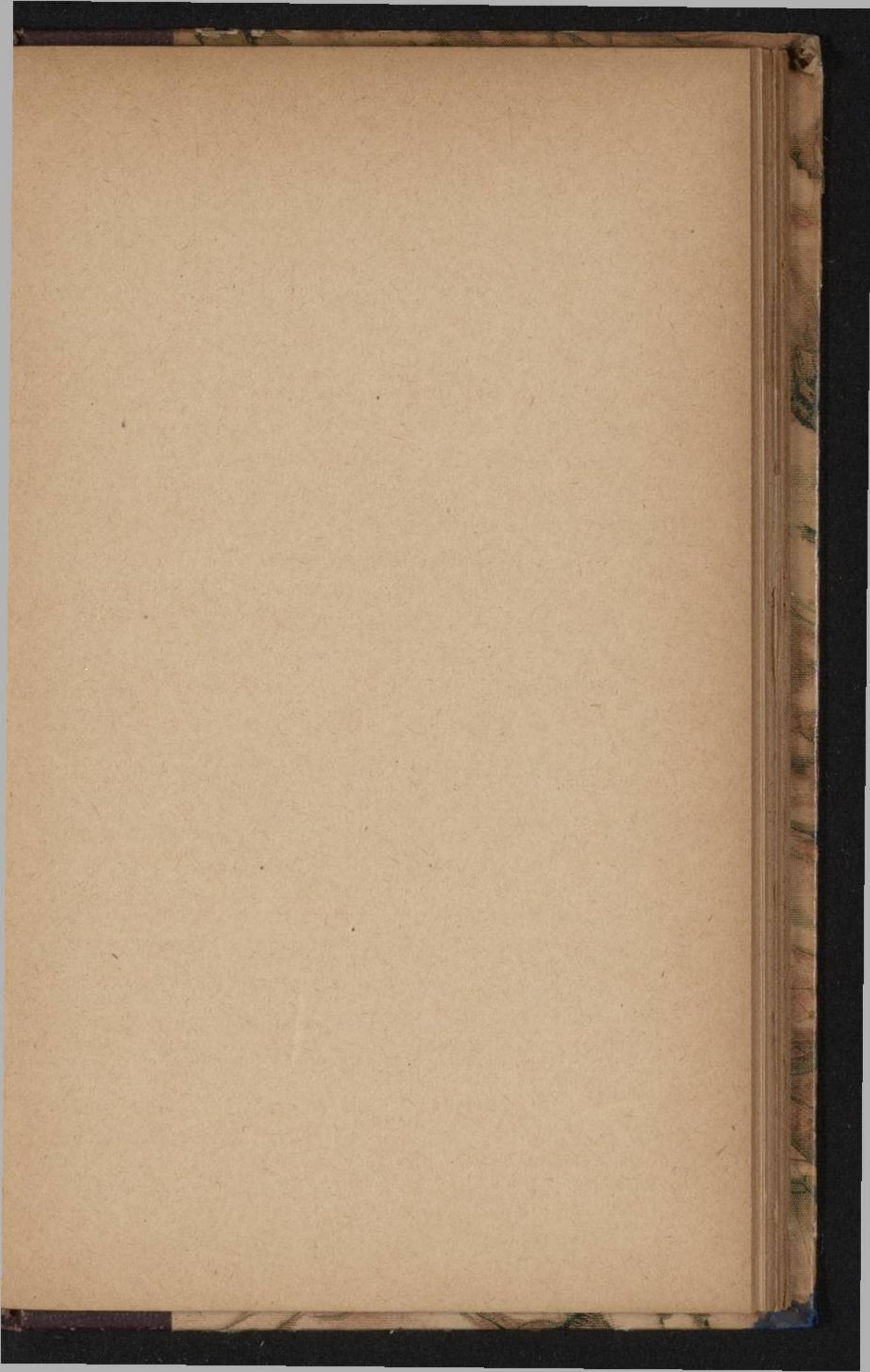
## MATINS VÉNITIENS

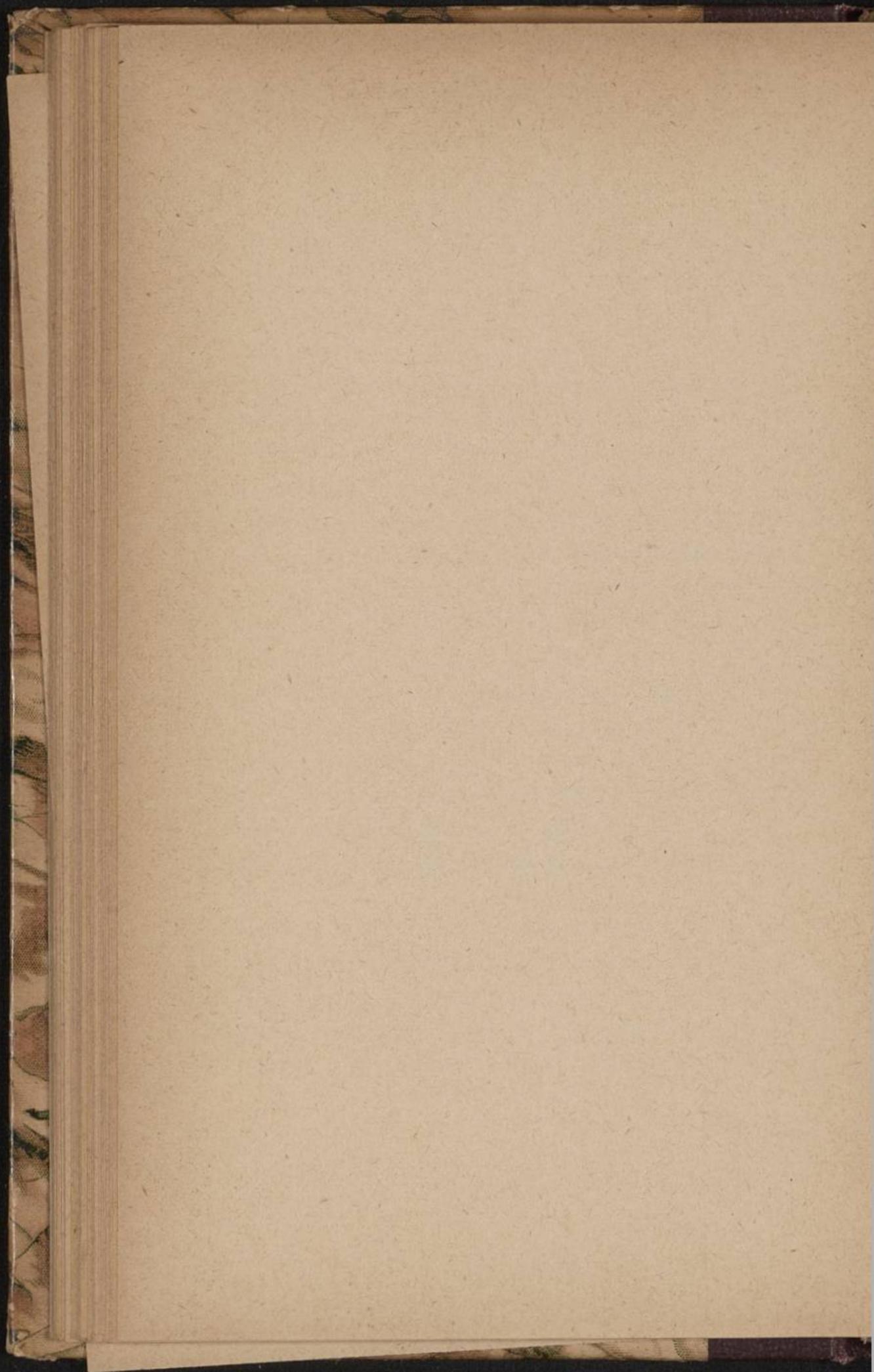
Matins du Palazzo Biondetti! Clairs matins  
Où les cloches jetaient leurs appels argentins,  
Plus purs dans le suave et radieux silence;  
Premiers accents, graves et lents, d'un hymne immense  
Doux entonné par un chœur virginal...  
Les gondoles fendaient l'eau verte du canal  
Avec un froissement voluptueux de soie...  
Matins où tout semblait un présage de joie!  
Où la vie, en sa renaissante nouveauté,  
S'offrait intacte, ainsi qu'un beau fruit velouté!

Matins d'ivresse heureuse et de ferveur profonde!  
Matins révélateurs où la beauté du monde  
Me trouvait recueilli, joyeux et frémissant,  
Vous revivrez! J'aurai mes yeux d'adolescent  
Pour revoir la splendeur éternelle des choses!  
Comme autrefois, les vieux palais de marbres roses,  
Rongés par les embruns du temps et de la mer,  
Frémiront au soleil tels qu'une jeune chair!  
L'eau se nuancera de moires d'émeraude!  
Le jour montant aura le large élan d'une ode!  
Au-dessus du Lido, vague et presque irréel,  
Les vaporeux lointains de la mer et du ciel,  
Comme alors, mêleront leurs chatoiements de nacre!  
Toute cette splendeur que la gloire consacre,  
Comme alors, m'étreindra de son double frisson...

O tardives ardeurs de l'arrière-saison!  
Je mourrai... Les obscurs éléments de mon être  
Se dissoudront... Pourtant je ne veux pas connaître,  
Avant d'avoir vidé ta coupe, ô volupté,  
L'horreur, l'irréparable horreur d'avoir été.

---





SUR LE ZWYN

En quel étrange lieu ma course m'a conduit!  
Ivre de mouvement, de lumière et d'espace,  
Je contemple la plaine immense où court sans bruit  
L'ombre d'un nuage qui passe.

Comme il est délicat, aujourd'hui, l'air flamand!  
Le fin brouillard laissé par le matin s'argente;  
Dans le lointain nacré miroite vaguement  
L'eau d'une crique somnolente.

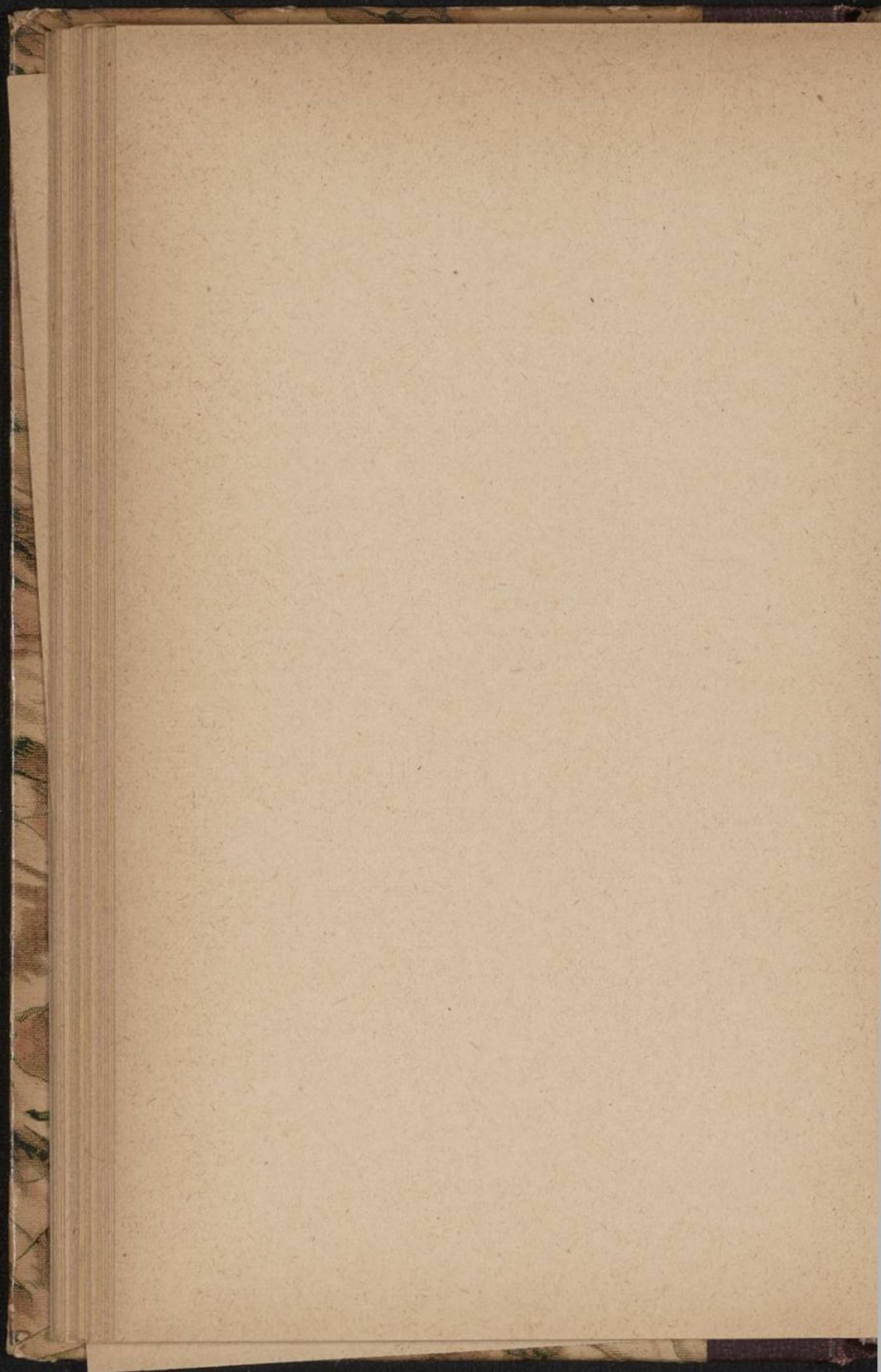
Rien d'humain... Le farouche abandon du désert...  
Un âpre sentiment d'oubli... Par intervalles,  
Un bois de pins, courbé sous le vent de la mer,  
Pousse des plaintes musicales.

Au fond du solitaire et lumineux pays,  
Sur qui flotte déjà la douceur printanière,  
L'horizon zélandais se profile, indécis,  
Dans une brume de lumière.

Le ciel est d'un plus tendre azur; l'air s'attédie;  
À mes pieds le versant de la digue verdoie;  
L'or des ajoncs en fleur, au soleil de midi,  
Eclate comme un cri de joie.

---





## L'APRÈS-MIDI DORÉ

L'ardeur du jour va décroissant.  
C'est l'heure où la lumière oblique  
Prête au paysage un accent  
Plus idyllique.

Les feuillages sont apaisés.  
Quelle vaporeuse caresse  
Pose sur les versants boisés  
L'enchanteresse!

Cette heure est d'un étrange attrait.  
Une douceur inattendue  
Fait de joie et de regret  
Est répandue.

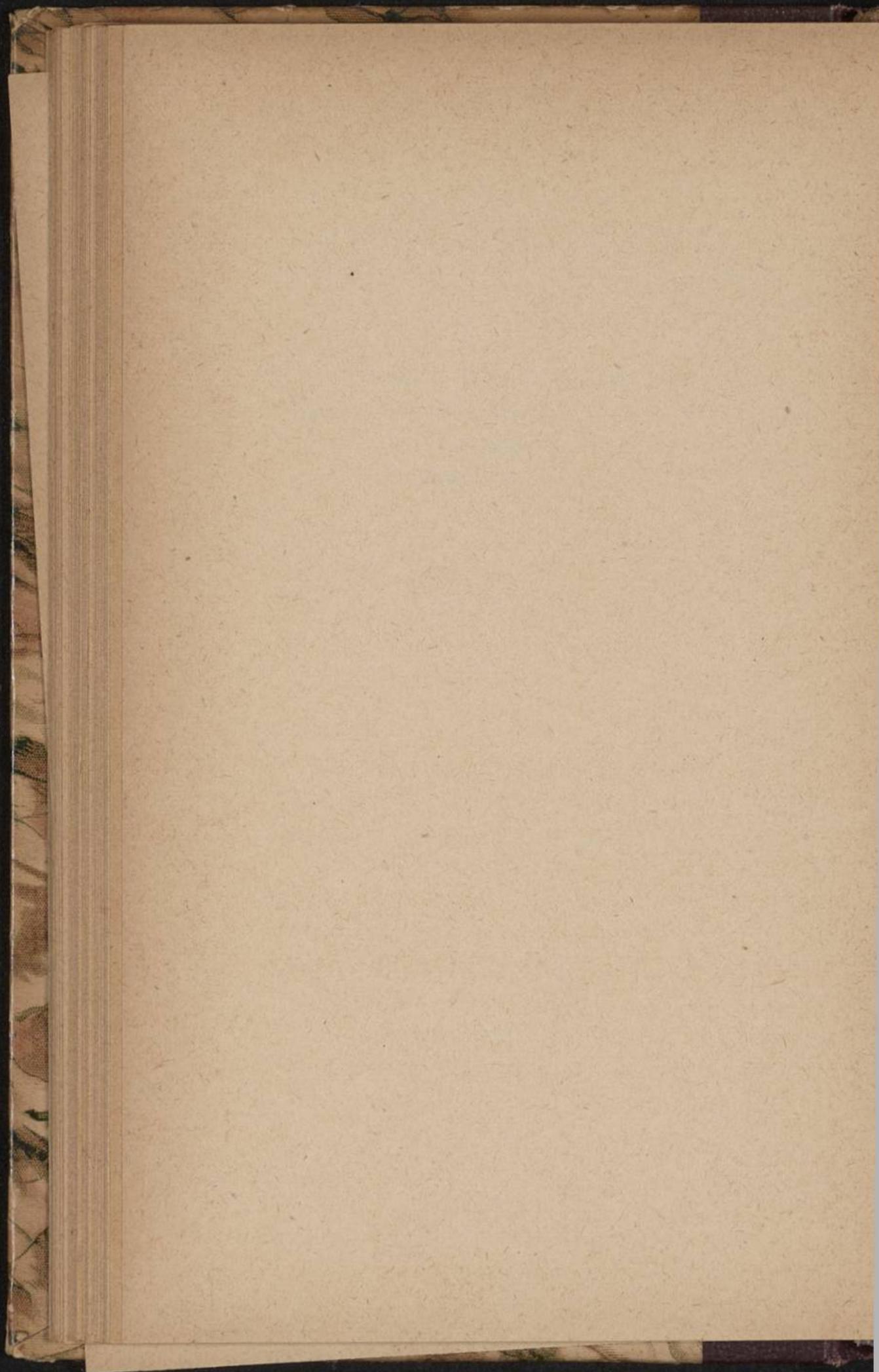
Au-dessus du calme ravin  
D'où monte vers moi, plus sonore,  
Le chant d'un torrent cristallin,  
Le jour se dore...

Le jour est comme un beau fruit mûr!  
Le tiède et rayonnant septembre  
Etend sur les lointains d'azur  
Son voile d'ambre.

Le jour est un fruit velouté  
En qui la douceur singulière  
Du nostalgique arrière-été  
Tient tout entière...

Ce n'est qu'un radieux moment...  
Ah! que du moins mes yeux d'artiste  
En savourent hâtivement  
La splendeur triste!

---



## LA MAISON DES IFS

Au fond du beau jardin solitaire et sauvage  
On voit luire, à demi-caché par le feuillage,  
Le seuil ensoleillé des Ifs, ton clair logis.  
Simple et calme demeure où tes vœux, assagis,  
Auront du moins trouvé la douceur d'un asile!  
Toit champêtre, qui fait rêver de quelque idylle!  
Ah! n'en dédaigne pas le charme suranné!  
Jean-Jacques eût aimé ta maison, fasciné  
Par sa façade rose et ses persiennes vertes.

O bienheureux! Que de charmantes découvertes  
Te ménageait la vie, en ce calme séjour  
Où tu n'avais cherché que la paix! Jour par jour,  
Le cycle des saisons, comme au temps de Lucrèce,  
S'est déroulé, chacune apportant son ivresse.  
Le morne hiver a fui. Dans les champs, dans les prés,  
Dans les bois, son dernier refuge, par degrés,  
Une jeune verdure a frémi, frêle et tendre.  
O joie! Etre témoin du prodige! En surprendre  
Partout autour de soi le frisson précurseur!  
Sentir les airs chargés d'une étrange douceur!  
Respirer, dans un souffle embaumé qui se lève,  
La fermentation profonde de la sève!  
Epier tous les pas du printemps qui s'en vient!  
Ah! dis, tout ce bonheur n'a-t-il pas été tien?  
Ne t'es-tu pas senti plus près de la Nature?  
N'as-tu pas éprouvé parfois, pauvre âme obscure,  
L'allégresse promise à ses initiés?

Un chaud soleil de juin rayonne. Tu t'assieds,  
Un peu las, sur le banc rugueux qu'ombrage un frêne.

Tes yeux errent au loin sans voir. L'heure est sereine...  
Le jour laiteux emplit l'espace illimité...  
Les vastes champs, plongés dans la paix de l'été,  
Vont déroulant là-bas leur splendeur... Tout sommeille...  
Par instants, on entend vibrer un vol d'abeille;  
Une ondulation passe sur la moisson;  
Les peupliers, saisis d'un éternel frisson,  
S'espacent, à travers le profond paysage,  
Vers l'horizon, qui n'est qu'une mer de feuillage.  
Ce grand pays qui s'offre, inondé de clarté,  
Si calme et si puissant dans sa fécondité,  
C'est la Flandre.

Quelle douceur inattendue  
Flotte, par ce matin nacré, dans l'étendue ?  
Un brouillard de lumière estompe les lointains...  
Quelque chose tressaille en toi... Tes yeux latins  
S'oublent à l'admirer, cette riche nature,  
Ce fort pays qu'un jour vaporeux transfigure...  
Quel charme est répandu sur tout ce que tu vois ?  
Est-ce toi dont le cœur nostalgique, autrefois,  
Ne palpait qu'au nom de Florence ou de Sienne ?  
Est-ce toi qu'enchantait la douceur ombrienne ?

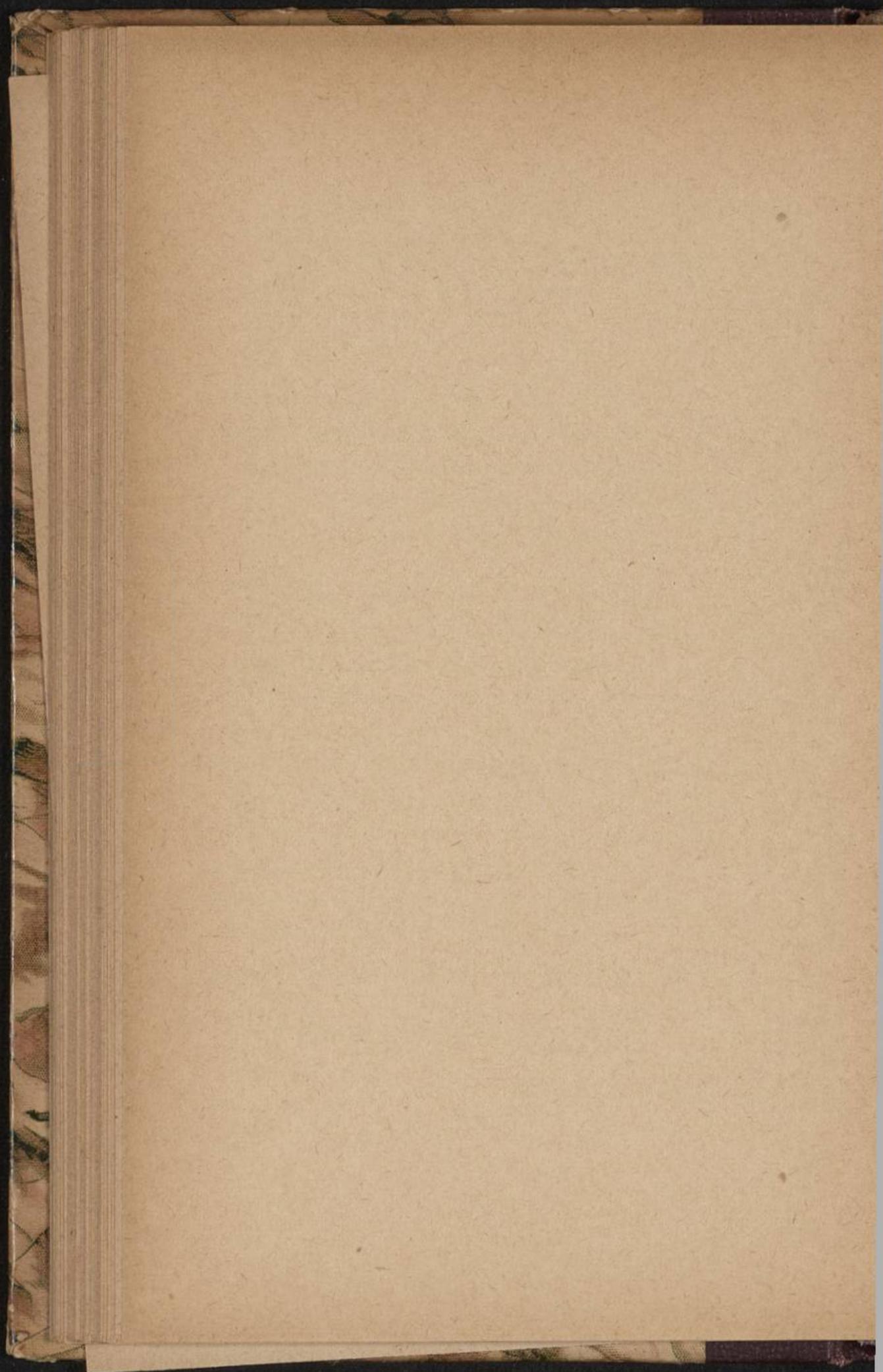
Tu ne sais... Dans ton âme triste d'exilé  
Un regret orgueilleux subsiste, inconsolé;  
Mais l'innocent attrait des choses te pénètre.  
Laisse agir peu à peu leur charme... Un jour peut-être,  
Ce pays, qui n'est pas le tien, te sera cher...

Que peux-tu souhaiter au-delà, cœur amer ?  
Ceux qui t'aiment le mieux sont près de toi... Sans cesse,  
Tu le sens, leur active et discrète tendresse  
Veille sur toi. Pourquoi te perdre en vains souhaits ?  
Ne possèdes-tu pas le bien rêvé, la paix ?  
O bienheureux ! Tandis qu'assis sous tes ombrages,  
Tu reliras, l'esprit plein de nobles images,  
L'œuvre de quelque maître aimé, plus d'une fois  
L'air vibrera du son familier de leur voix...  
Peut-être, alors, laissant la page à moitié lue,  
Evoqueras-tu, l'âme obscurément émue,  
Ceux pour qui ton bonheur est un tendre souci...

Ne cherche pas ta vie ailleurs. Elle est ici.

*Gysenzeele, juillet 1913.*



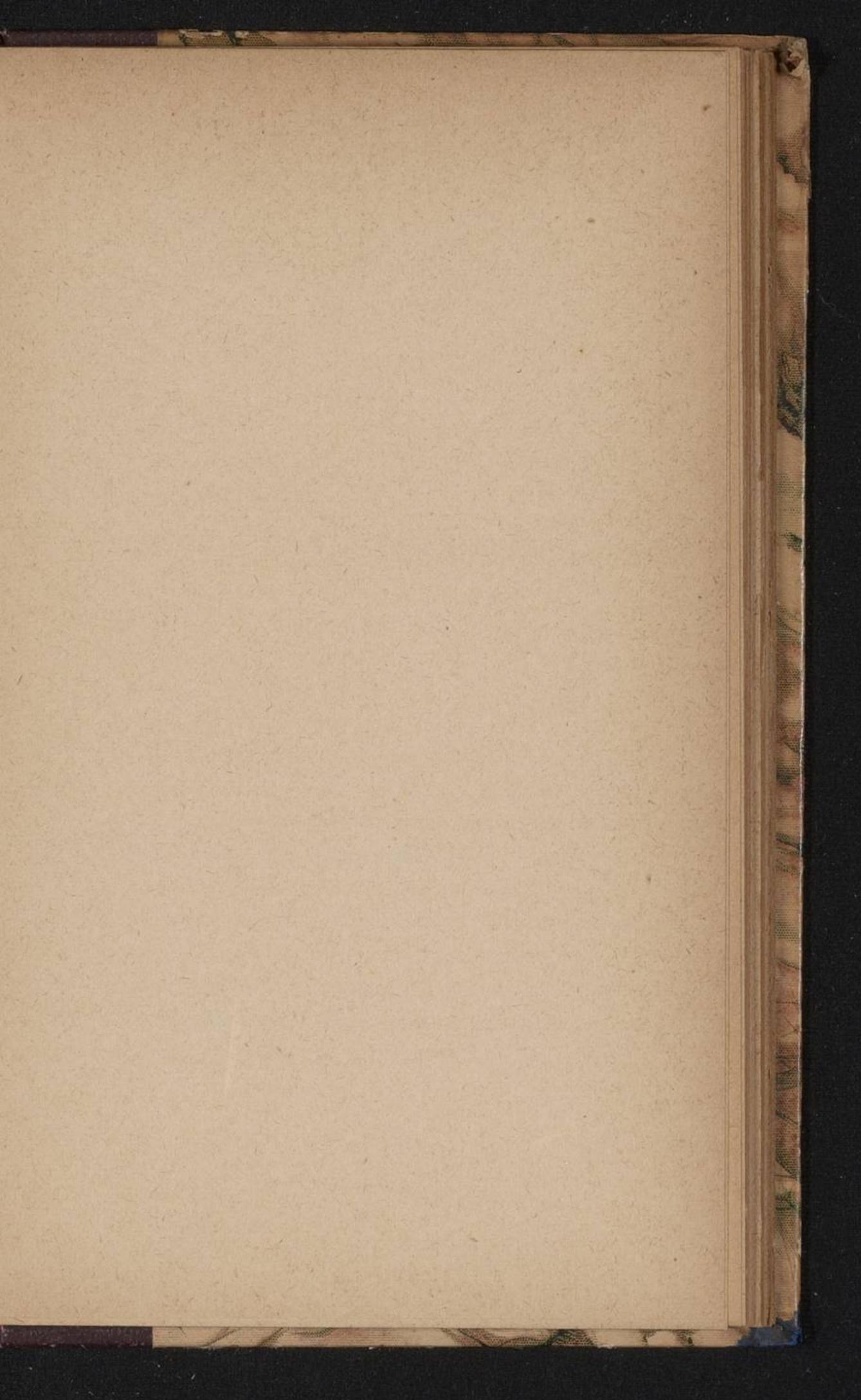


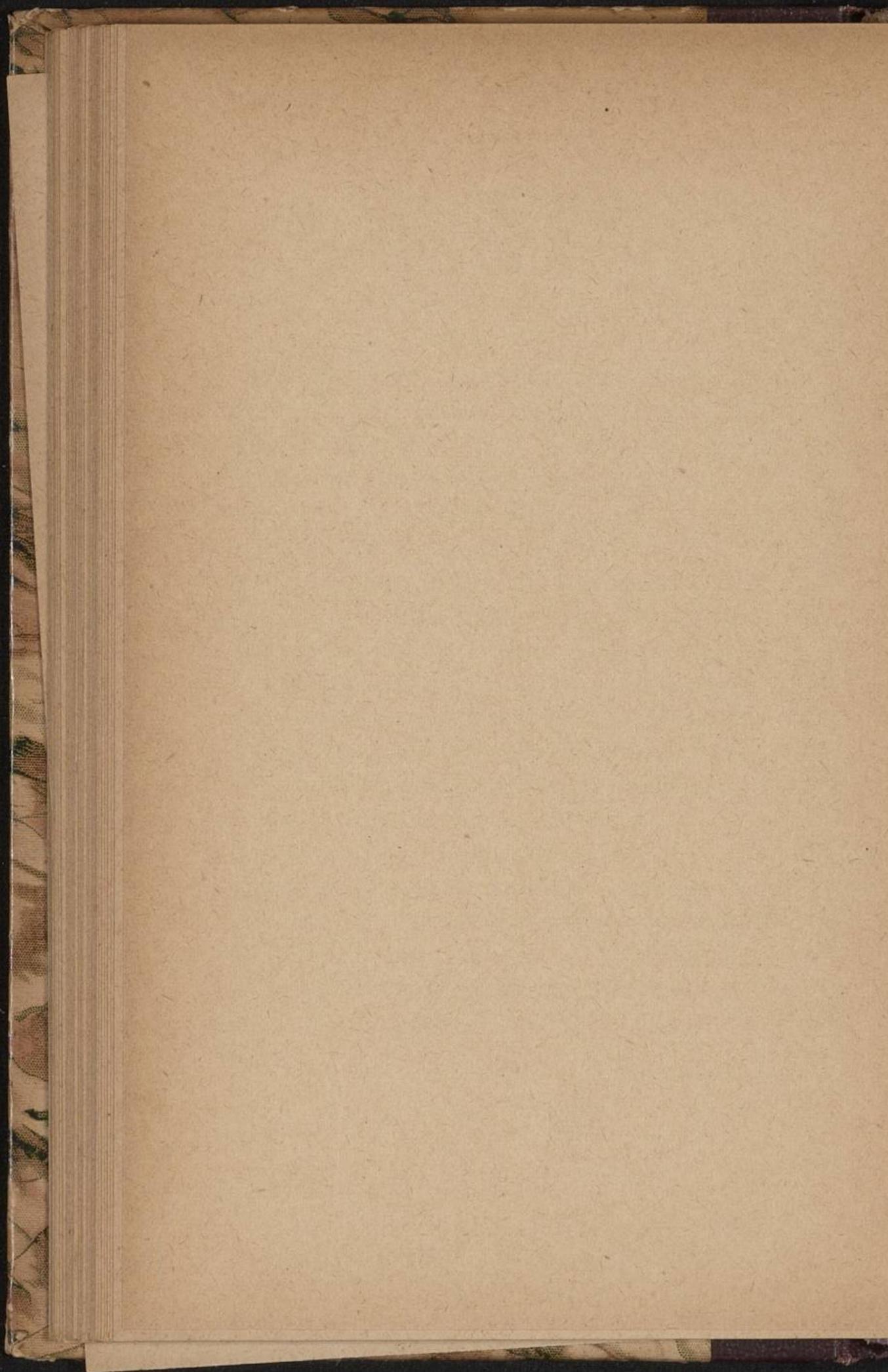
## DANS LA VÉLUWE

C'est le printemps, un printemps pâle de Hollande.  
J'ai pris, de grand matin, au travers de la lande,  
Un de ces chemins vagabonds dont les détours  
Plaisent à mon instinct rêveur... Douceur des jours!  
Délices des loisirs champêtres! Joie obscure  
D'oublier, au contact de la calme nature,  
Le bien-être perdu, le foyer violé,  
Les tragiques soucis qui rongent l'exilé  
Et jusqu'à ton illustre infortune, ô Patrie...  
Où vais-je ? Je ne sais... La vague rêverie  
Conduit mes pas oisifs vers les bois d'Ermelo.  
Là-bas le transparent feuillage du bouleau  
Palpite avec amour dans la jeune lumière,  
Un fin brouillard est répandu. L'âpre bruyère,

Les sauvages ajoncs, les mornes pins du nord  
Font, dans le jour laiteux, un grave et doux accord,  
Qu'un bois de hêtres rompt, de sa fraîche verdure.  
Splendeur des choses que le soleil transfigure!  
De loin en loin un toit se révèle, ignoré;  
Une eau brille; la claire émeraude d'un pré  
Luit doucement parmi les brumes opalines...  
Quelquefois le sentier gravit d'humbles collines :  
Le tranquille horizon s'approfondit soudain,  
Et je vois, au-dessus des bois, dans le lointain,  
Briller comme un miroir d'argent le Zuiderzée.  
Un merveilleux silence est dans l'air! La rosée  
Met sur les verts gazons sa fragile splendeur...  
Des nuages légers parsèment la hauteur...  
Un arôme rustique et suave s'exhale,  
Où semblent se mêler la fraîcheur matinale,  
Les parfums de la lande et des bois au printemps,  
L'âpre odeur des pays vierges et, par instants,  
Quelque souffle marin errant dans l'étendue...  
C'est ton haleine, douce et sauvage Véluwe.

*Ermelo, juin 1915.*





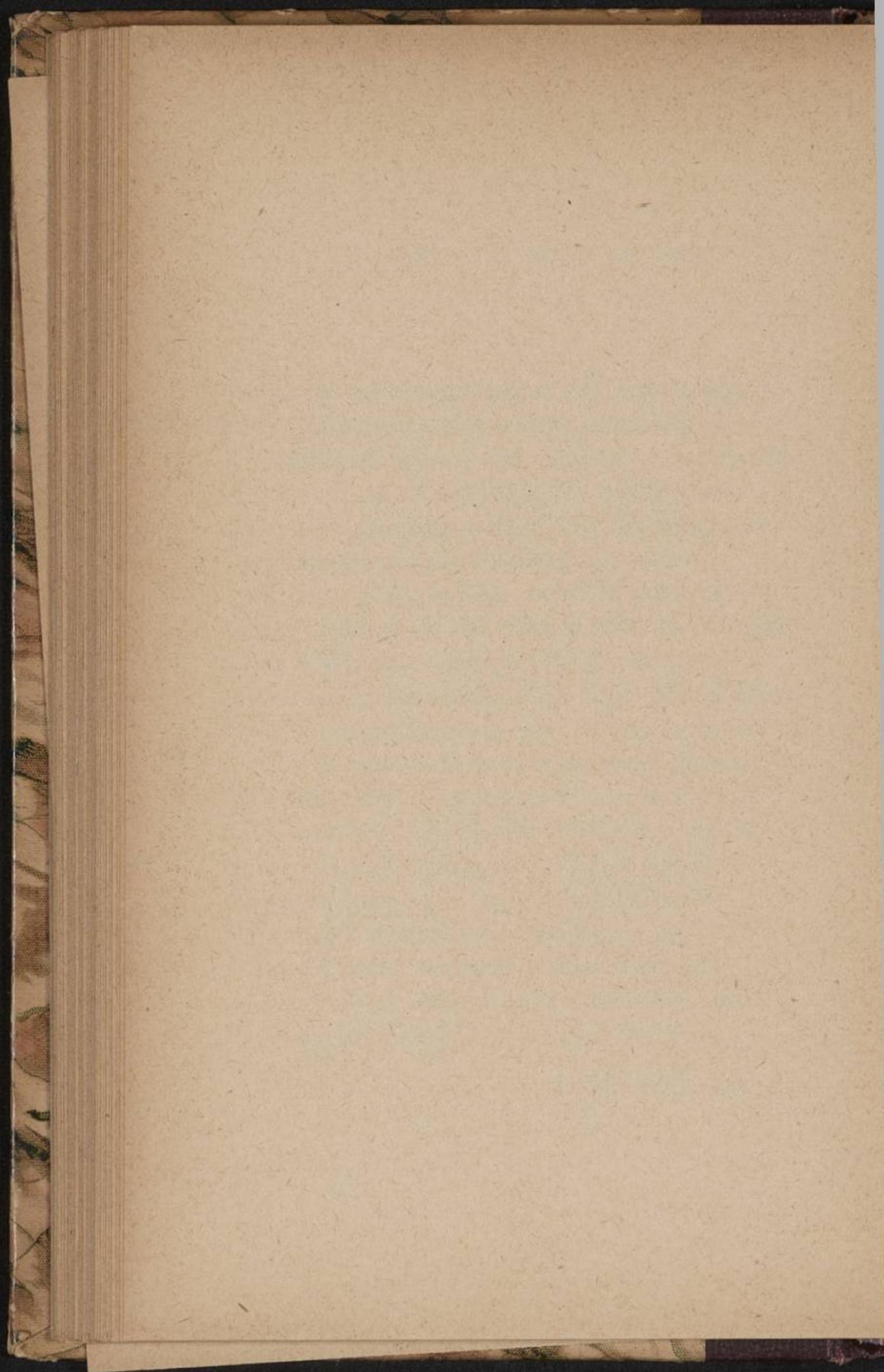
## DANS LE HERTFORDSHIRE

Douceur du soir; plaisir d'aller à l'aventure;  
Beaux arbres dont la vierge et sauvage verdure,  
Le long des champs, s'empourpre aux suprêmes clartés;  
Irrésistible attrait des chemins écartés;  
Etroits et verdoyants sentiers, que juin parfume;  
Grands horizons, noyés à demi dans la brume,  
Dont l'œil suit, en rêvant, le contour incertain;  
Charme de l'inconnu, prestige du lointain,  
Plus obsédants à l'heure où la clarté décline;  
Derniers reflets du jour au flanc de la colline;

Air désolé des champs que le soir rend déserts;  
Embrassement du ciel profond; calme des airs;  
Tranquille effacement des couleurs et des formes;  
Mystérieux enclos ombragés de grands ormes  
Où tintent vaguement les grelots des troupeaux;  
Beuglements adoucis du bétail au repos;  
Rumeur que fait au loin un tardif attelage;  
Muets hameaux perdus dans la nuit du feuillage;  
Seuils ténébreux; humbles visages entrevus;  
Bruit discret d'entretiens à mi-voix; chants confus  
Des grillons qu'éveilla le soir; flamboiement d'âtres;  
Idylliques vallons baignés d'ombres bleuâtres...  
Ah! dites-moi, pourquoi tout cela m'émeut-il  
Si tendrement? Un trouble adorable et subtil,  
Comme j'allais errant par la douce vesprée,  
Emplissait peu à peu mon âme désœuvrée;  
Un trouble étrange fait d'ineffables regrets,  
De beaux rêves inexaucés, d'espoirs secrets,  
Que sais-je? et dont la source invisible, peut-être,  
Est dans les profondeurs muettes de mon être...

*Letchworth, juin 1917.*





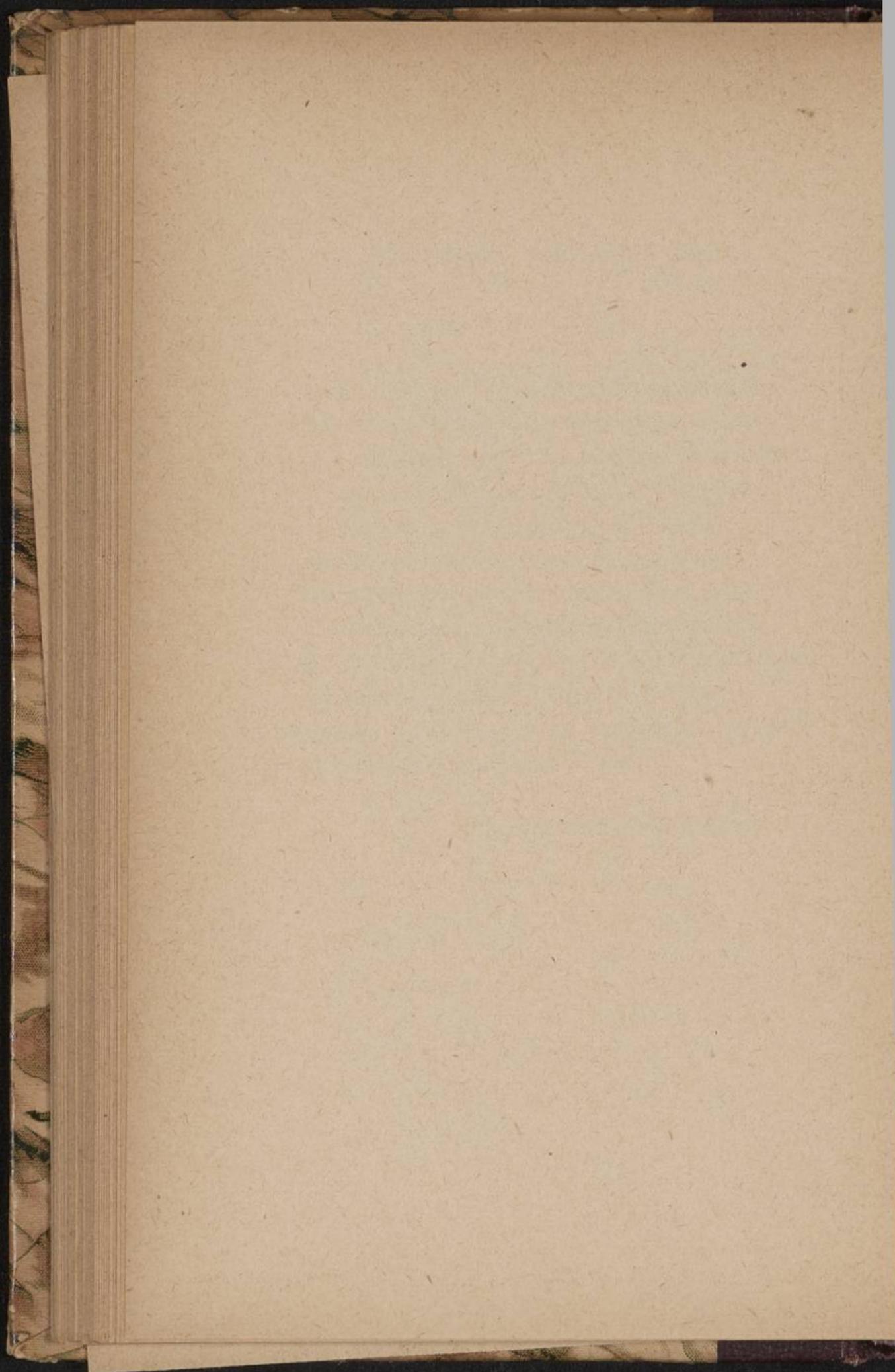
## AUTOMNE

Tantôt le paysage avait l'air enchanté...  
Je suis resté ravi par sa sérénité,  
Sa solitude, son silence, son mystère,  
Par le rayonnement fastueux de la terre.  
De versant en versant, jusqu'aux horizons bleus,  
Les arbres étageaient leurs faites onduleux  
Dans la limpidité profonde de l'espace.  
Beauté du jour! Poignant attrait de ce qui passe!  
Ça et là des blancheurs flottaient au ras des prés;  
De légers brouillards, tels des voiles azurés,

Se levaient, noyant l'or splendide des feuillages;  
Les senteurs de l'automne, agrestes et sauvages,  
Sortaient des bois, dont nul rameau ne remuait.  
Parfois un bruit lointain déchirait l'air muet :  
Aboi de chien, appel prolongé de sirène...  
J'ai joui longuement de cette heure sereine  
Où l'on sentait la douceur triste d'un répit.  
Les arbres frémissaient parfois. Un vent subit  
Frôlait mon front, inquiétant comme un présage;  
Le tourment de l'exil, la misère de l'âge  
Se mêlaient, dans mon cœur vaguement attristé,  
Au souvenir mélancolique de l'été...

*Letchworth, novembre 1917.*





LE LEVER DU JOUR AU MAINE-GIRAUD

ODE

Que de fois j'ai refermé mes rideaux  
pour ne pas voir l'affreuse aurore...

A. de VIGNY. *Correspondance.*

Tout dort. Seul dans la chambre haute de la tour,  
Où parfois l'âtre jette une clarté vermeille,  
Le maître vieillissant prolonge jusqu'au jour  
Son ardente et jalouse veille.

C'est l'heure où tu répands tes noirs enchantements,  
O nuit! Sous la magique et subtile influence,  
Une triste douceur éclaire par moments  
Ses traits que crispe la souffrance.

Le temps passe. Déjà la fenêtre bleuit;  
Vers l'orient, où monte une lueur d'opale,  
Les rochers et les bois, émergeant de la nuit,  
Se profilent sur le ciel pâle.

C'est l'aube... L'air s'émeut d'un long frémissement;  
Dans les vallons, emplis d'une brume glacée,  
La douteuse clarté fait luire vaguement  
Les prés que blanchit la rosée.

Mais voici que le faîte éloigné des coteaux  
S'illumine : le jour splendide est près d'éclorre...  
Et Vigny, douloureux, referme ses rideaux  
Pour ne pas voir l'affreuse aurore...

Tel fut l'homme, souffrant, craintif et révolté...  
Hélas! je ne puis dire à quel point il me touche,  
Ce geste qui trahit, dans son impiété,  
Une détresse si farouche.

O vous, suavités matinales de l'air,  
Printanières senteurs qu'exhalent les feuillées,  
Scintillements lointains perçant, d'un brusque éclair,  
Le brouillard léger des vallées!

Joyeux pressentiments d'un prodige à venir!  
Trouble divin! Minute unique et palpitante  
Où toute chose, au loin, semble se recueillir  
Dans une bienheureuse attente!

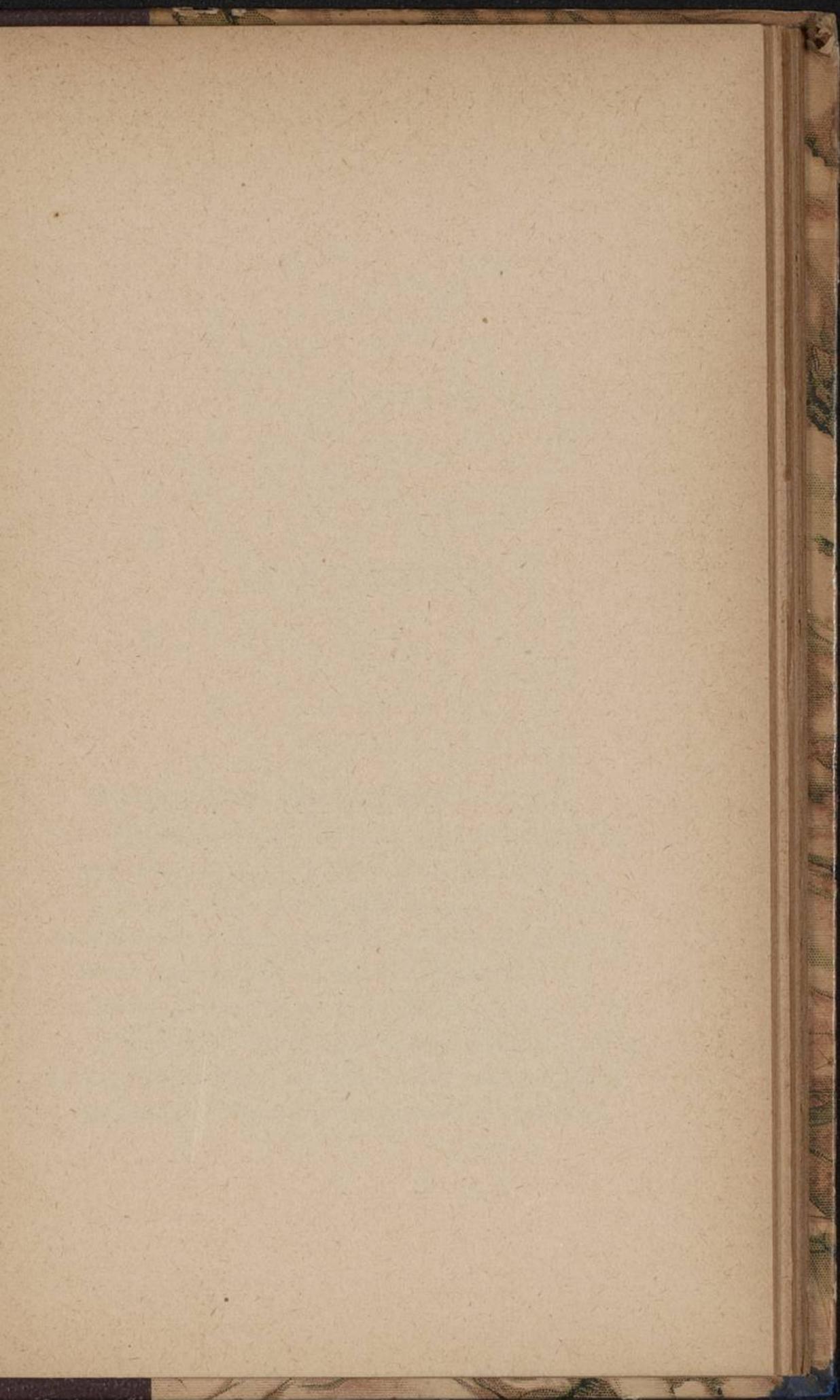
Flot de gloire! Tranquille océan de splendeur  
Jailli soudainement de la source première!  
Irradiation de joie et de candeur,  
Virginité de la lumière!

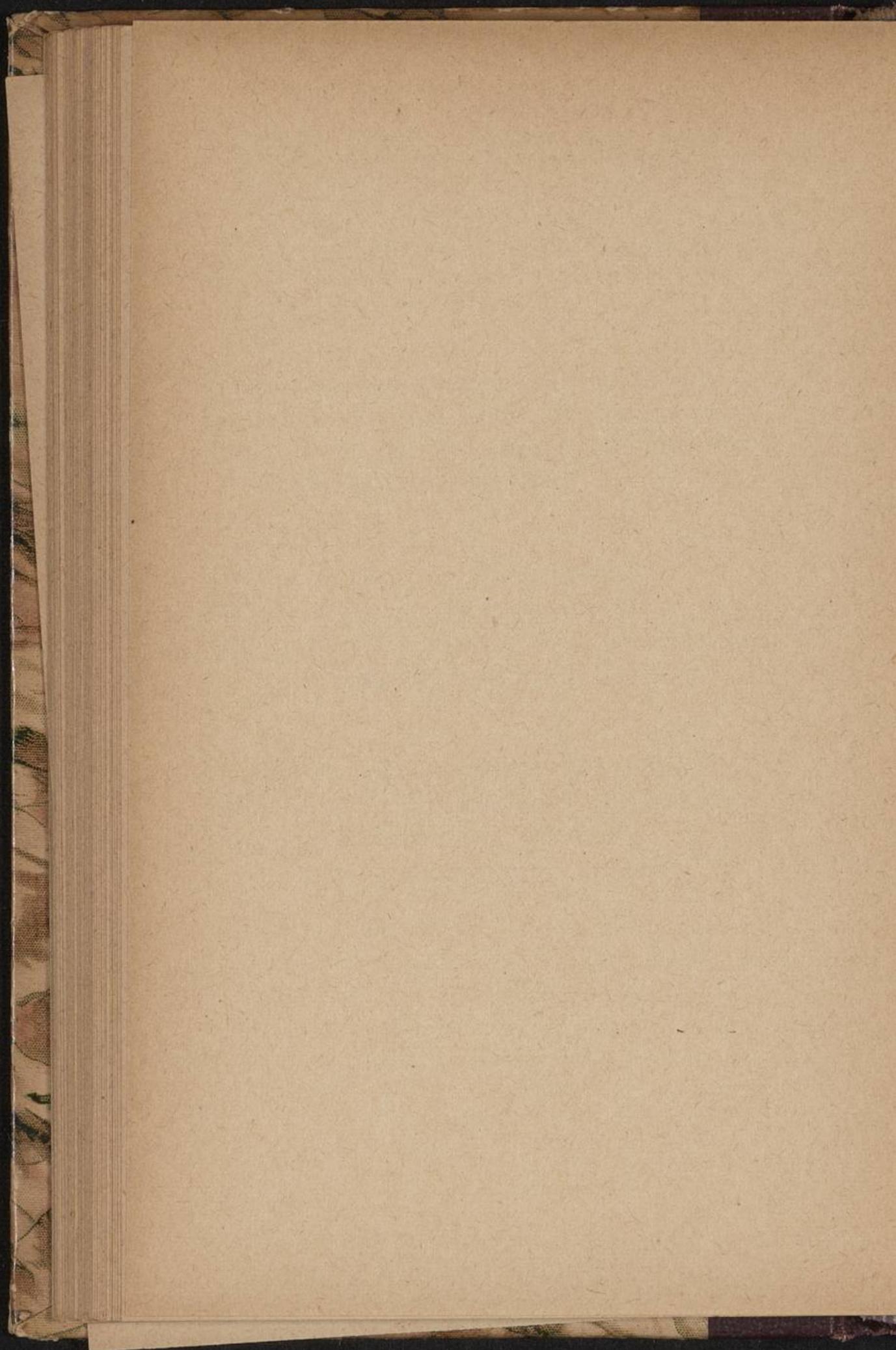
Et vous, bouillonnements juvéniles du sang,  
Frissons de vie, élans d'amour, ferveurs sacrées,  
Hymne de foi qui sors, avec le jour naissant,  
De nos âmes régénérées!

Allégresse éclatant en bénédiction!  
Volupté chaste en qui l'être se fortifie,  
Toi qui nous fais chercher dans l'ardente action  
L'ivresse même de la vie!

Douceur du jour, vertu de la jeune clarté,  
Splendeur de Dieu visible aux âmes ingénues,  
Pardonnez à ce cœur assez déshérité  
Pour ne vous avoir pas connues!

---





## LE PAYSAGISTE

Rien ne bouge. Dans l'étendue inerte et grise  
Les champs sont déserts. Seul un homme, ombre indécise,  
Est assis, depuis l'aube, au penchant du coteau.  
Tout annonce celui qui surgira bientôt...  
Dans l'air somnolent plane un silence d'attente...  
La vapeur qui remplit la vallée, hésitante,  
S'entr'ouvre, dévoilant ça et là des contours...  
Dans le lointain l'aiguail, précurseur des beaux jours,  
Blanchit obscurément les prés... Un ruisseau fume...  
Des lambeaux d'horizon émergent de la brume...

Un reflet pâle, avant-coureur de la clarté,  
Envahit, comme un flot d'or clair, le ciel d'été,  
Où montera tantôt la première alouette...

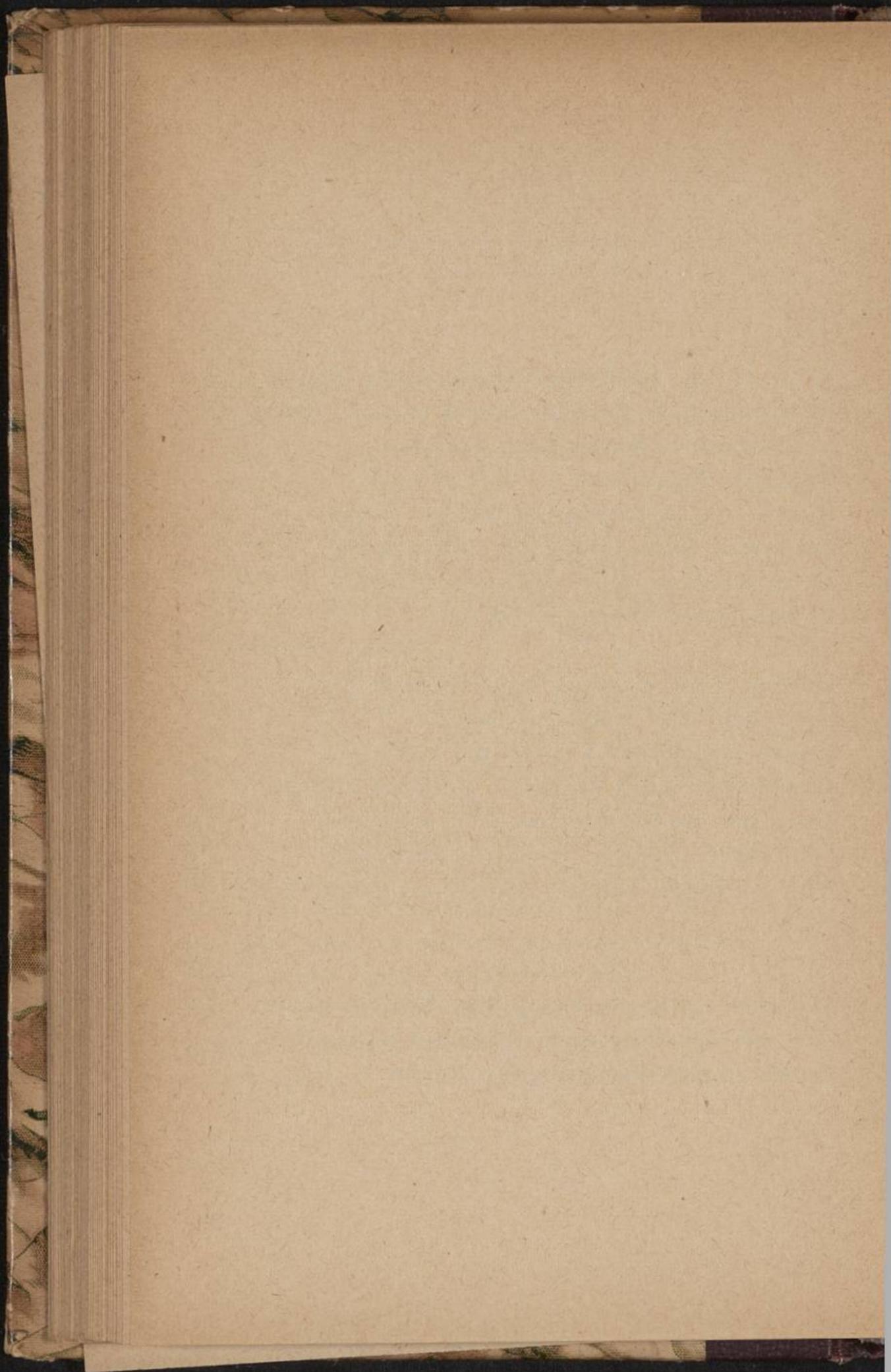
L'homme regarde et rêve... Une ivresse muette  
Illumine ses traits hâlés de campagnard.  
Il reçoit et concentre en son profond regard  
La vague poésie éparse dans les choses...  
Parfois, le front plissé, les paupières mi-closes,  
Les yeux fixes, il scrute au loin les champs déserts.  
Qu'observent-ils avec tant d'ardeur, ses yeux clairs ?  
Peu de chose. Un sentier au flanc de la colline...  
La tache claire d'un étang... Une chaumine  
Que dérobe à demi l'épaisseur d'un buisson...  
Ah! revoir les objets familiers tels qu'ils sont!  
Retrouver, sous le voile opaque, terne et rude  
Que tissa, jour par jour, la maussade habitude,  
Leur primitif attrait, virginal et vivant!  
Voir le vieil univers avec des yeux d'enfant!  
Cependant un frisson inquiet se propage...  
L'air somnolent s'émeut. La cime du feuillage

Se courbe, en frémissant, sous un souffle soudain.  
De brusques cris d'oiseaux fusent, dans le lointain.  
Une suavité, de toutes parts, s'exhale.  
Regardez! Maintenant la clarté matinale  
Inonde, avec les champs, les bocages, les prés,  
Le chemin creux, l'étang aux reflets azurés  
Et les grands peupliers que lutine la brise,  
Le bon peintre penché sur sa toile.

Heure exquise

Où tout ce qui n'est pas le gai labeur de l'art  
S'évanouit! Qu'importe au souriant vieillard  
L'agitation morne ou frivole des hommes?  
Inconscients jouets du destin que nous sommes!  
Est-ce que nos travaux, nos jeux, nos vanités  
Sont dignes d'arrêter ses regards, enchantés  
Par la splendeur unique? Est-ce que l'homme existe?

Je t'envie entre tous mes pareils, humble artiste,  
Toi qui, dans la douceur du matin printanier,  
Goûtes en paix la joie auguste de créer.



ODE A LA SEMOIS

Je t'évoque, brune Semois,  
Sauvage, errante, inviolée,  
Telle que mes yeux, tant de fois,  
T'ont contemplée.

Une vapeur d'enchantement  
Flotte dans la gorge profonde  
Où tu roules en écumant,  
O vagabonde!

A travers prés, à travers bois,  
Tu vas étalant, libre et vierge,  
Tes claires eaux d'où, par endroits,  
Un roc émerge.

Comme tu m'as ensorcelé!  
Du fond des radieuses Flandres,  
J'évoque, ainsi qu'un exilé,  
Tes noirs méandres.

Je tressaille, tel qu'un amant,  
Devant leur beauté solitaire,  
Leur tranquille déroulement,  
Leur grand mystère...

Quel pouvoir a le souvenir!  
Comme jadis, assis à l'ombre,  
Je vois de clairs reflets courir  
Dans ton or sombre.

---

C'est l'heure où l'horizon bleuit...  
Le long des croupes embrumées,  
Montent en ondulant sans bruit  
D'humbles fumées.

O solitaires feux d'essarts!  
Votre évocation soudaine  
Fait apparaître à mes regards  
Toute l'Ardenne!

Le voici, le monde enchanté,  
Dans cet air bleuâtre qu'embaume,  
Par les soirs paisibles d'été,  
Votre âcre arôme.

Voici ses étroits vallons verts,  
Ses pauvres villages de schiste,  
Ses amples horizons déserts,  
Sa douceur triste.

Un grelot tinte, quelque part,  
Un fouet claque. Dans la prairie  
Cahote lentement un char  
Dont l'essieu crie.

Quelquefois c'est, dans le lointain,  
Répercuté par la vallée,  
L'appel d'un héron qui, soudain,  
Prend sa volée.

C'est tout... L'après-midi doré  
Ajoute au radieux silence  
De ce coin de terre ignoré  
Sa somnolence.

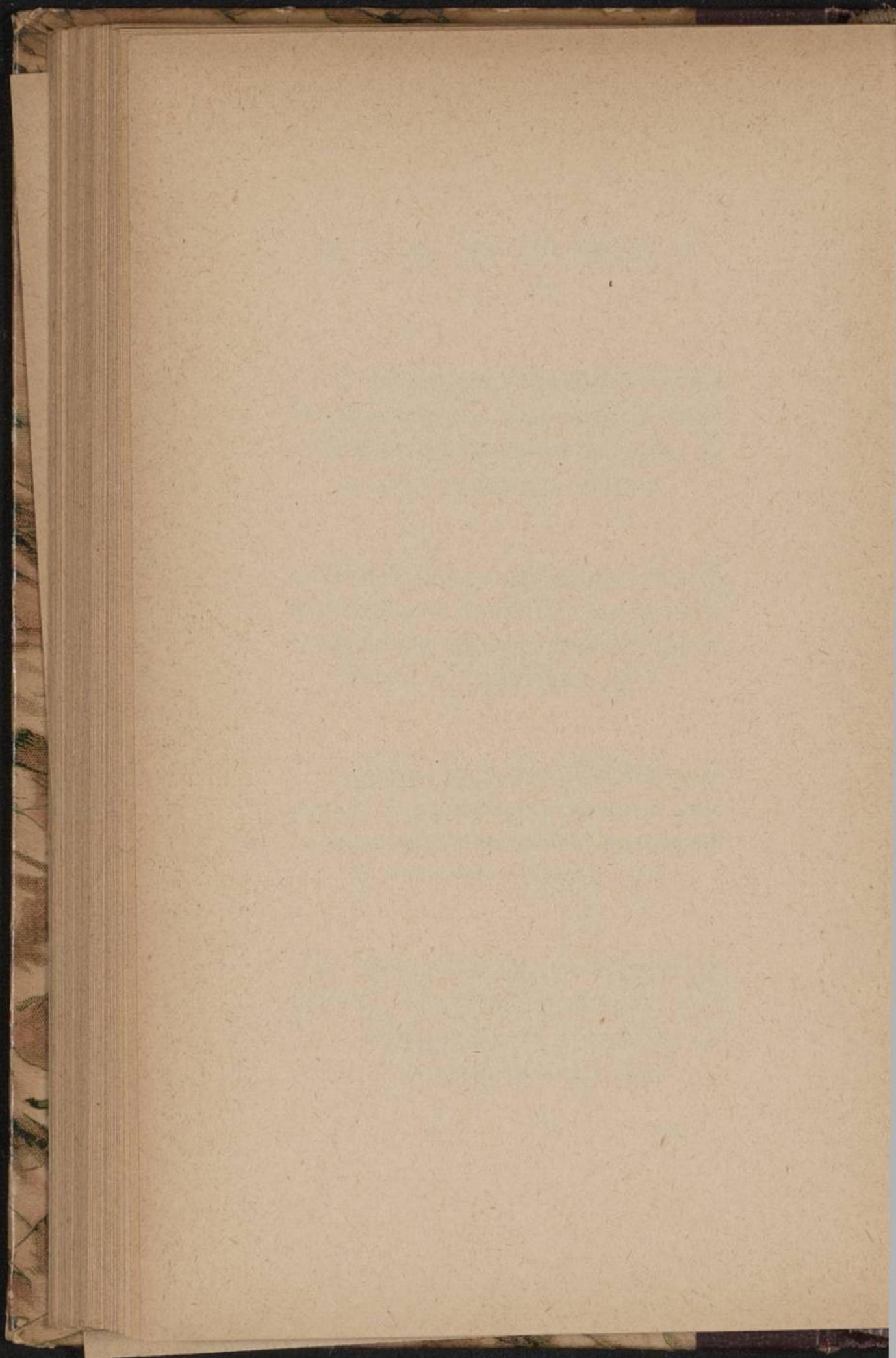
Dans le jour léthargique d'août  
Un vol de moucherons tournoie;  
On croit entendre, on ne sait où,  
Un chant de joie.

Un remous léger, quelquefois,  
Passe en creusant la nappe obscure :  
Le calme est tel que j'en perçois  
Le frais murmure.

Tout est immobile, à l'entour.  
Tout se tait. La nature amie  
Semble, dans la douceur du jour,  
S'être endormie...

Mais écoute! Comme un cœur las  
Sous un excès de plénitude,  
On entend haleter tout bas  
La solitude...

Nul n'a dit votre attrait subtil,  
Bruits des champs, des bois et de l'onde,  
Par qui leur paix n'est, semble-t-il,  
Que plus profonde...



## L'ÉTRANGER

(FRAGMENT)

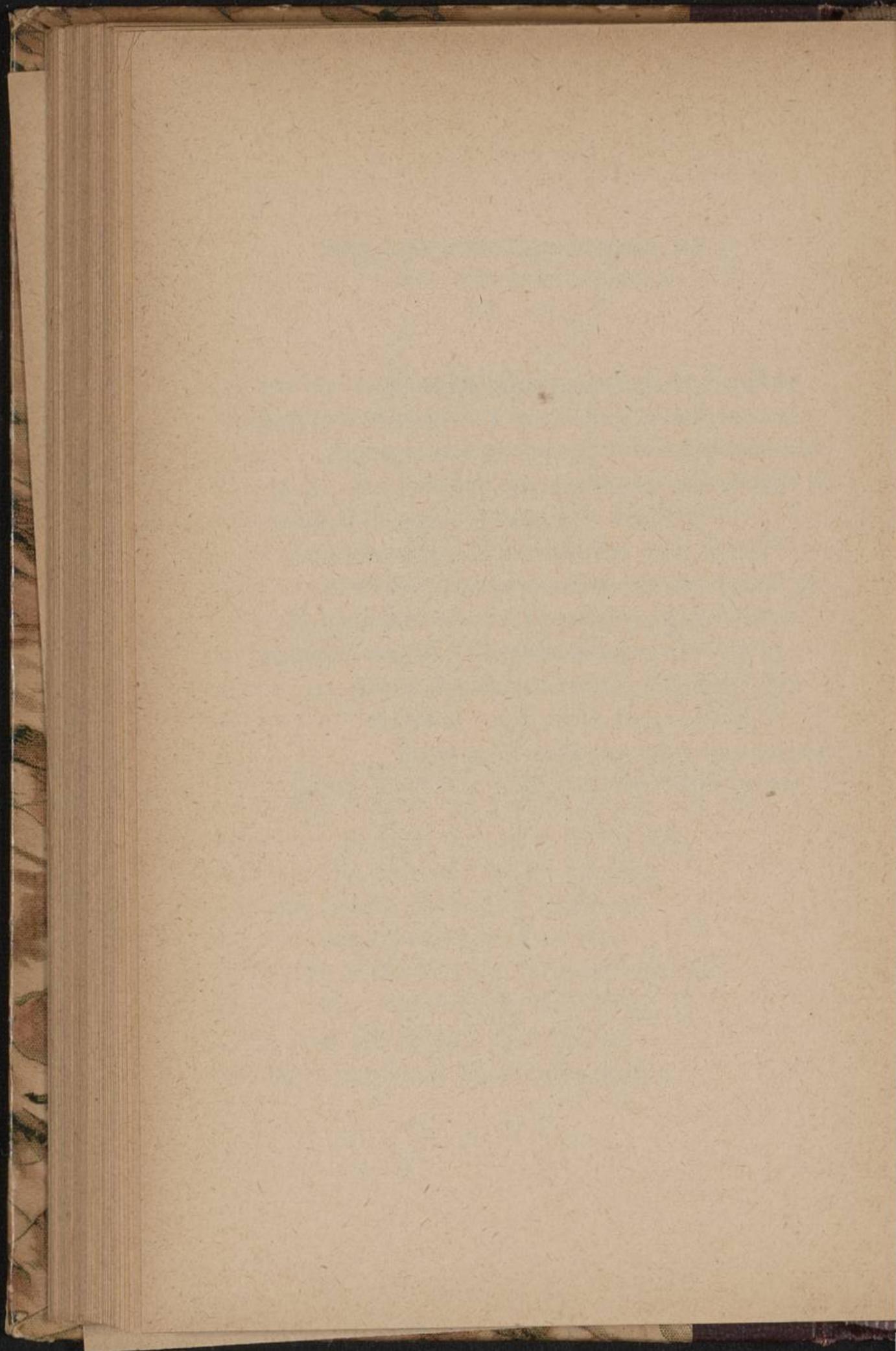
...Nul n'aura pénétré ton douloureux secret;  
Nul ne sait quel espoir déçu, quel vain regret,  
Quel idéal trop haut auquel ton être aspire,  
Mêle tant d'amertume à ton calme sourire...  
Et pourtant nous t'aimons, passant mystérieux;  
Nous t'aimons pour la douceur triste de tes yeux,  
Pour ta voix, cette voix si lointaine et si lasse,  
Dont les inflexions ont une étrange grâce...  
J'évoque nos beaux jours d'autrefois... Le soir vient

Répendant on ne sait quel charme arcadien  
Sur les brumeux lointains où la lune se lève...  
Tout dort... Nous poursuivons à mi-voix, comme en rêve,  
Un tranquille entretien que ton esprit charmant  
Illumine parfois de son pétilllement;  
Mais on devine, sous la raillerie ailée,  
L'orgueil d'une douleur qui veut rester voilée;  
Et toujours, quel que soit ton destin, ô penseur,  
Tu gardes dans tes yeux l'angélique douceur  
D'un cœur que la souffrance a laissé sans rancune...

Quelquefois le contact des hommes t'importune;  
Alors les plus aimants, les plus discrets d'entre eux  
Te retrouvent soudain craintif et douloureux.  
Tu traverses des jours d'indicible tristesse,  
Où la bonté t'irrite, où la pitié te blesse,  
Où la voix cordiale et franche d'un ami  
T'effarouche! Ton cœur, qui s'ouvrait à demi,  
Se referme, pris d'une brusque inquiétude;  
Je ne sais quel ardent désir de solitude,  
Quelle soif de retraite et de recueillement,

T'entraîne loin de nous, irrésistiblement.  
Les bois profonds sont là qui t'offrent leurs ombrages;  
Tu poursuis à loisir, par les sentiers sauvages  
Où vaguent au hasard tes pas irrésolus,  
Quelque merveilleux rêve auquel tu ne crois plus...  
Quel charme as-tu jeté sur moi, l'obscur poète ?  
Quel vague attrait, quelle fraternité secrète  
M'émeut, lorsque je pense à toi, si tendrement ?  
Ton poignant souvenir m'obsède ! À tout moment  
Je crois revoir tes traits fatigués par l'étude,  
Ton limpide regard plein d'une lassitude  
Que connut avant toi plus d'un initié,  
Et ton sourire amer, qui dit : « Si vous saviez... »

1903.



## L'AMOUR TRAGIQUE

(FRAGMENT)

Ses flèches étaient de bois de cyprès,  
l'arbre des funérailles...

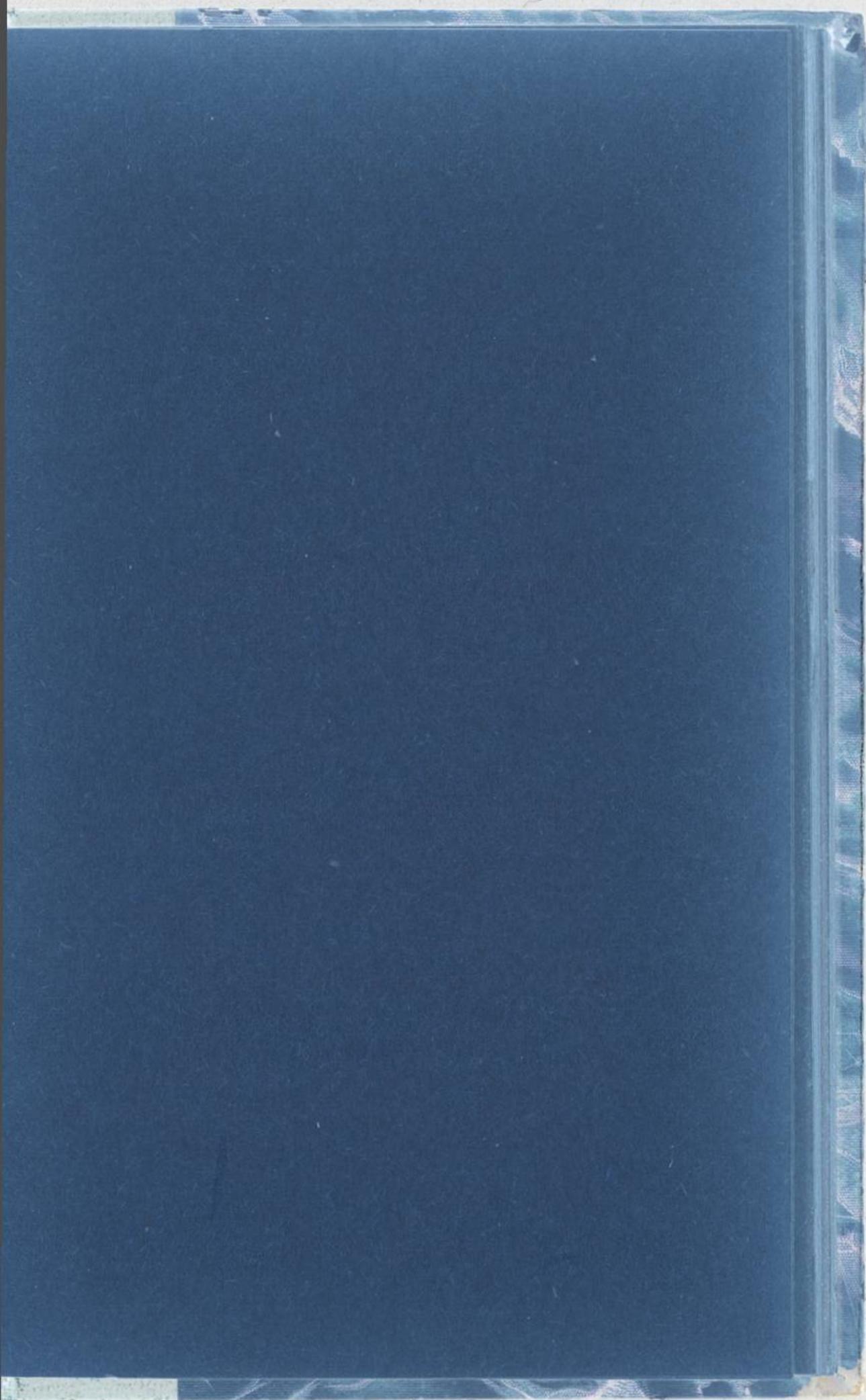
P. de SAINT-VICTOR.

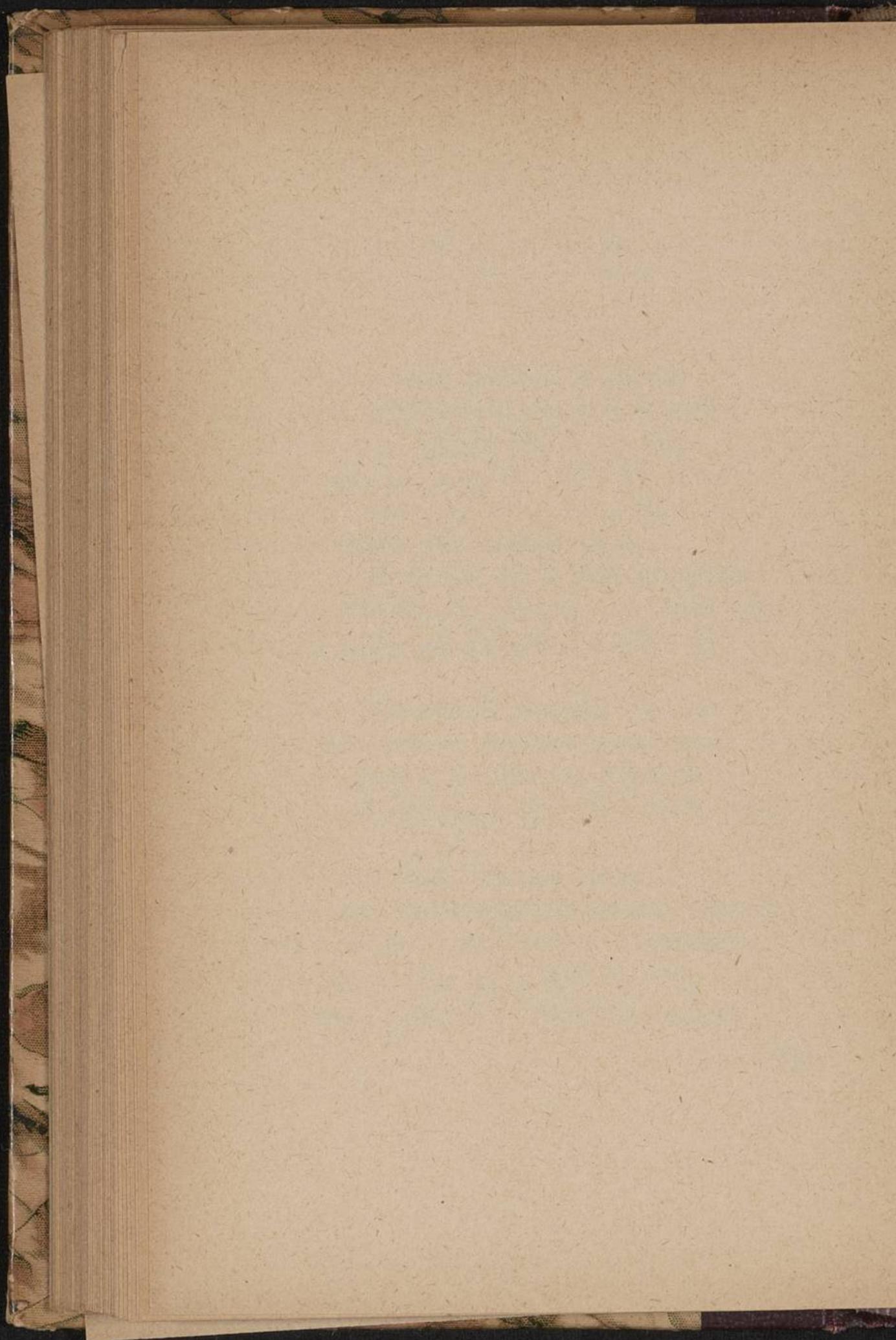
Le noir cyprès est l'arbre où j'ai cueilli mes traits.  
Toi qui vivais heureux, crains-moi! Quand je parais,  
Les danses et les chants célèbrent ma venue :  
Mais toute chair frémit d'une angoisse inconnue  
Et les cœurs les plus forts se prennent à trembler.  
Mon pouvoir t'est connu. Faut-il le rappeler ?  
Celui que mon caprice a choisi pour victime  
Porte en son sein un mal que chaque heure envenime.

Je suis là, dieu cruel, activant le poison ;  
Bientôt une ombre épaisse obscurcit sa raison,  
Car il nourrit en lui cette fureur : il aime.  
Alors, funeste aux siens et fatal à lui-même,  
Il semble, l'insensé, mettre tout son effort  
À tourner contre lui l'inimitié du sort.  
C'en est fait ! Et le dieu qui se plaît aux alarmes  
Triomphe, dédaigneux, dans son sang et ses larmes :  
Nul calme désormais n'existe plus pour lui.

Si, dans son infortune, il demande à la nuit  
Un répit éphémère au mal qui le tourmente,  
Il éprouve combien ma haine est vigilante :  
Ce n'est que dans la mort qu'il retrouve la paix !

Mais quel avis divin l'éclairera jamais  
Ce malheureux qu'aveugle une affreuse démence ?  
C'est en vain que la mort atteste ma puissance :  
Une étrange douceur est au fond du désir,  
Et ceux que j'ai blessés ne veulent pas guérir.





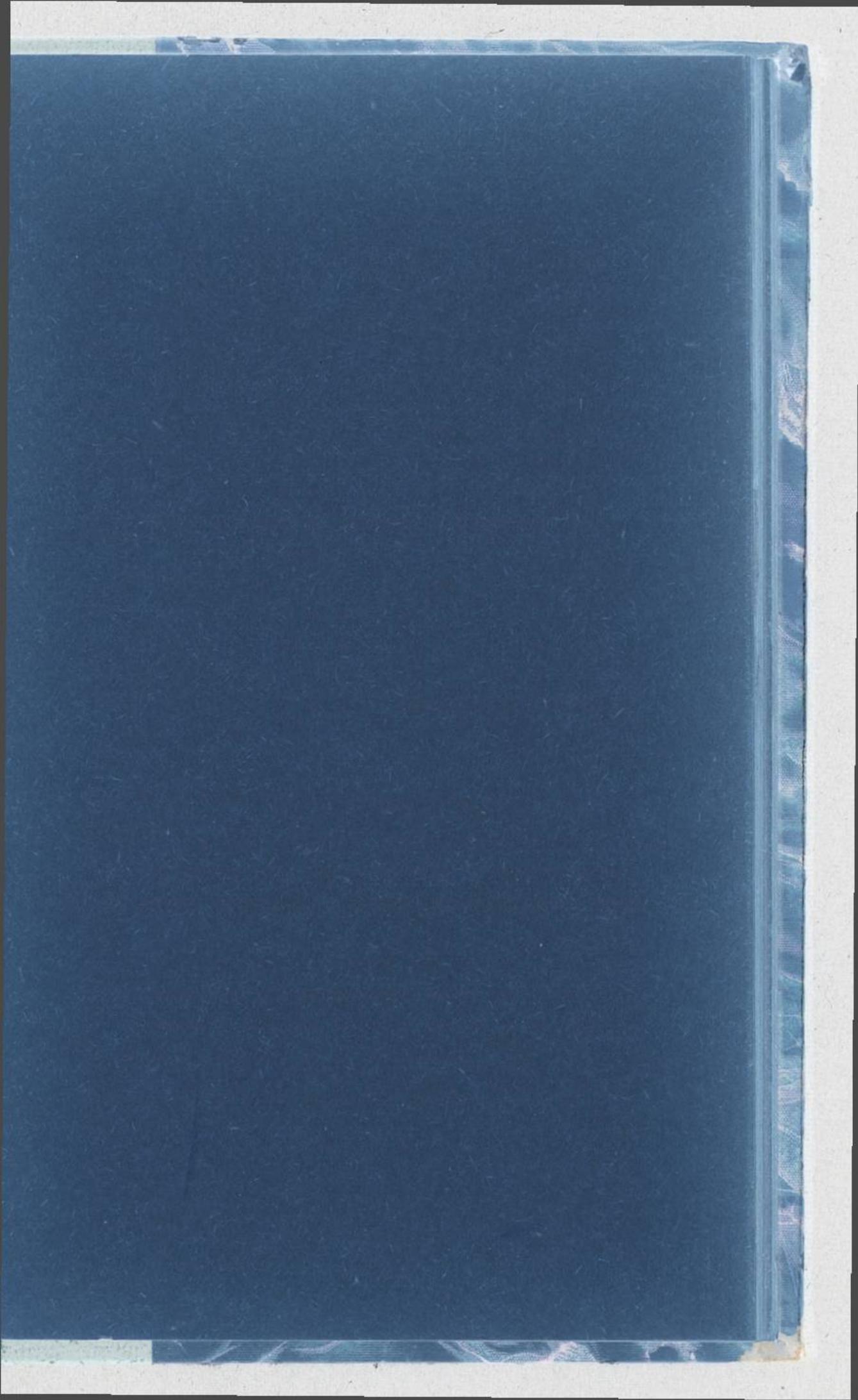
## LE VISITEUR NOCTURNE

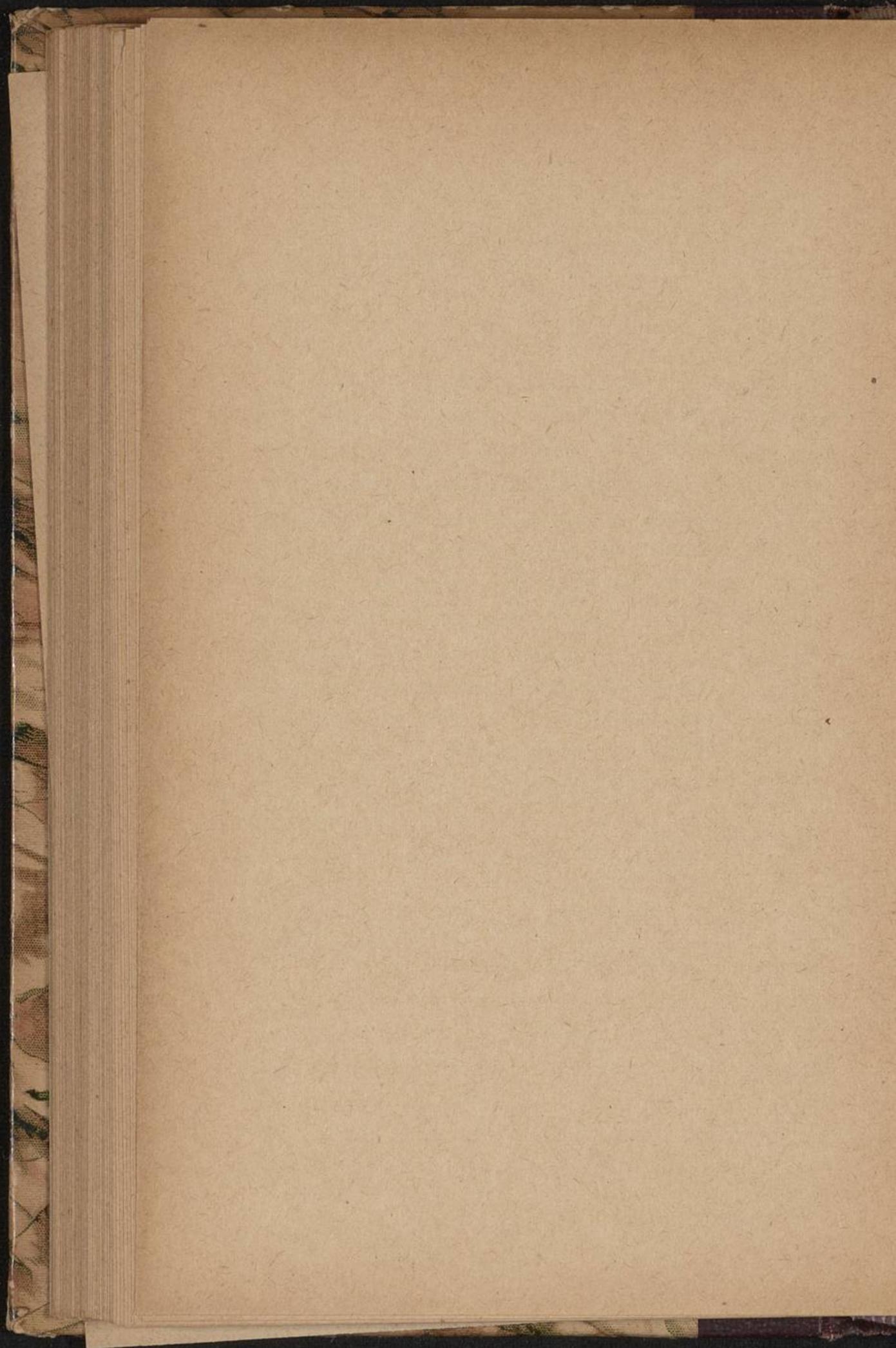
J'extrais pour toi, lecteur, des carnets inédits  
Où, jour par jour, un cœur s'est confessé jadis,  
Cette page, qui n'est qu'une émouvante plainte.  
Une étrange détresse y perce. Vraie ou feinte ?  
Qui le dira ? Mes vers, interprètes confus,  
Rendent du moins l'accent de celui qui n'est plus.

« Un soir qu'on était seul dans la maison muette,  
Bercé par la rumeur de l'averse qui fouette,

On croit entendre, tout à coup, un bruit de pas...  
Le bruit cesse... A-t-on fait un rêve?... On ne sait pas...  
Et tandis que, l'haleine oppressée, on écoute,  
Le bruit reprend soudain, effrayant! Plus de doute :  
Un pas s'approche, sourd, pesant et régulier;  
On entend gémir, marche à marche, l'escalier.  
Il s'arrête... On devine une main qui tâtonne...  
La porte s'ouvre enfin, avec lenteur... Personne!...  
Au dehors il n'y a que le vide et la nuit...  
Et l'angoisse, une angoisse indicible, envahit  
L'âme malade en proie aux visions funèbres.  
Quel visiteur est là, debout dans les ténèbres,  
Dont le souffle, à peine senti, glace d'effroi ?  
Quelle fatalité de misère est sur moi?...  
Ayez pitié, vous qui m'entendez! Que je sente,  
Au contact d'une vie eurythmique et puissante,  
Se raffermir mon pauvre esprit anémié;  
Ne m'abandonnez pas à mes songes! Pitié! »

---





A CHARLES VAN LERBERGHE

Dans la lumière, j'aspire...

Ch. v. L.

Ma joie et mon orgueil furent de te connaître,  
Poète élu, grand cœur silencieux et doux,  
Ame angélique, en qui nous saluerons peut-être  
Le meilleur, le plus fier, le plus grand d'entre nous.

Toute réalité te paraissait grossière.  
Tu vécus loin de nous, en un monde enchanté  
Où des êtres subtils, faits de pure lumière,  
Passaient sans bruit dans une brume de clarté.

Des vierges aux yeux clos surgissaient, ingénues,  
En un rayonnement de grâce et de douceur;  
Elles te ressemblaient, les belles enfants nues;  
Ton âme virginale et frêle était leur sœur.

A l'entour ondulaient des blancheurs liliales;  
L'air semblait s'animer d'un long frémissement;  
Tout un peuple entrevu de formes idéales  
Peuplait l'espace autour de toi, divinement.

Tu connaissais les mots qui disent l'ineffable,  
O maître! C'est ce doux cortège aérien  
Qu'évoque en nous ton chant, naïf comme une fable,  
Frissonnant des clartés d'un jour élyséen!

Il ne ment pas, pourtant, ton radieux poème!  
Le divin songe, cher aux hommes soucieux,  
L'Idéal fut pour toi la réalité même :  
Une extase sans fin illumina tes yeux.

Souviens-toi! Quand les beaux horizons de la terre,  
Autrefois, retenaient mes regards captivés,  
Tu souriais, d'un air de doute et de mystère...  
Comme ils étaient plus beaux, les horizons rêvés!

Tel tu vécus, perdu dans tes rêves étranges,  
Jusqu'au jour où, frappé d'on ne sait quel rayon,  
Et peut-être cédant à l'appel de tes anges,  
Ton être ne fut plus qu'une aspiration!

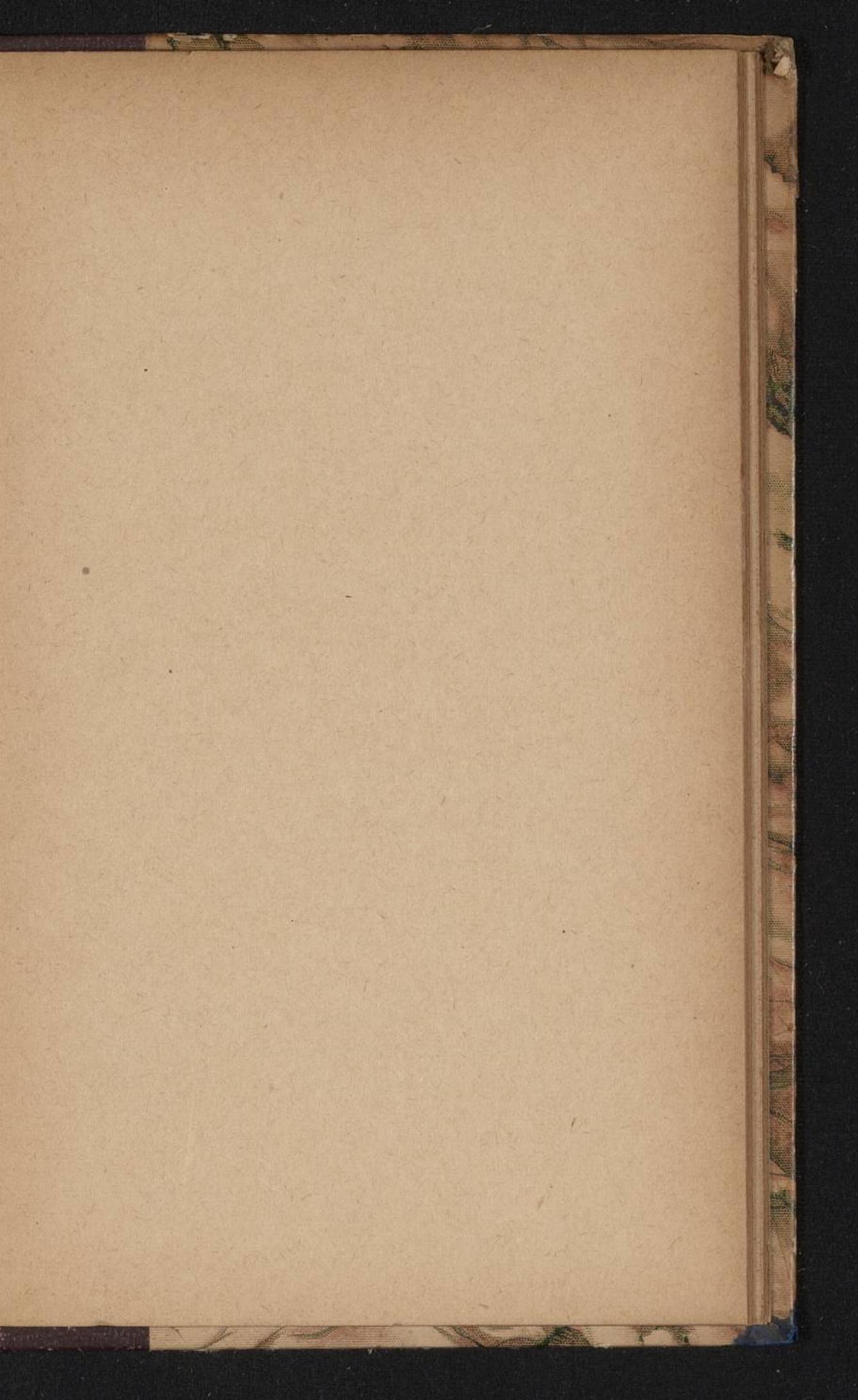
Malheureux! Qui m'eût dit quand, altéré d'espace,  
Tu t'évadais ainsi d'un monde trop humain,  
Que bientôt, foudroyé dans ta joyeuse audace,  
Tu connaîtrais toute l'horreur d'un lent déclin ?

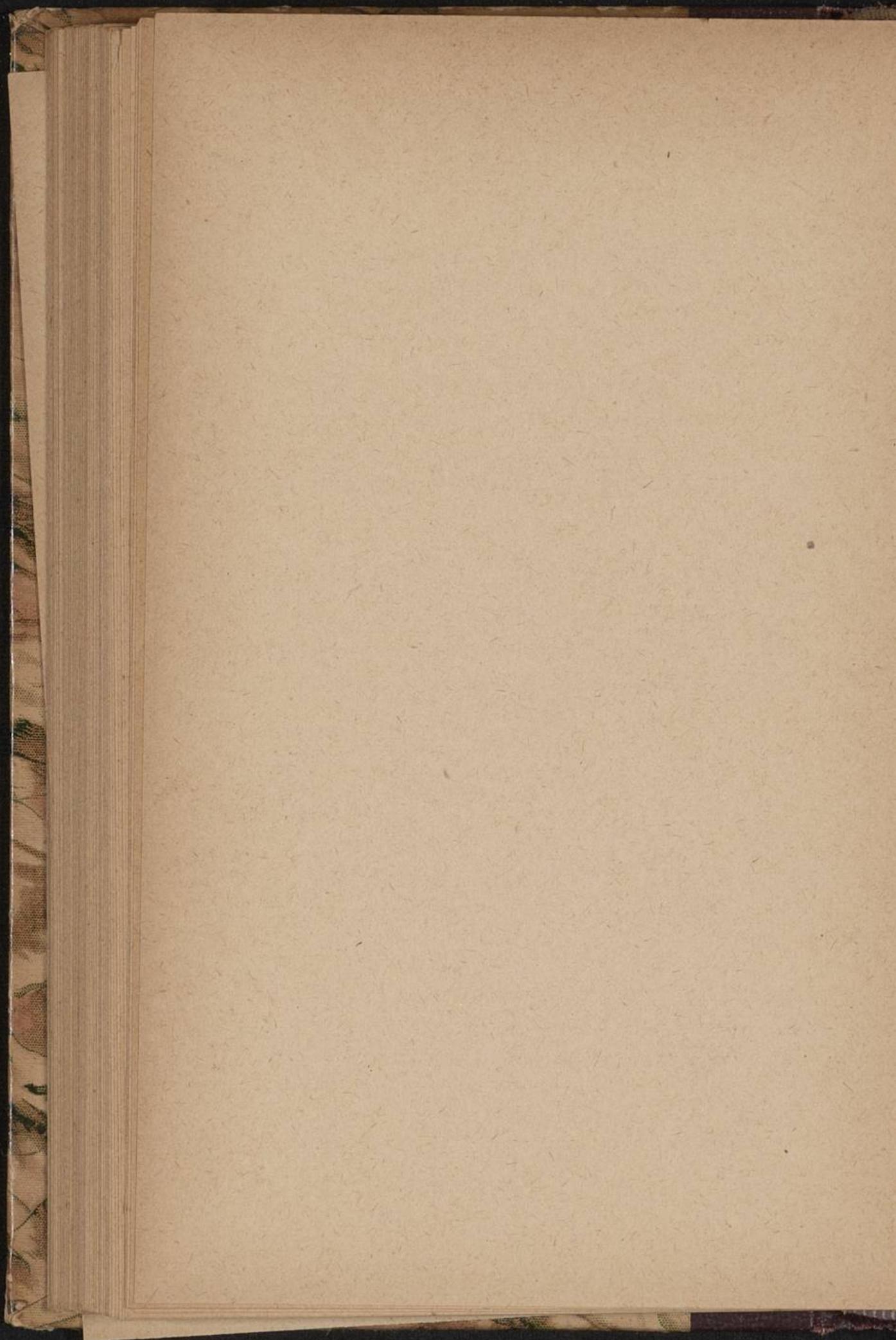
Je te revois, avec une pitié sans borne,  
Dans ta longue torpeur, ton silence hagard,  
Hélas! et ces moments de lucidité morne  
Où l'effroi du néant dilatait ton regard.

Je te revois dans ton insondable misère...  
Mais pardonne-moi!... Nul souvenir odieux  
Ne doit défigurer l'image heureuse et claire  
Que je garde à jamais de toi, l'élu des dieux.

La mort te rend du moins à ta forme première :  
Génie ailé, frère terrestre d'Ariel,  
Tu poursuis en chantant, dans des flots de lumière,  
Ton vol, qui t'emportait loin du monde réel!

---





## LA JEUNESSE DU POÈTE

Heraus in eure Schatten, rege Wipfel  
Des alten, heil'gen, dichtbelaubten Haines,  
Wie in der Göttin stilles Heiligthum,  
Tret'ich noch jetzt mit schauerndem Gefühl...

GOETHE. *Iphigenie auf Tauris.*

Κουφον και πτερεον τι...

PLATON.

Rien n'existait pour moi, si ce n'est la Beauté...  
Bienheureux jours! L'aspect de la réalité,  
Alors, ne troublait pas mes ivresses muettes.

Entre elle et moi flottaient, comme un voile enchanté,  
Les nobles rêves des poètes.

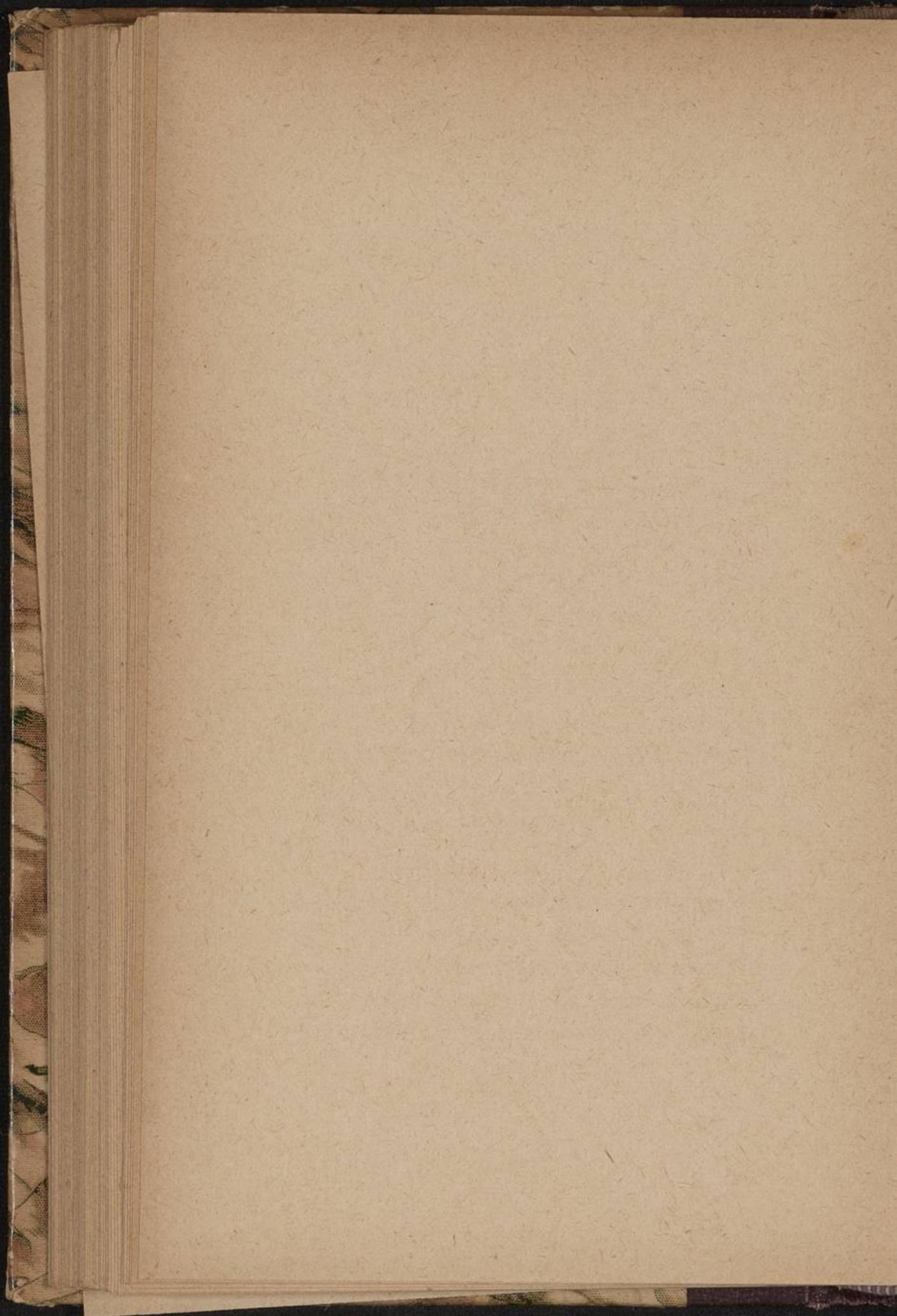
Car je n'étais pas seul, dans mon isolement :  
Des ombres m'y suivaient, mystérieusement.  
Mon âme, qu'une double lumière illumine,  
Y retrouvait un peuple héroïque et charmant,  
Enfant de Goethe et de Racine.

Chers messagers d'un monde idéal! Que de fois  
J'évoquai, dans la paix magique de mes bois,  
Votre forme, dont le vrai nom est harmonie!  
Comme je frémissais au son de votre voix,  
Mélodieuse Iphigénie!

N'étiez-vous pas un peu mes sœurs? Humble voyant  
Que sa félicité laissait tout défaillant,  
Je ne vous sentais pas d'une essence étrangère :  
Ainsi que vous, Platon l'a dit en souriant,  
Je suis chose ailée et légère.

Inoubliables jours où, plein de rêves fiers,  
Emu jusqu'au frisson par la beauté d'un vers,  
Rêveur farouche qu'attiraient les forêts sombres,  
J'allais environné de vous, fantômes chers,  
Comme une ombre parmi des ombres...

---



## LE SOURIRE DE LA JOCONDE

Beauty was a snare, pleasure a sin...  
R. BROWNING.

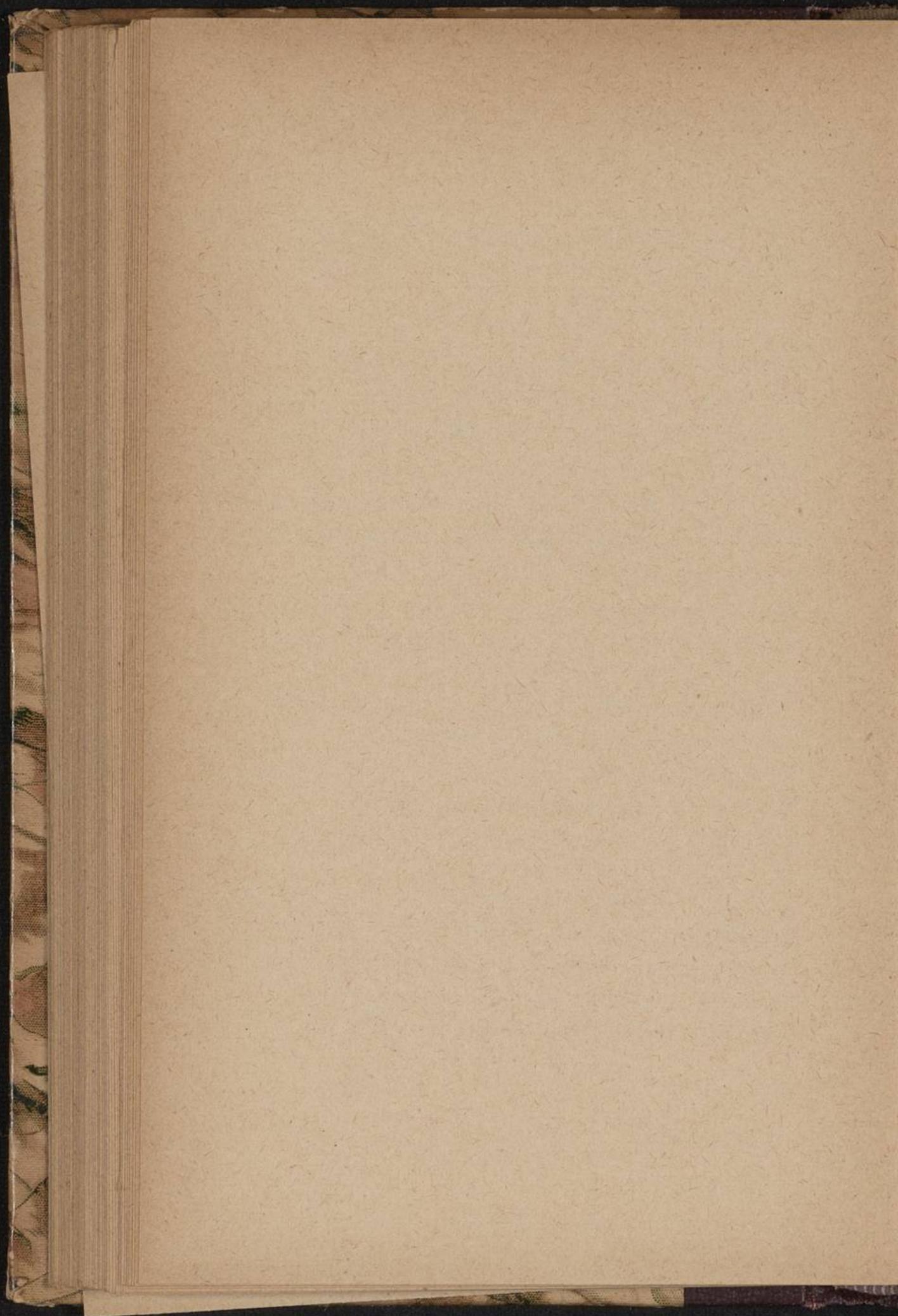
Beaux visages humains rêvés par Léonard!  
Une énigme est, dit-on, dans ce profond regard  
Dont le rayonnement vous spiritualise.  
Notre âme l'interroge à loisir, indécise...  
N'est-ce pas pour railler sa curiosité  
Qu'un sourire à la fois tendre et désenchanté  
Flotte éternellement sur vos lèvres ? Peut-être...  
De quel délicieux frisson il nous pénètre!

On dirait que son pli fugitif et charmant  
S'achève, sur vos traits, dans un frémissement  
De douceur, de mystère et d'ineffable grâce.  
Bien qu'éternel, il a l'attrait de ce qui passe;  
Et l'ombre dont vous émergez, comme à regret,  
Ajoute sa magie à ce subtil attrait.

Rien n'est plus éloquent que ce divin sourire.  
« Couronne tes cheveux de fleurs, semble-t-il dire.  
Les âges ténébreux sont révolus. Le jour  
Renaît, enveloppant, comme une onde d'amour,  
Le vieux monde éveillé de son douloureux rêve.  
L'air de ce siècle est plein de l'odeur de la sève.  
Un cantique païen s'élève vers les cieux,  
Des beaux jardins, peuplés de marbres radieux,  
Que mainte jeune femme embellit de sa grâce.  
Imite les amants chers à Maître Boccace :  
Egare-toi comme eux sous les myrtes touffus.  
La volupté, les yeux alanguis, les seins nus,  
T'attend en souriant dans leur troublant mystère.  
Les dieux n'ont pas voulu que, sur la douce terre,

La beauté fût un piège et la joie un péché!  
Suis sans effroi l'instinct qui t'entraîne, ô Psyché;  
Car tout harmonieux déploiement de ton être  
Leur sourit...

Mais jouir est moins doux que connaître!  
L'esprit, longtemps captif, a rompu ses liens :  
Le glorieux sentier frayé par les anciens  
S'ouvre aujourd'hui devant ses pas, baigné d'aurore.  
Comme il est beau, le monde inconnu qu'il explore!  
Ce n'est pas que ses yeux hardis d'aventurier  
Puissent, dans leur ardeur, l'explorer tout entier :  
Les hautes régions leur restent interdites.  
Qu'importe ? Pour celui qui connaît les limites  
Mises par le Destin à l'essor du penseur,  
Cette impuissance même a sa triste douceur.  
Un éternel débat fait retentir l'école;  
Il l'écoute sans trouble, ainsi qu'un bruit frivole...  
Renonce-t-il, peut-être, au trésor convoité ?  
Non pas ! Mais ce bonheur, cette sérénité  
Que toute la science humaine lui refuse,  
Il saura les trouver en toi, divine Muse. »



## AUX ARBRES

*Aliquid melius invenies in sylvis quam in  
libris.*

**SAINT-BERNARD.**

Depuis l'heure où mes yeux d'adolescent rêveur  
Se sont ouverts, ravis, à la splendeur du monde,  
J'aime, d'un amour tel qu'il est une ferveur,  
Les beaux arbres, orgueil de la terre féconde.

O peuple cher! Les dieux, qui font ce qui leur plaît,  
L'ont mis en moi, ce grand amour... Don illusoire!  
Que n'y joignaient-ils l'âme et la voix de Shelley ?  
J'oserais moduler un chant à votre gloire.

Je vous célèbrerais, chênes majestueux,  
Rudes héros que notre faiblesse vénère,  
Vous dont le tronc robuste et les rameaux nouveaux  
Semblent sortir vainqueurs d'un combat millénaire.

Vous, hêtres élancés, dont les sommets flottants  
Font le bruit de la mer qui s'approche ou s'éloigne;  
Vous surtout, sérieux amis de mes vingt ans,  
Grands hêtres frémissants de la forêt de Soignes;

Rustiques peupliers dont la vague chanson  
Evoque par moments un ruisseau qui babille;  
Trembles légers, émus d'un éternel frisson;  
Sveltes bouleaux, au port charmant de jeune fille;

Vous, familiers des monts que bat le vent grondeur,  
Energiques sapins et délicats mélèzes;  
Vieux ormes ondoyants dont l'intacte splendeur  
Fait le royal attrait des campagnes anglaises.

Vous que Corot peignit, d'un pinceau de clarté,  
Doux saules villageois, dont la brise, au passage,  
Lustre amoureusement le feuillage argenté;  
Charme virgilien de notre paysage;

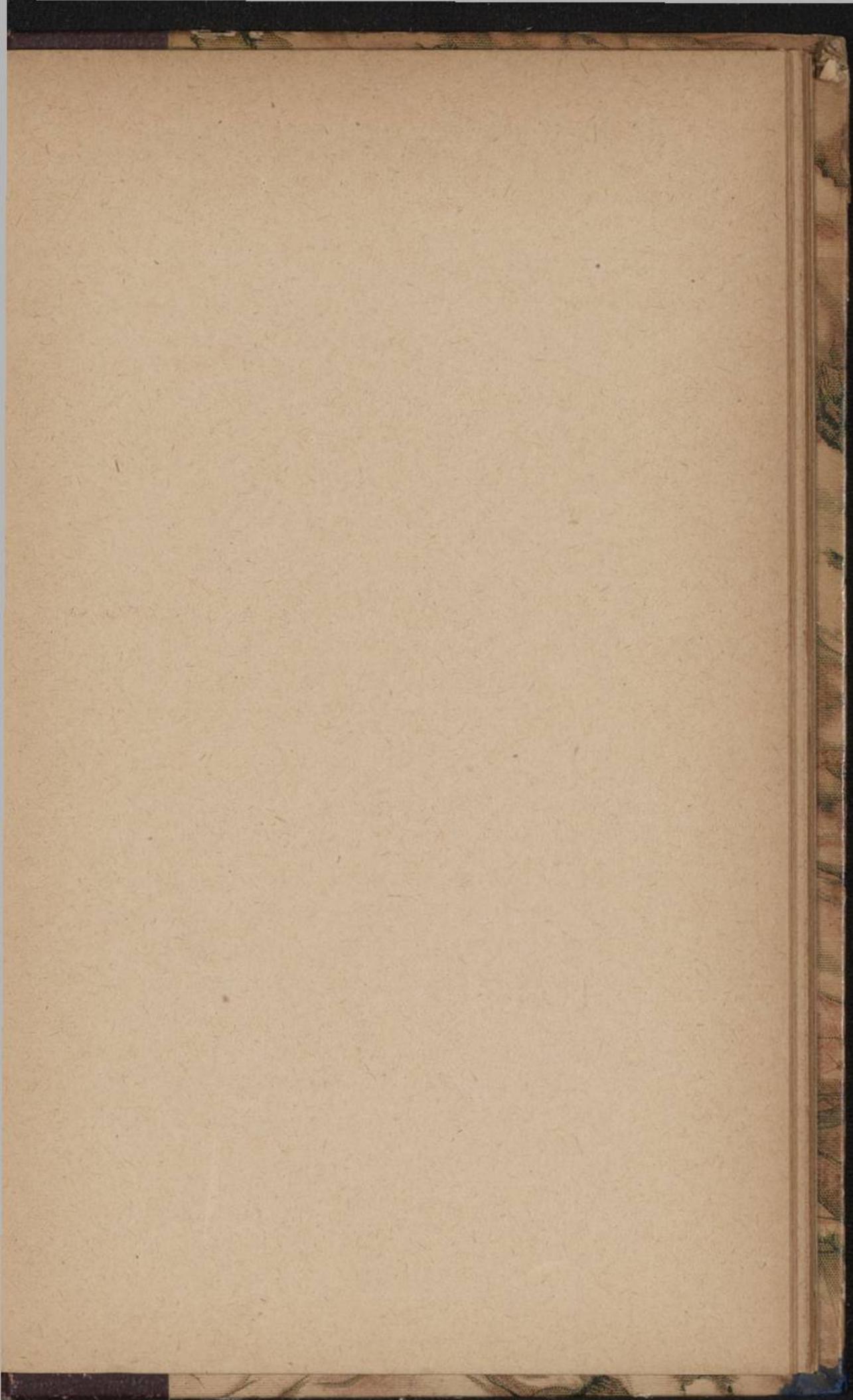
Vous entre tous, troupeau fraternel, pins altiers,  
Dont le gémissement est comme une musique;  
Oliviers vaporeux, héroïques lauriers,  
Noirs cyprès, ornement de l'horizon classique.

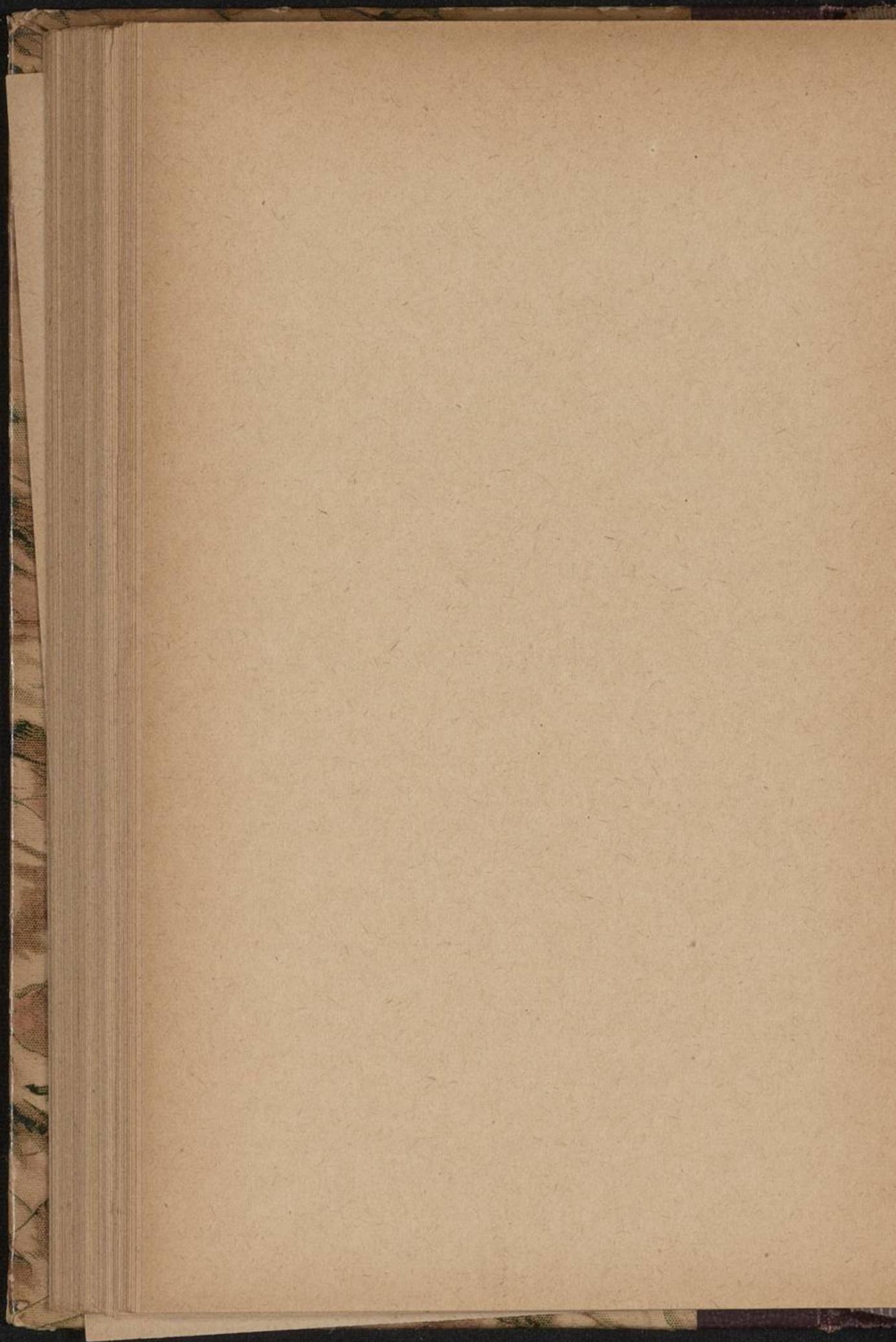
O bois printaniers! Joie et réconfort des yeux!  
Dernier temple où le cœur pieux et solitaire  
Sente réellement la présence des dieux!  
Parure et vêtement frissonnants de la terre!

Foyer mystérieux et providentiel  
Dont les parfums, portés par les brises errantes,  
Purifient l'air! Gardiens secrets des eaux du ciel!  
Fidèles nourriciers des sources murmurantes!

D'autres vous ont chantés... Ah! puissé-je à mon tour,  
Obscur poète élu des muses immortelles,  
Faire monter vers vous, arbres, mon grand amour,  
Un chant nombreux, digne de vous et d'elles!

---





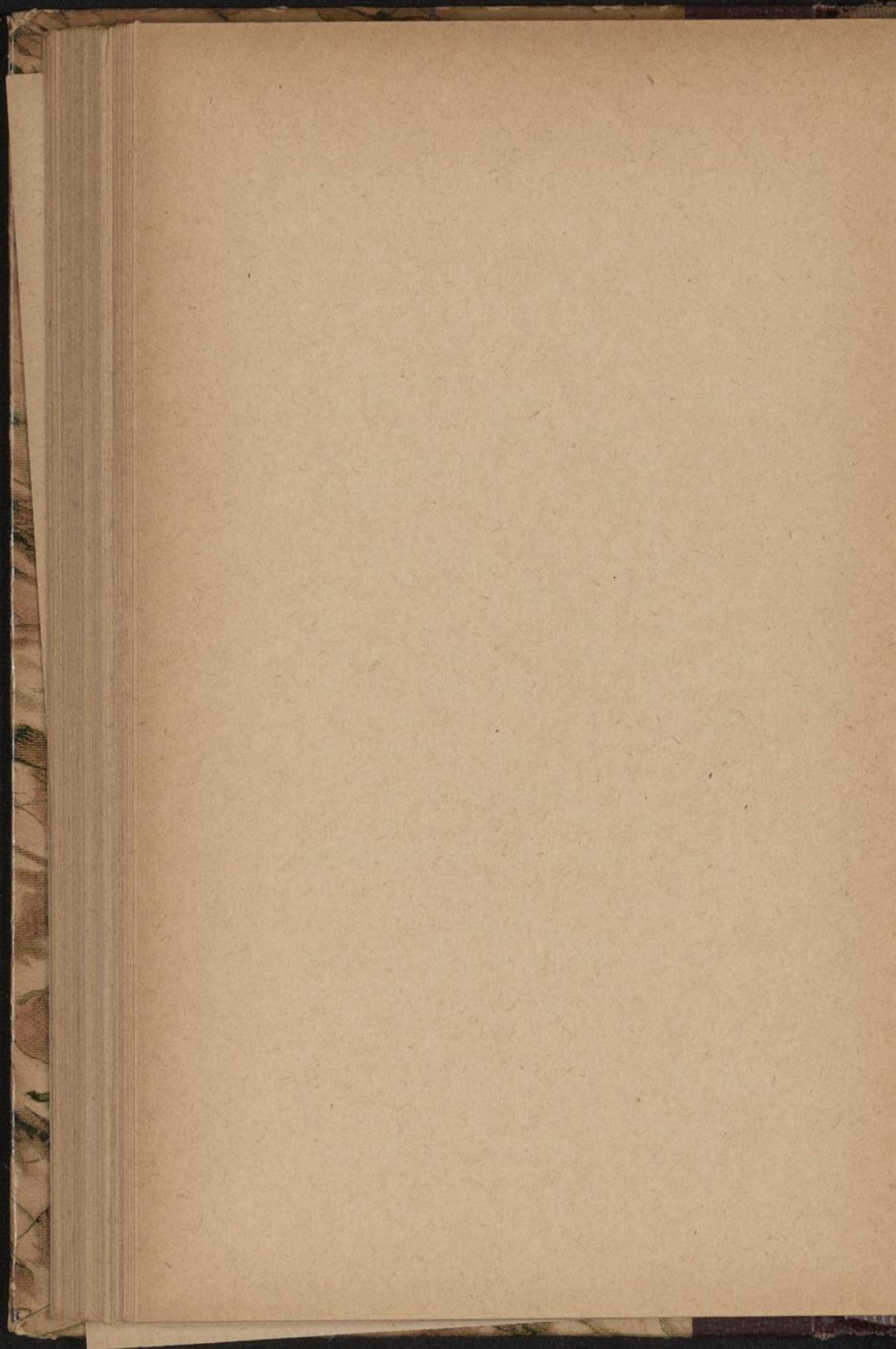
## L'HAMADRYADE

C'est l'heure où, peu à peu, le bois se fait spectral...  
Aucun bruit... Le profond silence vespéral  
Emplit son ombre, où rien, semble-t-il, ne remue...  
Ecoute, cependant... Une vie inconnue  
Peuple la nuit autour de toi, confusément.  
Le noir taillis s'anime... Ineffable moment  
Où tout ce qu'il y a de divin dans les choses  
Aspire à se manifester!... Métamorphoses!...  
Mon feuillage mobile et frémissant de mai,  
Mon beau feuillage, que le soir avait calmé,

Palpite, de nouveau, sous une haleine obscure...  
L'entends-tu croître par degrés, son grand murmure ?  
Mais ce n'est pas le souffle énamouré du vent  
Qui se joue à présent dans mes feuilles!... Souvent,  
Tu t'en souviens, à l'heure où, songeur solitaire,  
Tu contemplais l'éclat printanier de la terre,  
Leur fraîcheur adorable a réjoui tes yeux.  
Sans doute ceux par qui tout respire, les dieux,  
N'ont-ils pas voulu que ma forme, étant si belle,  
Fût sans âme! La force aveugle que Cybèle  
Transmet, dans l'arbre inerte, ainsi qu'un flot puissant,  
C'est en moi qu'elle prend conscience! O passant,  
Tu me vois sous l'aspect familier d'un beau hêtre;  
Regarde-moi d'un œil plus attentif. Peut-être  
Dans le sombre fouillis de ma ramure, où luit  
Quelque étoile, joyau frissonnant de la nuit,  
Tu verras tressaillir, vision fugitive,  
Le beau corps onduleux d'une nymphe captive.

---





ODE A LA ROSÉE MATINALE

O solitaire! O radieuse!  
Voile que tissa par degrés  
La nuit! Blancheur mystérieuse  
Posée à l'aube sur les prés!

Prémices du jour qui va naître!  
Tu reposes, obscure encor,  
Dans le grand silence champêtre,  
Telle qu'une splendeur qui dort...

Mais voici que le ciel s'argente :  
Rompant ce sommeil enchanté,  
Tu t'éveilles, étincelante,  
Sous le baiser de la clarté.

Toute la campagne s'allume!  
Dans les prés, sur les verts talus,  
Vers les lointains voilés de brume,  
C'est un scintillement confus!

Une fraîcheur s'exhale, exquise,  
Des vallons que l'ombre a quittés;  
Des senteurs circulent; la brise  
A d'agrestes suavités.

Au-dessus des plaines muettes,  
Brusque, éperdu, vertigineux,  
Le premier chant des alouettes  
Monte vers le ciel lumineux.

Que dit-elle, leur chanson ? Est-ce  
Le naïf transport d'un cœur pur ?  
Le bonheur d'être ailé ? L'ivresse  
De se plonger en plein azur ?

La clarté du jour revenue ?  
Ou bien, tout le reste étant vain,  
Est-ce la puissance inconnue  
Qui nous ravit vers le divin ?

Mais que m'importe ? O virgine !  
Rien n'émeut aussi doucement,  
Dans l'allégresse matinale,  
Que ton calme rayonnement.

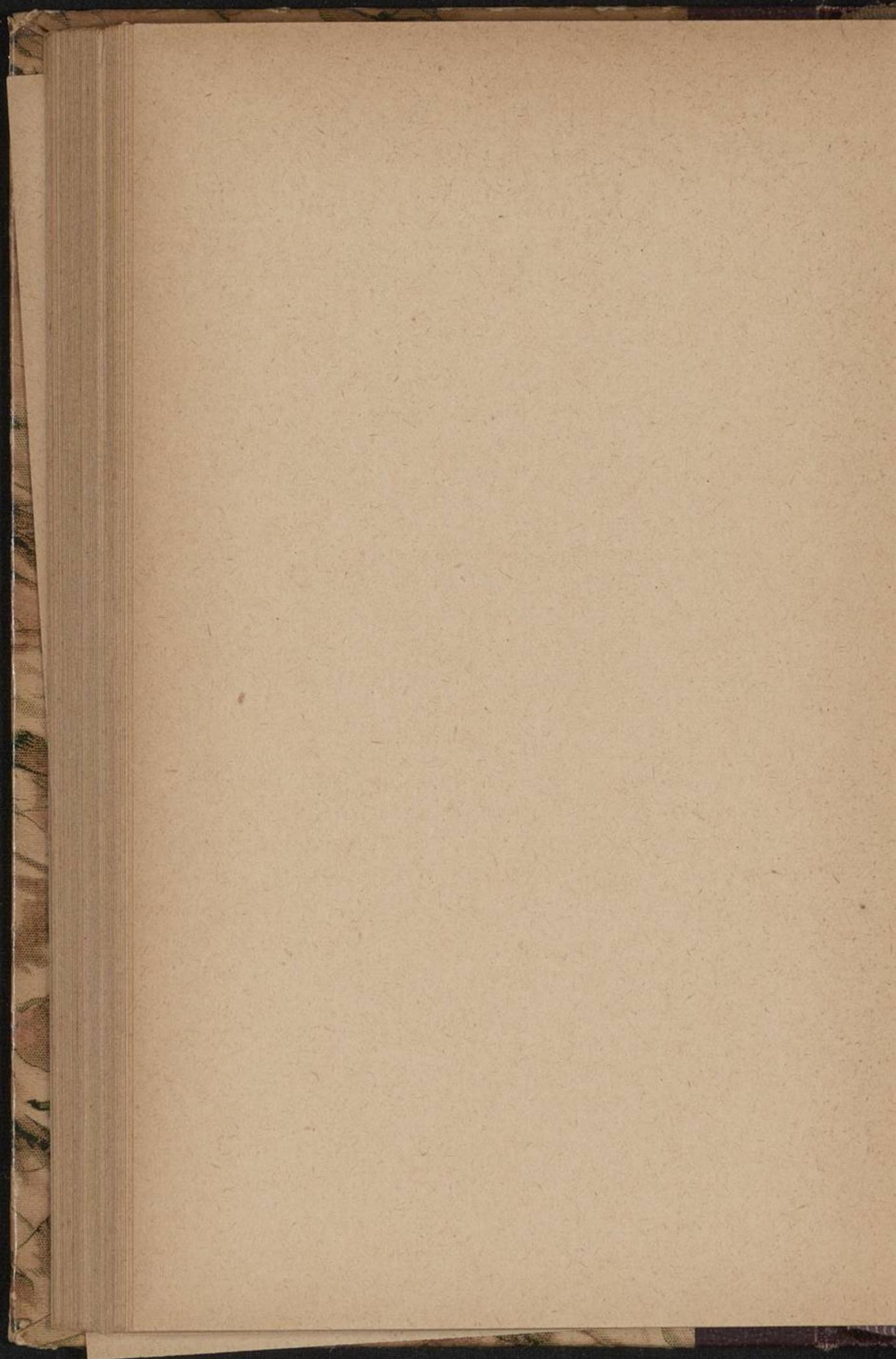
Qui dira ta subtile essence ?  
Ton obscur pouvoir sur mon cœur ?  
Il semble qu'en toi l'innocence  
Se soit transmuée en splendeur !

O silencieuse merveille!...  
Et cependant, à ton aspect,  
Dans l'être extasié s'éveille  
Un étrange et tardif regret.

Un voile se déchire! Et l'âme,  
Se rappelant son vrai destin,  
Croit démêler un muet blâme  
Dans la pureté du matin...

---





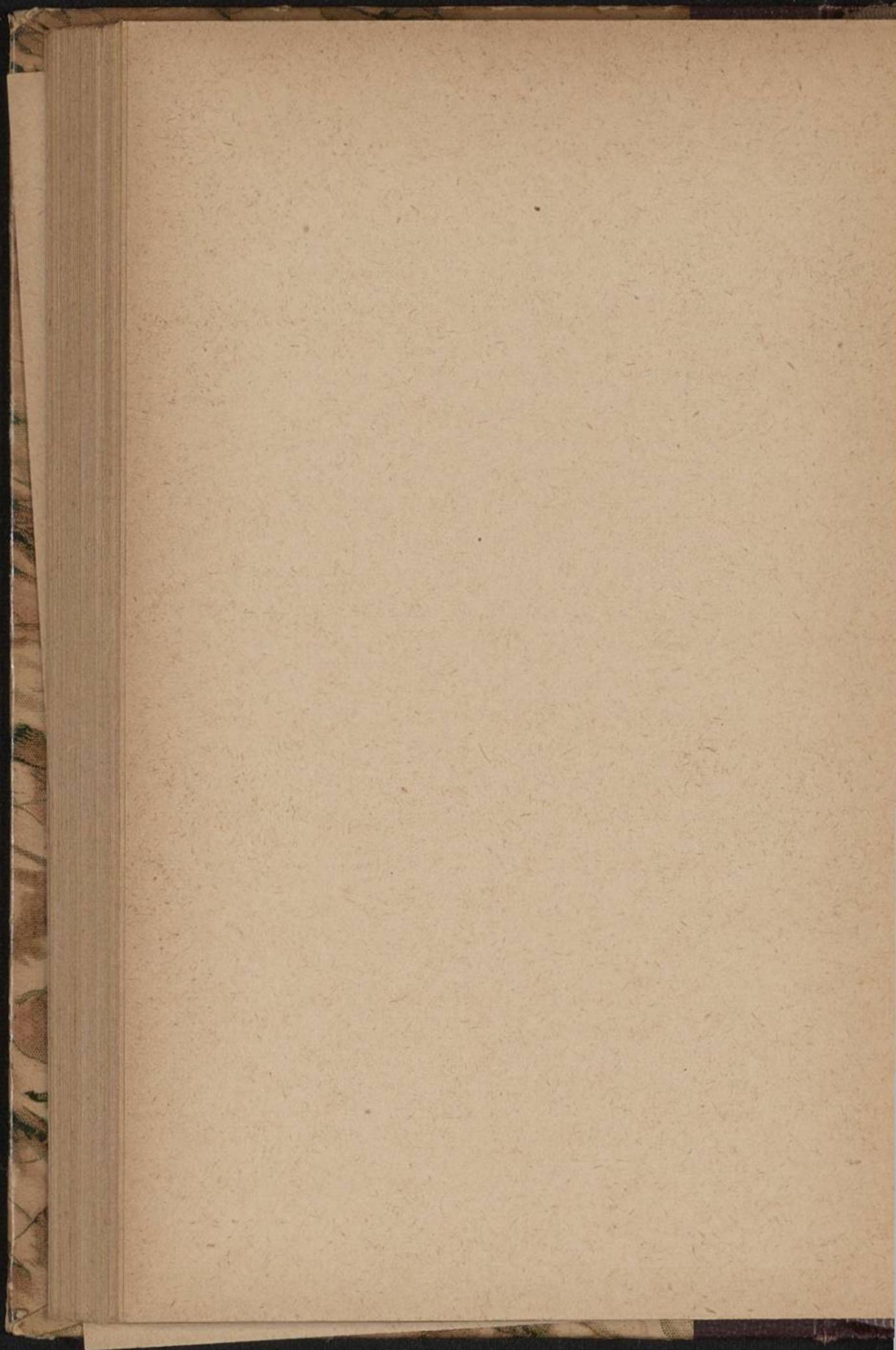
## MÉTAMORPHOSE

Je voudrais que mon chant, lorsque vous l'entendrez,  
Vous transporte magiquement, comme enivrés,  
Dans un frais paradis d'eau vive et de feuillage!  
Que les vers n'en soient plus des vers, vain assemblage  
De mots qu'ajuste un art puéril et savant,  
Mais quelque chose de pareil au bruit du vent,  
Au gazouillis léger des ruisseaux, au murmure  
Des premiers nids cachés dans la jeune verdure,  
A l'obscur chanson des sèves en avril!  
Qu'il soit aérien comme un souffle, subtil

Comme un parfum, naïf comme l'eau des fontaines,  
Mystérieux ainsi que ces rumeurs lointaines  
Qui troublent par instants le silence des bois!  
Que l'haleine de Pan soit en lui! Que ma voix,  
Ma voix d'homme, par une adorable méprise,  
Semble être la voix même des choses! Qu'on dise,  
À l'entendre ainsi transfigurée : « Ecoutez!  
Nos plus beaux chants n'ont pas de ces suavités...  
Un doux prodige a dû s'accomplir! La Nature  
Veut honorer celui dont la vie humble et pure  
Fut, tout entière, un hymne à sa seule splendeur :  
Ivre d'amour, vibrant d'une pieuse ardeur,  
Elle l'a rappelé dans son sein, l'Immortelle.  
Ce n'est plus lui qui chante, en ce moment; c'est Elle... »

---





## INVOCATION

Que ce chant, quel qu'il soit, soit le dernier... Peut être  
D'autres chants s'ébauchaient, impatients de naître,  
Dans mon cœur, mon cœur d'homme ondoyant et divers.  
A quoi bon ? Ce travail mystérieux du vers;  
Que le vulgaire estime un passe-temps frivole,  
Me fut un décevant labeur... Nulle parole  
Ne manifeste l'être intime tout entier...  
J'ai cru parler : je n'ai su que balbutier...  
Ce qu'il y a d'exquis en moi reste ineffable...  
Sans y penser j'aurai réalisé la fable

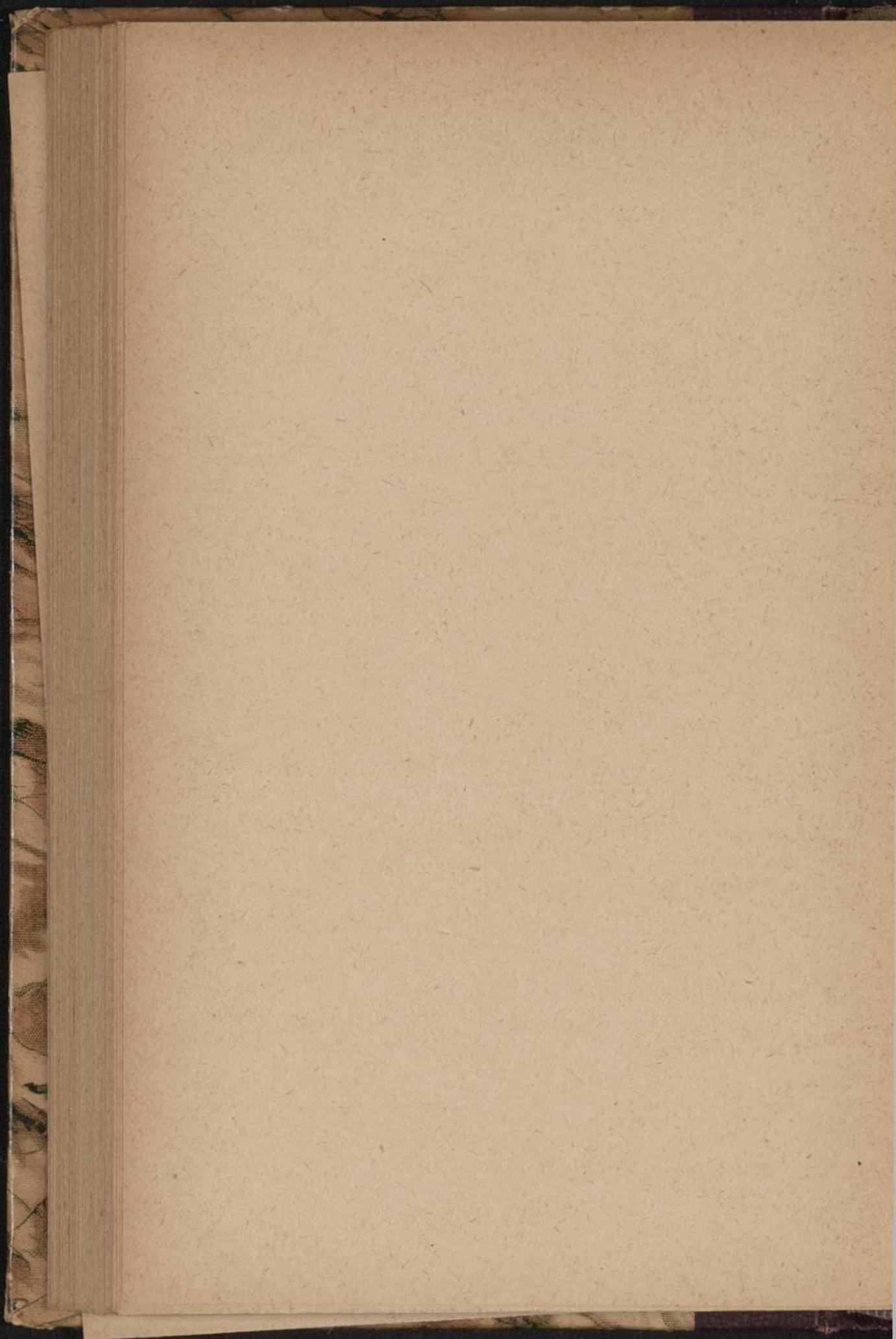
De ces roseaux que Pan rejetait, dédaigneux,  
Parce qu'il n'avait pu faire chanter en eux  
Son souffle auguste...

O vous, puissances bienfaisantes,  
Qui résidez dans notre cœur, toujours présentes  
Bien que vos traits divins nous demeurent voilés,  
Et qui seules savez, lorsque vous le voulez,  
Ordonner en accords parfaits nos voix confuses,  
Qui que vous soyez, vous qu'on appelait les Muses,  
Faites que notre chant, plus puissant ou plus doux,  
Soit digne du grand souffle obscur qui passe en nous!  
Rendez mélodieux les roseaux que nous sommes!  
Donnez-moi, s'il en est dans la langue des hommes,  
Des mots légers, des mots tremblants, des mots ailés,  
De ces mots que le vent semble avoir modulés,  
Pour rendre, en leur douceur subtile et fugitive,  
Tous mes tressaillements ignorés! Que j'écrive  
Fidèlement ce que mon cœur m'aura dicté!  
Il semble, par instants, qu'un rayon enchanté,  
Pénétrant brusquement en nous, nous illumine!  
L'âme la plus obscure, alors, se sent divine...

---

Que, grâce à vous, un peu de ce trouble sacré  
Anime seulement mes vers... Et je serai  
Ce que, dans ma farouche et stérile retraite,  
Je crus avoir été quelquefois, un poète...

FIN

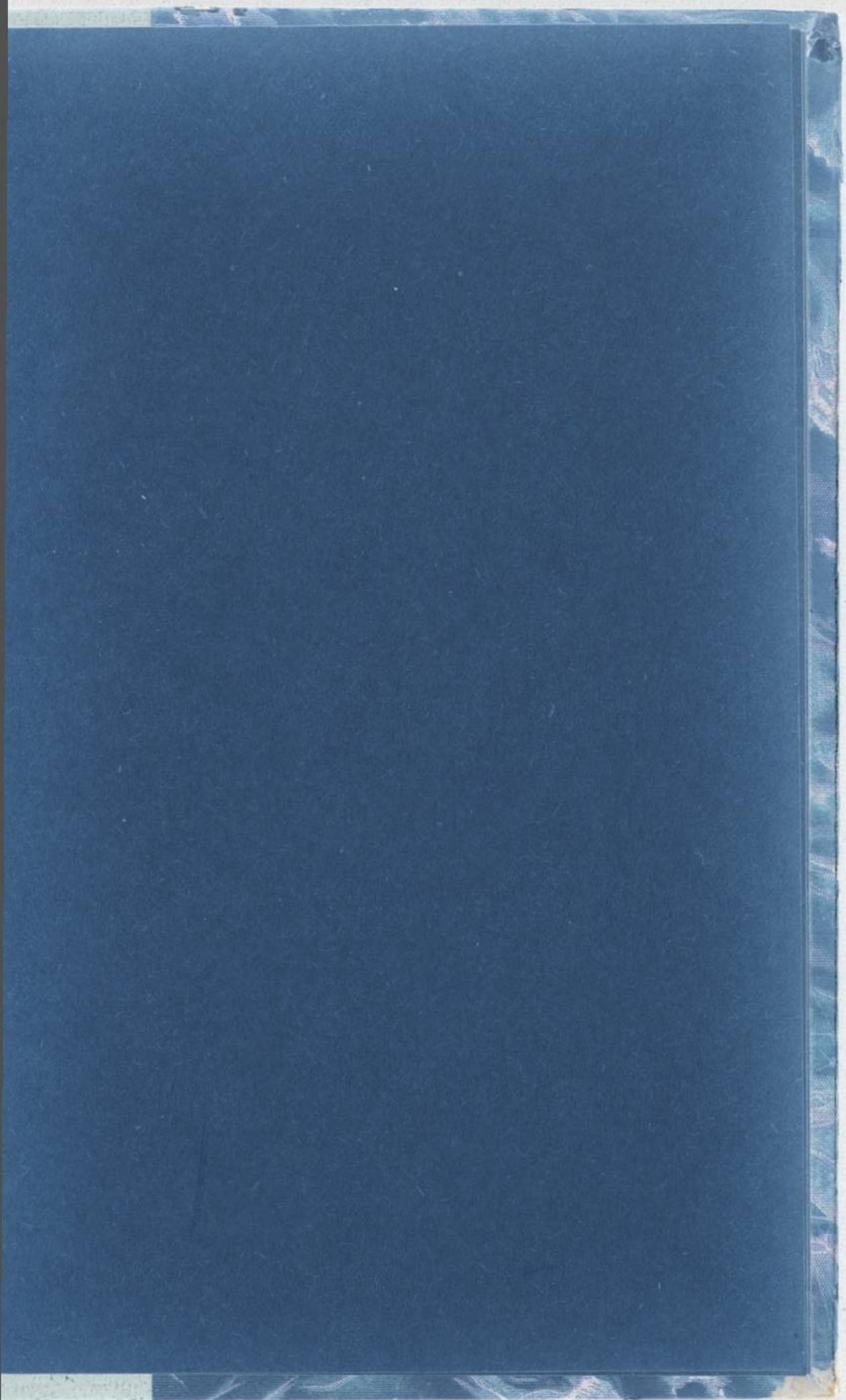


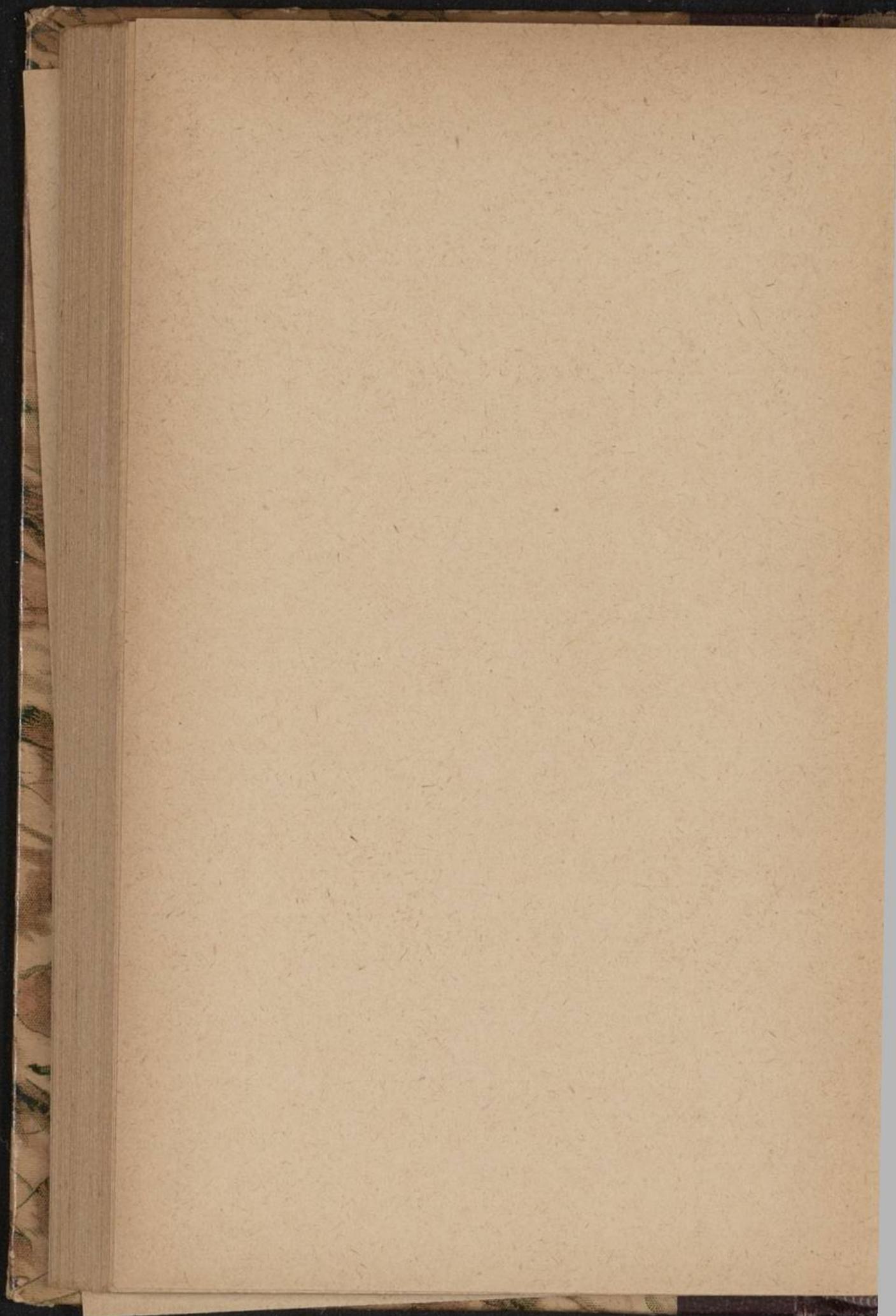
## TABLE DES MATIÈRES.

	Page
La source au fond des bois.....	1
A un jeune poète .....	7
Le tremble .....	11
A propos d'un poète ancien .....	15
Bellérophon.....	19
Le printemps de l'âme .....	23
Assomption.....	27
La forêt après l'orage .....	31
L'orgueil humain.....	35
Le Centaure.....	41
Pays de rêve .....	47
Arrière-été .....	53
Le chant des Nymphes en détresse.....	57
Ode aux nuages .....	63
Matins vénitiens .....	67
Sur le Zwyn .....	71
L'après-midi doré .....	75
La maison des Ifs.....	79

Dans la Véluwe .....	85
Dans le Hertfordshire .....	89
Automne.....	93
Le lever du jour au Maine-Giraud .....	97
Le paysagiste .....	103
Ode à la Semois .....	107
L'étranger .....	113
L'amour tragique .....	117
Le visiteur nocturne.....	121
A Charles van Lerberghe .....	125
La jeunesse du poète.....	131
Le sourire de la Joconde .....	135
Aux arbres .....	139
L'Hamadryade.....	145
Ode à la rosée matinale.....	149
Métamorphose .....	155
Invocation .....	159

---





---

H. DESOER, ÉDITEUR  
21, rue Sainte-Véronique  
LIÈGE (BELGIQUE).

---





